A 2 de.

John Carter Brown.

# COLLECTION

DE

# TOUS LES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE

*Par les différentes Nations de l'Europe;*

Rédigée par M. BERENGER.

*avec figures.*

---

TOME V.

---

*A LAUSANNE,*
Chez J. P. Heubach & Comp. Libraires.
*Et à GENEVE,*
Chez François Dufart, Libraire.

M. DCC. LXXXIX.

RPPP

JOHN CARTER BROWN.

# COLLECTION

## DE TOUS LES VOYAGES FAITS AUTOUR DU MONDE

### *PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.*

## VOYAGE DE ROGGEWIN.

UN Hollandais d'une famille honnête, nommé Roggewin, préſenta le plan d'un nouveau voyage dans la mer du Sud, en 1699. Son mémoire fut bien reçu de la compagnie des Indes occidentales; mais les brouilleries qui ſurvinrent entre l'Eſpagne & la Hollande, rendirent inutile la

petite flotte qu'elle avait fait équiper dans ce deſſein. Roggewin mourut, & recommanda l'exécution de ſon projet à ſon fils, qui le propoſa de nouveau, & le fit adopter par la compagnie des Indes occidentales en Hollande. Cette compagnie fit équiper en 1721, une petite flotte compoſée de trois vaiſſeaux; le vaiſſeau Amiral, le Tienhoven ou l'Aigle, & la galere Africaine; elle ſortit du Texel le 21 Août 1721, Roggewin la commandait, & l'écrivain de l'expédition, né dans le Mecklembourg, était un de ſes officiers. Laiſſons-le parler.

Notre petite flotte fut forcée par les vents contraires de louvoyer pendant trois jours dans la Manche, tantôt ſur les côtes de France, quelquefois ſur celles d'Angleterre. Mais nous en ſortîmes enfin, conſultâmes les courans pour entrer dans les mers d'Eſpagne; & déjà nous eſpérions atteindre les côtes de Barbarie, lorſqu'une tempête violente nous fit craindre d'être engloutis: elle ceſſa, & le calme qui lui ſuccéda ne fut point ſans danger. Nos voiles étaient inutiles dans le calme profond de l'air, & la mer encore fortement agitée nous rendait le jouet de ſes vagues; elles jetaient nos vaiſſeaux çà & là, & les ſecouſſes qu'elle leur donnait étaient ſi fortes, qu'il fallut

abattre la grande hune & même le mât de misaine. Le matelot le plus exercé ne pouvait se tenir de bout; il ne pouvait manœuvrer. La vergue de notre grand mât fut brisée par les chocs fréquens qu'elle éprouva & ses débris blessèrent plusieurs de nos gens. Deux jours s'écoulerent ainsi; mais les vagues enfin s'affaiblirent, les vents s'éleverent & nous oubliâmes les dangers du calme dans une mer profonde, comme ils nous avaient fait oublier ceux de la tempête.

Un vent favorable nous conduisit rapidement vers les isles Canaries. Des poissons volans tombaient sur nos vaisseaux, poursuivis par la bonite & l'albicore que nous voyions nager rapidement au travers de l'eau : on en prit un de ces derniers; on lui trouva six poissons volans dans le ventre. Celui-ci ressemble au hareng, & les gens de mer l'estiment comme un excellent manger. Il n'en est pas de même de la bonite; longue de deux pieds, ayant des raies grisâtres le long de son corps, une tête semblable à la carpe, mais plus pointue, sa chair est dure & désagréable : les albicores sont trois fois plus grands que celle-ci, mais semblables à tout autre égard à elle. Les poissons ne nous offraient pas un seul spectacle intéressant au milieu du désert silentieux des mers : nous étions envi-

ronnés d'oiseaux aquatiques & sur-tout de cerakes qui sont de deux espèces ; l'un a la queue longue & en forme de flèche, l'autre l'a plus courte & fourchue : leur couleur générale est grisâtre ; mais entre les aîles & sur la poitrine, ils sont mouchetés de noir & de brun : leur grosseur est celle du canard.

Ces oiseaux nous annonçaient la terre, & nos yeux erraient sur l'océan pour y découvrir les isles Canaries, lorsque nous y vîmes un vaisseau qui cinglait sur nous & portait pavillon anglais : c'était aussi celui que nous portions ; mais quand ce navire fut à quelque distance de nous, il abattit son pavillon & s'éloigna. Bientôt il revint accompagné de quatre autres navires, qui tous arboraient tour à tour le pavillon rouge & le pavillon blanc. A cette manœuvre nous reconnumes des pirates, & nous nous préparâmes à les recevoir. On se range en ordre de bataille, on câle les grandes voiles, on enferme les hamacs, on fait tenir les vergues par des chaînes, on prépare des grenades, & on s'efforce de gagner le vent : nous y réussîmes. Les pirates arborent alors un pavillon noir où était peint une tête de mort reposant sur deux os mis en croix, & se rangent en bataille. Le canon se fait entendre ; les cris, le bruit, la fumée

nous étourdiſſaient; le feu dura pendant deux heures avec beaucoup de vivacité; au bout de ce temps, les corſaires prirent la fuite. Nous ne les pourſuivîmes point. *Laiſſez aller ces coquins*, dit l'amiral, & on les laiſſa s'échapper. Il n'eſt pas permis aux vaiſſeaux de la compagnie de ſe détourner de leur cours; ils doivent ſe défendre, mais non attaquer ni pourſuivre.

Nous eûmes douze hommes tués dans ce combat, & 20 à 30 bleſſés. Les vaiſſeaux avaient ſouffert, il fallut les radouber en pleine mer auſſi bien qu'on le put, & le 5 Novembre nous arrivâmes à Madere. Cette isle eſt charmante à quelque diſtance de ſes rivages; elle a des montagnes élevées & de grands bois; elle eſt fertile en grains, en vin, en ſucre, en miel, en toutes ſortes d'excellens fruits. Là on trouve du bois de cèdre & de l'ébène; ſon commerce eſt conſidérable. Les Hollandais, les Anglais y commercent, mais n'oſent y aborder: on y aborde rarement, quoiqu'elle ait de bons ancrages & de la bonne eau. On y voit deux villes & quelques villages. Près d'elle eſt un islot déſert où les pirates viennent chercher des rafraîchiſſemens. Plus au nord eſt l'isle Porto Santo, riche en grains, en fruits, en pâturages, en ſang de dragon. A la diſtance de vingt-cinq lieues, nous

découvrions le pic de Ténériffe, montagne élevée, conique, par où les Hollandais font passer leur premier méridien.

De-là, nous dirigeâmes notre course entre le midi & le couchant; un vent favorable enflait nos voiles, & pendant six semaines nous n'eûmes besoin de toucher ni cables, ni cordages. Il y eut des jours où la chaleur du soleil était brûlante, & fit murmurer l'équipage qui se plaignait d'une distribution trop économique de l'eau : elle ne suffisait pas pour étancher la soif qui nous dévorait, & cette soif fit naître une querelle qui eut des suites funestes. Un mousse altéré se gorgea d'eau-de-vie, descendit dans la cuisine & y renversa un plat de graisse. Le cuisinier l'insulte & le menace; le mousse se saisit d'un couteau & s'élance sur lui. On accourt pour désarmer le furieux auquel on n'arrache le coûteau des mains qu'après qu'il eût blessé le cuisinier au visage. On lui fait donner la bâtonnade, châtiment hors de propos dans ce moment, & le mousse devenu plus furieux encore, tombe sur le second pont, y saisit un couteau & se l'enfonce trois fois dans le ventre. On parvient à l'arrêter, à le guérir; mais comme s'il ne s'était pas assez puni lui-même, ce fut pour le soumettre à des châtimens plus sévères. On

le déclara infâme, on le plongea trois fois dans la mer, & trois fois paſſer ſous le vaiſſeau ; on lui donna trois cents coups de bâton ſur le derrière, & on le cloua enſuite au mât par la main avec un couteau. On l'enchaîna enſuite à l'extrêmité du vaiſſeau, & là il ne vécut plus que de pain & d'eau, juſqu'à ce qu'on l'eut deſcendu & abandonné ſur les côtes du Breſil.

C'eſt vers la fin d'Octobre que nous découvrîmes l'isle de *Bonaviſta :* des maiſons ſont diſperſées ſur les côtes, un fort la défend. Il n'y eſt pas permis de ſonner les cloches, à ce qu'on nous aſſure ; leur ſon paraîtrait un ſignal d'alarme. Pluſieurs des isles qui en ſont voiſines ſont riches en ſel. Quelques-unes ſont très-fertiles ; on y trouva beaucoup de porcs, de boucs & diverſes volailles. Leurs habitans ſoumis au Portugal, ſont la plupart des hommes vils, chaſſés de leur patrie pour les crimes qu'ils y commirent. On peut dire de ces isles, que la terre y eſt de fer & l'air d'airain ; car il n'y pleut jamais ; mais on aſſure qu'un brouillard ou une roſée y rafraîchit, y féconde la terre, & l'on y trouve des herbes & d'excellens fruits.

D'autres pays ſont ſemblables à celui-ci. Par exemple, à Rio de Lagao, ſur la côte d'Afrique, où les chrétiens qui l'habitent ne ſe rappellent

pas d'y avoir vu tomber de la pluie; il n'en tombe pas au Pérou, de Capo-Blanco jusqu'à Coquimbo, & les habitans n'y élèvent que de fragiles maisons qui annoncent qu'on n'y craint ni l'humidité, ni les orages; telle est encore l'Egypte, peut-être parce que les vents du couchant n'y soufflent pas; ce sont ces vents encore qui amènent la pluie dans les Indes.

Nous approchions de la ligne; les vents étaient très-variables; la soif se faisait sentir toujours plus fortement; le scorbut nous désolait, & dans un grand calme qui nous abandonnait sans défense à l'ardente chaleur du soleil, quelques-uns devinrent enragés, d'autres furent attaqués de la fièvre chaude, presque tous perdirent l'appétit & les forces. Notre eau douce était gâtée & remplie de vers; nos viandes salées se corrompaient, & augmentaient encore la soif qui nous dévorait. La famine est, dit-on, de tous les maux le plus terrible; on se trompe, la soif la surpasse encore, sur-tout celle qu'on éprouve sous la ligne.

Telle était notre situation lorque nous la traversâmes. Quelquefois, vers le soir, la mer en feu semblait couverte de souffre enflammé; étonnés de ce phénomène, nous fîmes puiser de cette eau, & la trouvâmes remplie de petits

globules reſſemblans aux perles ordinaires pour la groſſeur & la couleur ; ils brillaient encore quelque tems ſur la main, & quand on les ſerrait entre les doigts, il n'y reſtait qu'une ſubſtance terreuſe, graſſe comme du limon (*). Nos vieux matelots diſaient ne l'avoir jamais obſervé ; les uns l'attribuaient à du ſoufre, ou à du ſalpêtre diſſéminé dans la mer ; il ſerait plus ſimple de l'attribuer aux parties graſſes du ſel de la mer que le ſoleil raſſemble dans le calme, & que les vents diſperſent enſuite ſur toute la ſurface de cette mer : on voit quelquefois la même choſe ſur la côte de Guinée, à ce qu'on m'aſſura depuis.

Au paſſage de la ligne quelques ſouffles d'un vent variable nous conduiſirent juſqu'aux lieux où règnent des vents réglés qu'on nomme mouſſon. Ce vent ſoulagea nos malades, il n'en mourut qu'un de la fièvre chaude, & les autres ſe rétablirent au Bréſil. Sous le 5° de latitude, le ſoleil était perpendiculaire ſur nos têtes, il n'y avait plus d'ombre, & l'on ne pouvait prendre de hauteur. Ces momens furent égayés par la pêche ; nous prîmes beaucoup de dorades, dont

(*) On trouvera dans les Voyages ſuivans de meilleures obſervations ſur ce phénomène.

le corps long de six pieds, mais étroit, paraît fait au travers de l'eau coupé par des raies d'or; sa chair est agréable au goût; il n'en est pas de même de celle du requin, poisson vorace, souvent long de dix pieds, ayant la gueule au-dessous de la tête, avide de cadavres, & redoutable à ceux qui se baignent, auxquels il coupe quelquefois le bras ou la jambe.

Nous vîmes quelques isles désertes, telles que la Trinité, & bientôt après la côte du Brésil. Un vent favorable nous en fit parcourir rapidement les côtes; il nous fit dépasser, sans nous en appercevoir, Rio-Grande, où nous voulions nous rendre, & nous conduisit dans Porto, où nous jettâmes l'ancre. A peine l'eûmes-nous fait, que je me jetai dans un esquif avec plusieurs de nos gens pour chercher de l'eau & des rafraîchissemens dont nous avions grand besoin. Avant d'atteindre le rivage, nous vîmes des Portugais armés qui s'avançaient en hâte vers nous, & menacèrent de faire feu si nous ne nous éloignions pas; mais nous leur montrâmes un cadavre que nous voulions ensevelir, & ils nous le permirent. Nous voulûmes nous informer du pays; mais tout ce qu'ils voulurent nous en dire, se réduisait à nous assurer que Rio de Janeiro était à huit milles du lieu où nous étions.

& que Porto était, pour ainsi dire, un avant-port de S. Sébastien. Nous les invitâmes sur nos vaisseaux ; mais ils nous croyaient des pirates & s'y refusèrent ; leur crainte n'était point déraisonnable, car ils sont fréquens sur ces côtes ; cependant deux d'entr'eux cédèrent à nos sollicitations ; ils vinrent sur nos vaisseaux, où nous les reçûmes avec beaucoup d'honnêteté, où nous leur fîmes des présens en habits & en autres objets, pour les engager à nous conduire dans quelque bon port ; ils nous le promirent & tinrent parole.

Celui de Porto offre un bon ancrage, sur une profondeur de 6 à 8 brasses : c'est plutôt une rivière qu'un golfe ; à son entrée on a le continent à sa droite, une grande isle à sa gauche. La côte est élevée, entrecoupée de vallons & de montagnes ornées de bois. Porto n'est point habité ; nous y pêchâmes, nous y prîmes des tortues qui firent beaucoup de bien à nos malades, sur-tout à ceux qui étaient attaqués du scorbut ; elles sont d'un goût exquis. Nous y fîmes provision d'eau douce & de bois, ensuite nous remîmes à la voile.

La côte entre Porto & la rade de S. Sébastien est semée de petites isles ; à peine eûmes-nous atteint l'embouchure de la rivière qui devait

nous y conduire, qu'une tempête violente nous mit en danger de nous briſer contre les rochers. Nous réſiſtâmes à ſon effort, elle tomba, & le lendemain nous vinmes jetter l'ancre ſous les murs de la ville que nous ſaluâmes, & qui ne nous répondit point, ſoit qu'elle ne le put pas, ſoit que nous prenant pour des pirates, elle ne nous vit qu'avec peine approcher d'elle. Nous écrivîmes au gouverneur pour qu'il permît de nous fournir de fruits, de légumes, de beſtiaux, de l'eau, du bois, de quelques cabanes pour y deſcendre nos malades. Il nous répondit qu'il dépendait de Rio-Janeiro, qu'il allait y donner avis de notre arrivée & de nos demandes, qu'il fallait que nous attendiſſions la réponſe. Notre amiral, peu ſatisfait, lui fit entendre qu'il ſe procurerait par la force ce qu'on lui refuſait par mauvaiſe volonté; & en attendant la réponſe, il envoya viſiter un monaſtère de Franciſcains, auquel il fit part de nos beſoins, de nos demandes, & chercha à les y rendre favorables par quelques préſens.

Par un haſard heureux, le prieur du monaſtère était un Hollandais, nommé *Thomas*. Il accourut ſur nos vaiſſeaux ſuivi de quelques-uns des ſiens, joyeux de revoir, avant que de mourir, quelques-uns de ſes compatriotes; il diſait,

qu'il mourrait enfin content après avoir joui d'un bonheur après lequel il soupirait depuis plus de vingt ans. Nous les reçûmes tous avec affection; nous leur fournîmes diverses choses dont ils avaient besoin. Nous leur parlâmes des lenteurs du gouverneur; nous leur dîmes que la nécessité nous forcerait à vaincre sa mauvaise volonté, & à obtenir par les armes ce qu'on refusait à nos prières & à notre argent. Le prieur nous conjura de prendre patience quelques jours encore, nous promit de voir le gouverneur, & de nous envoyer de son couvent ce qui nous était le plus indispensable. Ces bons pères s'en retournèrent ensuite chez eux. Dans ces circonstances, on vit les Portugais armés border le rivage & se préparer à en défendre l'approche à une de nos chaloupes qui allait chercher de l'eau; ils tirèrent même sur elle, & blessèrent un de nos matelots; nous répondîmes à leur décharge, & deux de leurs hommes furent couchés sur la grève; leur chûte effraya les autres, ils abandonnèrent leurs postes, la chaloupe aborda & nous rapporta de l'eau.

Cette insulte engagea notre amiral à faire des préparatifs pour attaquer la ville; chaque vaisseau eut un lieu désigné pour protéger la descente & la marche; le plus léger fut placé le

plus voisin des murs; le Tienhoven gardait les côtes, le vaisseau amiral était près du couvent & menaçait d'y mettre le feu. Nous cherchions sur-tout à effrayer les Portugais, plutôt qu'à faire une attaque sérieuse qui aurait pu entraîner une guerre entre les deux nations, & nous réussîmes à les intimider. A la vue de nos préparatifs, un capitaine vint à bord de l'amiral, nous promit des rafraîchissemens, du bois, de l'eau, tout ce dont nous aurions besoin. L'amiral demanda de plus quelques maisons pour déposer nos malades; il demanda satisfaction pour l'insulte qu'on nous avait faite en tirant sur notre chaloupe, & promit qu'il ne ferait aucun tort aux habitans. Il ne put vaincre la défiance, plusieurs s'enfuirent dans l'intérieur du pays avec leurs effets précieux; mais après divers mouvemens, nous obtinmes tout ce que nous demandions. Ils dûrent connaître dans la suite que nous ne manquions ni de justice, ni de fidélité.

Nos malades furent d'abord logés dans quelques maisons de l'isle S. Sébastien qui faisaient face à la terre ferme. On nous fournit des moutons, des bœufs, toutes sortes de légumes & de fruits. Nos malades se rétablirent: ceux qui se portaient bien se livrèrent aux plaisirs & au commerce;

commerce; ils échangèrent contre des marchandises européennes, du tabac, du sucre, de l'eau-de-vie, malgré les défenses du gouverneur: d'ennemis, les Portugais devinrent nos compagnons, nos amis, & plusieurs versèrent des larmes à notre départ. Ils étaient étonnés, disaient-ils, que les Hollandais fussent de si bonnes gens; ils dirent que s'ils n'avaient pas été maltraités par les Français, ils nous auraient reçus avec plus d'amitié encore. Mais donnons une légère idée du pays.

S. Sébastien est une ville médiocre, entourée de palissades, pourvue de quelques canons. On y voit une église assez belle, le palais du gouverneur est magnifique; les maisons sont des cabanes. Le prieur franciscain dont j'ai parlé, nous montra une idole que les habitans du pays adoraient, & qu'on a cachée dans leur monastère. C'est une espèce de statue haute de quatre pieds, & dont la face a de la ressemblance au lion ou au tigre. On nous dit qu'elle était d'or massif; mais je ne la crois que dorée. Ses pieds avaient la forme de ceux du lion; sur sa tête était une double couronne, hérissée de douze flèches; derrière on voit deux ailes semblables à celles de la cicogne. Dans cette statue, il en est une autre qui représente un Indien armé d'un arc,

d'une fléche, & portant un carquois. La grande idole eſt ornée d'une queue qui s'entortille trois ou quatre fois autour de la ſtatue de l'homme. On appellait cette eſpèce de divinité, *Naſil-Lichma*. Le monaſtère renferme encore d'autres curioſités de ce genre.

La rivière de S. Sébaſtien a demi-lieue de large vis-à-vis de la ville, qui eſt à 4 lieues de la mer. Entre le nord & le levant, on voit une isle longue de 4 milles, très-fertile, & entourée de plus petites.

Le Bréſil eſt un pays vaſte & riche, dont le roi de Portugal retire, dit-on, plus de richeſſes que le roi d'Eſpagne n'en recueille de toutes ſes poſſeſſions en Amérique, parce que celui-ci ne prélève que le dixième des mines d'or & d'argent qu'elles produiſent, & que le roi de Portugal les garde toutes ſans aucun partage. On trouve dans ſon étendue diverſes villes fortifiées & pourvues de bons ports. Il eſt arroſé par diverſes rivières, telles que Mananhou, Tapicuau, Mangnodalui, Bopa, S. François & Janeiro. Ses habitans naturels étaient antropophages, mais ces horreurs commencent à ne plus ſe voir; ils ſont d'une taille ramaſſée, aſſez noirs, ont les lèvres groſſes, le nez plat & écraſé, les cheveux friſés comme de la laine de mouton, les

dents très-blanches. Il y a un grand nombre de Portugais. Tous se nourrissent des fruits du pays, tels que les citrons, les pisans, les cocos, les ananas: ils plantent beaucoup de tabac. On en tire des diamans, qui se trouvent sur les montagnes dans une terre rougeâtre mêlée d'or, & que les torrens amènent dans les rivières voisines.

Le Brésil abonde en toutes sortes de poissons, d'oiseaux & d'animaux quadrupèdes. On y trouve des espèces de tigres; les dents d'éléphans y sont, dit-on, un grand objet de commerce; les déserts y récèlent un grand nombre de serpens & de reptiles vénimeux: les Portugais n'ont pu encore ni convertir, ni soumettre les habitans de l'intérieur du pays. L'air y est sain; mais la chaleur y est souvent excessive; le pays est élevé, & quelques-unes de ses montagnes cachent leur sommet dans les nues: les vents de mer contribuent beaucoup à la pureté de l'air qu'on y respire sur les côtes, & à la fertilité de leurs campagnes. Ce sont eux qui rétablirent nos malades, qui délivrerent ceux qui se portaient bien d'incommodités inquiétantes. Les poissons ne nous manquaient pas, & les tortues y ont un goût exquis. Mais les mosquites y sont dangereux par leurs piquures; elles font

enfler la main, le visage, par-tout où elles s'attachent. Le pilote de notre vaisseau s'étant enivré d'une liqueur forte que font les Indiens, se coucha au grand air, & se leva si enflé qu'on ne pouvait le reconnaître, & qu'il fut en danger de perdre la vie. Sa gorge était fermée, & l'on ne pouvait y faire passer une goutte d'eau. Ce ne fut qu'à force de soins & de remèdes que nous pûmes le sauver.

Après avoir radoubé nos vaisseaux, fait nos provisions & rétabli nos malades, nous nous préparâmes à lever l'ancre. Nous nous en occupions lorsqu'un vaisseau de Rio Janeiro vint s'établir près de nous. Il y a quelque apparence que le gouverneur avait appris que le but de notre voyage était de visiter les terres australes, & que cette nouvelle réveilla son inquiétude & sa défiance. On nous dit avec affectation, qu'il devait arriver des vaisseaux, afin de hâter encore notre départ; on témoignait beaucoup de curiosité; mais nous ne parûmes point nous apercevoir de ces sentimens, & continuâmes nos préparatifs. Nous avions dit que nous allions commercer dans le Chili & le Pérou avec les Espagnols, & nous continuâmes de le dire. Tout parut tranquille. Nous fîmes des présens au gouverneur, qui les reconnut par du bétail qu'il

nous fit amener. Nous reclamâmes quelques-uns des nôtres, que le désir de s'énrichir avait fait s'échapper de nos vaisseaux pour demeurer dans le pays; on ne sembla pas nous entendre, & nous gardâmes le silence. Enfin, nous prîmes congé, & déployant nos voiles, nous prîmes notre course entre le couchant & le midi.

Nous voulions chercher l'isle *Aukes-Magdeland*, nommée ainsi du nom de celui qui la découvrit, ou crut la voir sous le 30 degré de latitude méridionale; il y vit, dit-on, des feux allumés; mais il n'y descendit pas. Cette découverte avait été faite depuis un siècle, mais n'avait point été confirmée depuis. Comme sa latitude, sa situation offrait des avantages, on pensait à y établir une petite colonie qui eût été bien utile aux vaisseaux qui auraient navigé dans ces mers; on n'eût pas eu besoin de recourir aux Portugais, ni aux Espagnols qui possèdent toute la vaste étendue des côtes de l'Amérique méridionale; on y eût trouvé de l'eau, des rafraîchissemens, sans s'approcher des côtes, sans retarder autant son voyage. Ce projet était sage, mais il ne put s'exécuter, parce que nous ne pûmes trouver cette isle, qui n'est peut-être qu'une terre chimérique, ou que nous ne cherchâmes point où elle est. Peut-être l'ave-

nir confirmera-t-il l'une ou l'autre de ces opinions.

Découragés par l'inutilité de nos recherches, nous les abandonnâmes, & nous cherchâmes les isles nouvelles, appellées par un armateur, *Isles de Saint-Louis*. Pour éviter la mouſſon ou les vents réglés qui nous étaient contraires dans cette ſaiſon, nous ne nous éloignâmes des côtes que de 40 ou 50 lieues. Nous parvinmes au 40e degré de latitude le 21 Décembre, & ce jour nous fûmes aſſaillis d'un ouragan furieux; les éclairs nous environnaient de feux, & les tonnerres nous glaçaient d'effroi; il fallait ployer toutes nos voiles & s'abandonner aux vagues énormes qui nous balottaient & menaçaient à chaque inſtant de nous engloutir. Le Tienhoven fut détaché de nous par la violence de la tempête qui ne dura que quatre heures, & nous ſépara pour trois mois. Heureuſement nos mâts ne furent point abattus, & quand l'ouragan fut tombé, nous pûmes continuer notre route malgré l'agitation de la mer qui dura pluſieurs jours encore.

Ces ouragans ſont dangereux; on en a vu briſer des vaiſſeaux avec une rapidité, une fureur incroyable; c'eſt du 20 Juillet au 15 Octobre qu'ils ſont le plus fréquens. Il y en a un

dans la Méditerranée dans un tems marqué. Près du Gange, il s'en élève plusieurs à la fois; on y donne à cette espèce de tempête le nom d'éléphant; les mers du Japon sont dangereuses par celles qui règnent dans ces parages. Quelquefois les vaisseaux errent pendant des années entières sans pouvoir rentrer dans le port vers lequel ils tendent. Le signe ordinaire d'un ouragan est une petite nuée noire qui s'étend & enfin couvre le ciel; le vent souffle du couchant, fait le tour du compas, élève des flots contraires qui s'entrechoquent, se brisent & donnent des secousses effrayantes au navire, qui souvent en est disloqué, il s'ouvre & disparaît. Dès qu'on voit la petite nuée, on s'éloigne des bords où les ouragans sont toujours dangereux. Plus on approche du pôle, moins les ouragans ont de force, plus ils sont rares, & quand on a passé le 50e degré, ils ne sont plus à craindre, quoique les vents y soient plus forts & l'air plus vif; mais ces vents sont constans & ne se succèdent pas avec rapidité; ils s'affaissent insensiblement. Je n'en recherche pas les causes: de plus savans que moi peuvent s'en occuper. Je reviens à notre navigation.

Quand l'ouragan eut cessé, les deux vaisseaux qu'il n'avait pas séparés reprirent leur route, &

les vents nous portèrent jusqu'à la hauteur du détroit de Magellan. Près de-là, nous découvrîmes une isle qui nous a paru avoir 200 lieues de circuit (*), & distante de 80 des côtes de l'Amérique. Nous n'y vîmes ni colomnes de fumées, ni aucun navire, & nous eûmes lieu de croire qu'elle était déserte. Un armateur Français y avait abordé du côté du couchant & lui avait donné le nom de St. Louis ; nous l'appellions les Isles nouvelles, parce que des caps ou pointes en paraissent être séparées. Elle est sous le 52° de latitude. Nous appellâmes ses premières pointes du côté de levant, *Pointes de Rosendahl*, du nom d'un de nos capitaines qui les découvrit le premier. La dernière de ces pointes reçut le nom de *Nouvel an*, parce que nous la découvrîmes ce jour-là. Toute la côte eut le nom de *Belgie-Australe*, parce qu'elle est sous les mêmes degrés de latitude méridionale, que les Pays-Bas dans l'hémisphère septentrional.

Cette isle paraissait un beau & fertile pays, entrecoupé de vallées & de montagnes, ombra-

(*) On voit que cette isle était les isles Malouines ou de Falkland ; elles ont cette étendue, elles sont à-peu-près à cette hauteur ; mais c'est un amas d'isles, non une isle unique. Cependant elles n'ont point d'arbres,

gées de beaux arbres. La verdure en eſt charmante, & ſans doute ſi nous y euſſions deſcendus, nous y aurions trouvé d'excellens fruits. Mais notre amiral craignait qu'en y perdant quelques jours, on ne ſe rendit impoſſible le paſſage du cap Horn ; il ſe propoſa d'y revenir à ſon retour, projet qu'il n'exécuta pas, puiſque les événemens nous conduiſirent aux Indes orientales.

Le vent du couchant vint nous favoriſer dans le paſſage du détroit de le Maire ; nous paſſâmes devant l'ouverture de celui de Magellan ; celui-ci eſt dangereux, ſujet à mille incommodités ; l'eau n'y eſt pas profonde, le fonds rempli de rochers y offre peu de bons ancrages, les flots & le flux de la mer du ſud & du nord s'y joignent, s'y entrechoquent ; les tempêtes ſe détachent avec rapidité du ſommet nuageux des hautes montagnes qui le dominent ; il a environ 120 lieues de long, ſur une largeur qui varie de 2 à 7. Le Tienhoven ſéparé de nous par l'ouragan, traverſa ce détroit, dont la découverte fut dûe plutôt au reſſentiment des mépris que Magellan avait eſſuyé de la cour de Portugal, qu'au deſir d'amaſſer des richeſſes. Peut-être en le découvrant, empêcha-t-il les Eſpagnols de couper l'iſthme de Darien pour joindre les deux océans ;

on y trouvait, il eſt vrai, bien des difficultés ; l'Iſthme eſt aſſez large ; une chaîne de montagnes le partage, & on alléguait encore que les inondations ſeraient plus fréquentes, que l'une des deux mers était plus élevée que l'autre, qu'il ne fallait pas changer ce que la nature avait fait, & bien d'autres mauvaiſes raiſons ; mais que ne peut la ſoif des richeſſes ? elle fait tout entreprendre & tout ſurmonter.

Les habitans voiſins du détroit ſont de races différentes ; il en eſt d'une hauteur extraordinaire, preſque tous ſont blancs ; ils ſe nourriſſent de fruits & d'animaux ſauvages. Les Eſpagnols avaient tenté d'y établir une ville qui ne put y proſpérer. Une partie de ſes habitans y périt ; l'autre regagna Rio de la Plata.

Le détroit découvert par Magellan fut quelque tems cherché par d'autres navigateurs qui ne le trouverent point, ou qui après l'avoir trouvé, ne purent ſe perſuader qu'il joignît les deux mers. Drak, Cavendish, furent plus heureux : le premier, fut l'homme de ſon tems qui connut une plus vaſte étendue de l'Amérique au levant & au couchant.

Lorſqu'on navige vers le pôle auſtral, on doit le faire, accompagné du ſoleil, pour ainſi dire ; ſi l'on néglige cette obſervation, on ne

pourra guères doubler le cap Horn, les vents du couchant nous en repouſſèrent toujours : c'eſt par des vents favorables que nous réuſſîmes à traverſer le détroit de le Maire ; mais ces vents du couchant vinrent enſuite nous tourmenter. Suivons notre relation.

En approchant du détroit, nous vîmes voler autour de nous une multitude d'oiſeaux aquatiques dont le plumage était brun ; des baleines nageaient lentement à nos côtés, d'autres monſtres marins jouaient ſur les ondes, l'un d'eux nommé par les Hollandais *diable de mer*, nous ſuivit pendant quatre ſemaines, & malgré tous nos efforts nous ne pûmes le prendre : il avait la queue d'une largeur extraordinaire, le corps large & court, la tête platte, large, circulaire, la peau unie ; il a deux eſpèces de corne, & c'eſt peut-être ce qui lui a fait donner le nom qui le diſtingue ; on dit que la chair en eſt venimeuſe.

Bientôt nous découvrîmes la Terre des Etats, & nous entrâmes dans le détroit ; les vagues y étaient ſi agitées, elles s'y choquaient avec tant de violence par l'effet des courans, que nos vaiſſeaux aſſaillis, balotés par elles, faillirent à s'entr'ouvrir & à perdre leurs mâts & leurs vergues. Nous aurions bien voulu deſcendre à terre : un ancrage ſûr ſe préſentait ; mais l'agitation de

l'air & de la mer ne nous le permit pas ; il fallut traverſer le détroit auſſi promptement que le courant rapide qui nous entraînait : il a 10 lieues de long ſur 6 dans ſa plus grande largeur.

Lorſque nous en fûmes ſortis, les mêmes courans qu'on y voit régner ſans ceſſe, nous rejetterent loin des côtes, & pour dépaſſer le cap Horn, nous cinglâmes juſqu'au-delà du 62° de latitude, où nous fûmes accueillis pendant trois ſemaines par des tempêtes qu'amenait le vent du couchant ; la grêle & la neige les accompagnaient, les brouillards nous enveloppaient preſque toujours : nous craignîmes que le vent ne nous rejetât dans les glaces que ces brouillards pouvaient nous cacher. Nous eûmes enſuite quelques jours d'un tems ſerain ; un ciel pur ne nous donnait point de nuit, un crépuſcule touchait à l'autre. Nous étions dans le mois de Janvier, & par conſéquent dans les jours les plus longs de cet hémiſphère.

Cependant nous ne vîmes point ces glaces que le capitaine David rencontra ſous le 63°. Son vaiſſeau, nous dit-on, fut ſi bien entouré de montagnes flottantes qu'il ſe crut perdu ſans retour : on en peut voir même à la hauteur du cap Horn, & elles prouvent qu'il eſt des terres plus au midi, près deſquelles elles ſe forment ;

elles ne pourraient croître dans une mer ouverte ; les courans qui tourmentent ces mers concourent encore à prouver l'existence de ce continent encore inconnu. La multitude d'oiseaux qui voltigeaient autour de nous fortifiait cette conjecture. Mais nous ne vîmes point de terres, & peut-être n'en aurions-nous tiré aucun secours. On doute que sous un climat si rigoureux il puisse être habité; l'été y est si court, l'hiver si long, & quelquefois même il n'y a point de jour; cependant je crois qu'il peut l'être, au moins dans le tems le plus doux ; alors la pêche peut fournir à tous les besoins de ses habitans, puis quand le froid & les longues nuits s'approchent, ils peuvent s'éloigner vers le continent de l'Asie, vers lequel il paraît que ces terres s'avancent. En Europe on trouve des habitans sous le 70°; il est donc possible qu'il s'en trouve à la même hauteur vers le pôle méridional.

Les vents contraires nous avaient éloignés de la Terre de Feu, jusqu'à la distance de 500 lieues, & nous crûmes être bien au-delà du cap Horn ; nous cinglâmes donc entre le nord & le levant, direction dans laquelle nous crûmes devoir rencontrer les côtes du Chili. Mais ne découvrant aucune terre, nous conjecturâmes que les courans nous avaient jetés fort loin du continent de

l'Amérique en cinglant vers le nord. Mais à la hauteur de 37° & demi, nous eûmes la certitude du contraire : le 10 Mars, nous découvrîmes la côte du Chili, & des transports de joie éclaterent dans tout l'équipage.

Nous allâmes jeter l'ancre à *La Mocha*, isle située à 3 lieues de la côte, où nous espérions trouver des rafraîchissemens dont nous avions grand besoin, tels que des bœufs, des moutons, des légumes, des plantes antiscorbutiques : vaine espérance. Il n'y avait plus d'habitans, plus de bestiaux ; on n'y vit que quelques oiseaux, quelques chevaux, & deux cabanes où nous trouvâmes deux ou trois chiens, qui paraissaient s'être sauvés du naufrage d'un vaisseau Espagnol, dont on voyait encore les débris sur le rivage. Peut-être les habitans, en se retirant sur la côte du Chili, avaient-ils laissé ici des chevaux pour profiter des pâturages de l'isle & les y venir reprendre ensuite ; peut-être appartenaient-ils aux Espagnols. Nous eûmes lieu de penser que l'isle n'avait jamais été bien peuplée ; puisque les oiseaux ne nous fuyaient point, & se laissaient prendre à la main. Nous y fîmes une assez grande provision d'oies, de canards & d'autres oiseaux sauvages.

Dans un jour nous fîmes le tour de cette isle ;

elle eſt aſſez élevée, hériſſée de broſſailles, & d'arbriſſeaux, ſi entrelaſſés dans la partie méridionale qu'il nous fut impoſſible d'y pénétrer. Son abord eſt difficile, ſes rivages ſont bordés de rochers accumulés qui s'étendent juſqu'à environ quatre lieues dans la mer; un navire ne peut paſſer entr'eux, & peu s'en fallut qu'une fatale expérience ne nous prouvât combien la navigation eſt dangereuſe autour d'elle. Pour arriver à la terre, il nous fallait jeter dans l'eau juſqu'au cou; mais nous trouvions ſur ces rocs, ſur les rivages, des moules fort rares & d'autres coquillages précieux.

Cette isle nous offrait peu de ſecours, & il fallut bientôt nous en éloigner. Le conſeil fut aſſemblé & il décida de ſuivre les côtes du Chili pour y trouver un port, des proviſions & des rafraîchiſſemens. Mais la crainte du canon des Eſpagnols ne nous permit pas de ſuivre cette détermination; cette nation était allarmée de notre approche, des gardes-côtes croiſaient ſans ceſſe ſur notre paſſage, & ils auraient rendu l'exécution de notre deſſein difficile & peut-être funeſte.

D'abord la côte du Chili nous avait paru fort élevée; mais enſuite elle ne nous ſembla pas l'être plus que celle d'Angleterre: la première apparence venait des montagnes qui ſont der-

rière, & dont la cîme toujours couverte de neige, se perd souvent dans la nue. Le pays paraît être beau & fertile ; le climat y est doux. Il fut découvert en 1540 par Diego d'Almagro. Il touche au Pérou, à Rio de la Plata, aux terres Magellaniques, & est baigné au couchant par l'Océan pacifique. Il a de grandes & belles villes, des ports sûrs & commodes, beaucoup d'or, d'argent & de cuivre. Le commerce y est interdit aux étrangers ; mais malgré cette défense malgré les gardes-côtes qu'elle y multiplie, diverses nations y trafiquent. Les Français surtout y viennent souvent de St. Malo.

On y voit beaucoup de moutons & d'autres bêtes à corne. Les moutons, nommés aussi lamas, sont si grands & si forts qu'ils portent pendant des journées entières une charge de 60 livres: la plupart des fruits qu'il produit sont d'une saveur plus douce, plus agréable que celle des fruits d'Europe. Il y a des bois, des forêts très-étendues & remplies de gibier. On y trouve une espèce de tigres. Ses habitans sont grands, robustes, sujets à des passions violentes, adonnés à la superstition, aux sortilèges : on dit qu'ils ont des moyens secrets pour se venger ; on dit encore que quelques-uns de ceux qui ne sont pas soumis aux Espagnols, adorent un Dieu malfaisant,

faisant, qu'ils représentent sous la figure que nous donnons au diable.

Comme nous n'osions nous exposer à une descente, l'amiral leva l'ancre, suivi de la galere Africaine, le seul des deux autres vaisseaux qui fut resté près de nous. Nous cinglâmes vers l'isle Fernandez, ressource ordinaire des navigateurs, & nous y arrivâmes quatre jours après.

D'abord, nous la vîmes sans pouvoir l'atteindre; un calme profond nous enchaînait. Ce ne fut que le lendemain que nous pûmes en approcher; nous en découvrîmes le port; l'un de nous crut y découvrir un navire, & bientôt il fut impossible d'en douter. Est-ce un ami ou un ennemi? disions-nous: est-il là pour prolonger nos misères, ou pour partager notre joie? Tantôt nous le croyions Espagnol, tantôt Français, peut-être un pirate. Il fallait penser à combattre, & nous étions languissans de maladies. Nous vîmes une chaloupe s'approcher de nous portant pavillon Espagnol; chacun prend ses armes & se prépare à la défense. Elle approche: avec quel transport de joie nous la reconnaissons pour la chaloupe du Tienhoven que nous croyions perdu! En nous reconnaissant elle-même, la chaloupe se hâte, on se joint; ils accourent sur notre bord, & nous nous embrassons, nous nous félicitons de

nous retrouver. On doit penſer que ce jour fut regardé comme un jour heureux pour tous les équipages.

On était convenu qu'au cas de ſéparation, les vaiſſeaux chercheraient à ſe rendre dans cette isle & s'y attendraient pendant ſix ſemaines; que ſi l'on ne s'y rejoignait pas, il fallait continuer ſa route juſqu'à la hauteur de 27° de latitude méridionale, où nous devions croiſer encore pendant un eſpace de tems égal pour y découvrir la Terre de Davis. Là encore, ſi l'on ne s'était pas réunis, il fallait en préſence du conſeil ouvrir les inſtructions ſecrettes & cachées qu'on avait remiſes à chaque capitaine pour qu'on eut à s'y conformer. Heureuſement nous ne fûmes pas obligés d'en venir là.

Le capitaine du Tienhoven ſe trouva dans la chaloupe: il ſe nommait Bauman. Il fit un ſignal à ſon vaiſſeau pour annoncer qu'il n'y avait rien à craindre, & le canon fit éclater dans tous nos navires la joie que nous avions de nous réunir. Bauman nous raconta enſuite, comment il avait été ſéparé de nous, combien de peines & de dangers l'avaient accompagné dans le détroit de Magellan qu'il avait traverſé; combien de tempêtes & d'ouragans l'avaient aſſailli ſur les côtes de l'Amérique; que ſon vaiſſeau ébranlé, preſ-

qu'entr'ouvert, n'était arrivé qu'avec de grands efforts au port où il nous attendait. Dès que nous y fûmes entrés, il nous invita sur son bord & nous regala de poissons frais qui étaient excellens, & dont ces côtes abondent.

Le calme ne nous permit pas encore de jeter l'ancre où nous le désirions & près du Tienhoven où l'ancrage était bon & sûr. Nous y parvinmes le lendemain : nous nous prémunîmes contre les tempêtes autant qu'il fut possible : le rivage n'était qu'à une portée de fusil des vaisseaux, & nous descendîmes dans nos chaloupes avec une joie qu'on ne conçoit que lorsqu'on a été plusieurs mois le jouet des vents sur un océan immense.

J'avais été fort malade depuis une fête que nous avions célébrée à la hauteur du détroit de Magellan. J'y bus trop de punch, liqueur à laquelle je n'étais point accoutumé ; je fus si mal qu'on désespéra de ma guérison ; j'avais perdu les forces & presque le mouvement. Les remèdes me furent prodigués, & s'ils ne me guérirent pas, ils permirent à la nature de me guérir, & & peut-être ils empêchèrent l'effet du scorbut ou des viandes salées. Aussi fus-je des premiers à m'élancer sur la terre que nous regardions comme une mère, une protectrice bienfaisante.

Les plaines de l'isle étaient couvertes d'épis d'avoine hauts & preſſés, ſoit qu'elle y eut été ſemée ou qu'elle y ſoit un gramen naturel ; nous en coupâmes de grandes gerbes, dont nous conſtruisimes des cabanes chaudes & ſéches. Un homme à cheval ſerait à peine apperçu dans ces champs naturels. Nous y trouvâmes auſſi beaucoup de graines de moutarde & une eſpèce de raves, mais dont le goût était amer.

Cette isle eſt arroſée par un grand nombre de ruiſſeaux, dont les bords ſont couverts de plantes variées & de fleurs charmantes : cette eau qui deſcend des montagnes, eſt, dit-on, chargée de particules minérales & ne ſe gâte jamais. Vers l'orient on y voit trois montagnes, dont celle du milieu a beaucoup de l'apparence de la montagne de la Table au cap de Bonne-Eſpérance : derrière celle-là il y en a d'autres encore, dont l'aſpect ſemble annoncer qu'elles renferment des métaux ; & l'on en voit ſortir une vapeur épaiſſe, qu'on regarde comme un indice des mines. Les vallées qui les ſéparent ſont agréables, riches en páturages ; mais on n'y voit que des boucs & des chèvres ſauvages, dont le nombre eſt prodigieux.

Jean Fernandez, de la province de Biſcaye, découvrit cette isle, lui donna ſon nom, & la

peupla des seuls quadrupèdes qu'elle nourrisse : il sollicita encore le roi d'Espagne d'y envoyer une colonie, mais on ne l'écouta pas. Le terrain de cette isle est moins inégal au couchant qu'au levant. La mer y a formé un havre qui n'est pas sûr. Les montagnes y sont chargées d'arbres divers, parmi lesquels on remarque le palmier : il a la hauteur du cocotier ; à sa cime est une couronne ou une espèce de bourrelet ; son tronc est mou, on peut le couper en deux avec un couteau ; la moëlle du sommet est bonne à manger, coupée & bouillie, elle a le goût du chou pomme, on la mange aussi en salade ; c'est le chou palmiste du Hollandais ; son fruit est estimé. Les autres arbres sont presque tous du genre des palmiers sauvages ; le tronc en est si dur qu'il fit rebondir la hache, & nous trouvâmes que c'était avec raison qu'on l'appellait bois de fer. Il est ordinairement d'une couleur jaunâtre ; le tronc en est fort gros ; cinq hommes ensemble peuvent à peine l'embrasser ; on en fait des mâts, des ais, & d'autres parties d'un vaisseau. Les montagnes ont de beaux bosquets formés de ces arbres, autour des belles prairies & des champs d'avoine qui sont sur leur pente. Il paraît que tout ce qu'on y voudrait planter ou semer, y réussirait : c'est dommage que cette isle soit sans habitans ; elle

pourrait offrir l'exemple d'une colonie heureuſe.

Il y a des chèvres comme nous l'avons dit; quelques chats ſauvages, des lions marins, des chiens marins, & même un animal amphibie que nos matelots nommaient vache marine. Le bouc ſauvage eſt aſſez grand & la chair en eſt bonne à manger: il y a du danger à pourſuivre les animaux au travers des montagnes eſcarpées où ils ont établi leur domicile. Un de nos officiers y périt: la nuit le ſurprit dans ces montagnes, il fit un faux pas & tomba d'une ſi grande hauteur que nous le trouvâmes en pièces le lendemain.

La pêche y eſt fort abondante; elle dédommage de la chaſſe que nous n'oſions y faire. On y prend du cabeliau, des écreviſſes de mer & autres poiſſons. Les vaches marines y peſent juſqu'à un millier de livres; cet animal a en effet de la reſſemblance avec la vache domeſtique; mais il n'a point de cornes: la chair en eſt bonne & d'un goût agréable. En Afrique elle ſert à guérir certaines maladies.

Les lions marins reſſemblent aux chiens de mer; mais ils ont la tête & le cou d'un lion de terre; ils ont dix à douze pieds de long, & autant de tour; la chair n'en eſt bonne que pour donner de l'huile qui ſert pour les lampes: l'air y rétentit pendant la nuit des beuglemens d'une

multitude de chiens marins & d'autres animaux qui se retirent le soir dans la mer. En deux heures on peut prendre assez de poissons pour y rassasier cent personnes ; nous en fîmes saler & sécher plusieurs milliers qui nous furent très-utiles dans la suite.

Je trouvai dans cette isle deux huttes ou cabanes, autrefois habitées, l'une par l'Ecossais Silkart, l'autre par un Indien nommé Hil. Le premier y fut relégué par Stratling, capitaine Anglais, parce qu'il était insociable avec les autres gens de son équipage, & qu'il avait des volontés opposées à celles de son chef. Le second était allé à la chasse des boucs sauvages, lorsque des vaisseaux Espagnols forcerent le navire sur lequel il était venu de s'échapper à la hâte. Il s'établit dans l'isle comme le pilote Silkart : leurs cabanes étaient couvertes de peaux de chiens marins & de boucs sauvages. Ils y avaient vécu, l'un deux ans, l'autre trois ; celui-ci fut ramené par Wood Roger, l'autre l'avait été par Dampier. Leur histoire a probablement servi de modèle à celle de Robinson Crusoë.

Nous vîmes sur la côte les débris d'un vaisseau échoué, que nous reconnûmes pour être Espagnol : son équipage en avait sauvé les effets & s'était retiré au Chili ; nous y trouvâmes ce-

pendant encore quelques pieces de vaiſſelle d'argent. Notre amiral médita de s'aſſurer de cette isle à ſon retour; ſa ſituation eſt avantageuſe, ſa fertilité pouvait la rendre très-utile. C'était un lieu de repos, & de rafraîchiſſemens pour les vaiſſeaux qui ſe rendraient aux terres Auſtrales, ou qui en reviendraient. On aurait pu y établir une colonie nombreuſe, puiſque ſix cent familles peuvent facilement y trouver leur ſubſiſtance. Il était probable encore qu'on y aurait trouvé quelque mine riche dans les montagnes. Mais comme le voyage aux terres Auſtrales n'eut pas de ſuccès, ce projet échoua auſſi.

Cette isle a 15 lieues de circuit, elle eſt à environ cent lieues des côtes du Chili. L'air y eſt ſain, les malades s'y rétablirent en peu de tems. Située au milieu du cinquieme climat, la température en eſt douce; c'eſt ſous ces latitudes qu'on trouve les pays les plus fertiles, les plus peuplés, les plus riches: plus près des pôles la terre eſt engourdie par le froid; l'air y eſt acre & glaçant; près de la ligne au contraire, les campagnes ſont brûlées du ſoleil; c'eſt vers le 33° de latitude qu'eſt la température moyenne. Parcourez les pays où paſſent ces degrés de latitude, vous verrez que là ſe trouvent l'abondance, la population & le bonheur, ſi les hom-

mes ne les dévaſtaient pas par leurs armes ou par leurs loix : c'eſt là que ſont ſituées les plus belles contrées de l'Afrique & de l'Amérique ; & plus les parties de la terre ſont éloignées de celle-là, moins elles ſont fertiles.

Après un ſéjour de trois ſemaines dans l'isle Fernandez, nous levâmes l'ancre & la quittâmes pour chercher la terre de Davis, qui doit faire partie du continent Auſtral, & que découvrit en 1680 le capitaine Anglais qui lui donna ſon nom. Nous vîmes en paſſant le petit Fernandez, isle déſerte, moins fertile & bien moins étendue que celle que nous venions de quitter. On dit qu'on y trouve des boucs ſauvages, & la chaſſe y doit être aiſée, parce que les montagnes n'en ſont pas hautes. Je ne puis dire s'il y a quelque havre, & ſi ſes côtes offrent un bon ancrage, parce que nous n'y abordâmes point. La mouſſon du ſud-eſt nous conduiſit ſeule au travers de la vaſte étendue de la mer du Sud. Nous arrivâmes enfin à la latitude où l'on place la terre de Davis, ſous le 251° de longitude. Les oiſeaux voltigeaient autour de nous & confirmaient nos eſpérances : une choſe les augmentait encore ; c'eſt que le vent devint variable, ce qui dans les parages où la mouſſon régne eſt un indice qu'il y a des terres dans le voiſinage. Nous en

étions si persuadés que quelques matelots assurerent l'avoir vue. Mais au grand étonnement de l'amiral, nous ne pûmes la trouver; nous l'avions passée, ou elle n'existe plus. Si les terres Australes existent, elles s'étendent du levant au couchant, ou de l'orient entre le midi & le couchant, & cette situation est la principale cause qui font qu'elles ne sont point encore connues. Lorsqu'on est pouſſé par le vent du couchant tirant vers le nord, on les passe; par celui entre le nord & le couchant, on s'en éloigne. Nous poursuivîmes notre route vers le couchant jusqu'au 263° de longitude; nous fûmes suivis dans cette route par des oiseaux de terre & de mer, & ils nous accompagnerent jusqu'à la découverte d'une nouvelle isle. C'était le 6 Avril, jour anniversaire de la résurrection de Jesus-Christ, & nous l'appellâmes *l'isle de Pâques*. Peut-être, elle est une des isles vues par Quiros; elle peut avoir 16 lieues de circuit & est située sous le 28° & demi de latitude méridionale, sous le 239° de longitude. La galere Africaine en approcha de près, & nous dit qu'elle paraissait fertile, & que diverses colonnes de fumées annonçaient qu'elle était habitée. Nous fîmes voile le lendemain pour y chercher un port. Un des habitans vint au-devant de nous dans son canot,

il entra dans le vaiſſeau Amiral où on le fêta. On lui donna une pièce de toile pour ſe couvrir, du corail & d'autres brinborions pour ſe parer, & il pendit tout cela à ſon cou avec du poiſſon ſec. Son corps nud était peint de figures diverſes; ſon teint était brun, ſes oreilles très-longues pendaient ſur ſes épaules ; il était grand, fort, robuſte, d'une phyſionomie heureuſe; il paraiſſait vif & gai; ſes diſcours, ſes geſtes étaient agréables, quoique nous ne puſſions entendre ce qu'ils exprimaient. Nous lui donnâmes un verre de vin, qu'il ne but pas, mais qu'il ſe jetta au viſage, peut-être parce qu'il crût que nous voulions l'empoiſonner. Nous l'habillâmes comme nous, & l'affublâmes d'un chapeau ; mais ces habits le gênaient & rendaient ſes mouvemens fort lourds ; on lui donna à manger, & ce fut un grand embarras pour lui qu'une cuillere, un couteau, une fourchette. Le concert qui ſuivit lui donna de la gaieté, & chaque fois qu'on le prit par la main, il ſe mit à ſauter & danſer avec agilité. Son arrivée, ſa vue, ſes diſcours nous firent grand plaiſir. Comme nous ne pûmes pas jeter l'ancre ce jour-là, nous le renvoyâmes avec les préſens que nous lui avions faits, afin qu'il prévint ſes compatriotes en notre faveur. Il parut nous quitter à regret, leva ſes deux

mains, tourna les yeux vers l'isle, & cria de toute sa force : Odorroga ! Odorroga ! Il rentra avec peine dans son canot, & parut souhaiter qu'on le laissât dans le vaisseau. Peut-être ces cris étaient une invocation à son Dieu, & nous vîmes en effet un grand nombre d'idoles sur la côte.

Nous demeurâmes à la rade toute la nuit, & le lendemain nous entrâmes dans un golfe où nous jetâmes l'ancre. Plusieurs milliers d'insulaires y accoururent, & plusieurs nous apporterent des poules & des racines : d'autres couraient incertains sur le rivage: ils vinrent en foule voir nos vaisseaux, ou pour les admirer, ou pour savoir ce que nous venions chercher chez eux. Ils allumerent des feux aux pieds de leurs idoles, peut-être pour les implorer. La nuit vint, nous la passâmes sur nos vaisseaux, & le lendemain, au lever de l'aurore, nous les vîmes prosternés le visage tourné vers le soleil qui allait sortir du sein de la mer. Plusieurs feux étaient allumés, peut-être encore pour honorer leurs idoles.

Nous allions descendre, lorsque l'insulaire qui déjà nous avait rendu visite, vint avec plusieurs autres sur nos vaisseaux, & nous apporta une grande quantité de poules & de racines apprêtées à leur manière. Parmi eux était un

homme absolument blanc, qui portait des pendans d'oreille gros comme le poing, de forme ronde & de couleur blanche; il avait l'air devôt & paraissait un de leurs prêtres. Un de ces insulaires fut tué dans son canot d'un coup de fusil sans qu'on ait pu savoir comment il l'avait été. Cet accident répandit la consternation parmi eux; les uns se jetterent dans la mer & s'enfuirent à la nage; les autres resterent dans leurs nacelles, mais firent force de rames pour s'éloigner.

Enfin nous fîmes notre descente au nombre de 150 hommes; notre amiral était à leur tête, & j'en commandais une division. Je fus le premier sur la terre, le premier qui éprouva le sentiment de joie qu'on a de s'y retrouver: nous fumes bientôt accablés par une foule d'habitans, au travers desquels il fallait des efforts pour se faire jour. Quelques-uns s'attachaient à nos armes: mais on fit feu sur eux & l'effroi les dispersa: peu de momens après ils se rallièrent, sans cependant s'approcher davantage de nous que de dix pas, croyant peut-être que cette distance les mettait à couvert de nos armes. Mais ils ne purent se le persuader long-tems: plusieurs d'entr'eux avaient été tués, & dans ce nombre était le bon insulaire qui le premier avait été

au-devant de nous: triſte récompenſe de l'affection qu'il nous avait témoignée. Ces bonnes gens, pour avoir les cadavres, nous apporterent toutes ſortes de vivres : s'ils avaient été moins doux, ils nous auraient fui comme des meurtriers, ils nous auraient chaſſé comme des hommes cruels. Leur conſternation était inexprimable ; ils faiſaient des cris, des lamentations lugubres. Hommes, femmes, enfans, allaient au-devant de nous avec des branches de palmier, & une eſpèce d'étendart rouge & blanc : ils nous offraient des figues d'Inde, des noix de coco, des cannes à ſucre, des poules, des racines : ils ſe jetaient à genoux, plantaient leurs drapeaux devant eux, nous tendaient leurs palmes en ſigne de paix ; ils nous montraient la plus grande, la plus humble ſoumiſſion, nous offraient leurs femmes, nous faiſaient entendre qu'on pouvait les emmener ſur nos vaiſſeaux. Touchés de toutes ces démonſtrations, nous ne leur fîmes aucun mal, c'était bien aſſez de celui que nous leur avions fait : nous leur fîmes préſent d'une toile peinte longue de 50 à 60 aunes, de coraux, de petits miroirs, &c. Alors voyant que nous voulions être leurs amis, ils nous apporterent encore 500 poules vivantes, ſemblables à celles d'Europe : ils y joignirent des racines rouges & blanches, &

une eſpèce de pommes de terre, dont le goût eſt à peu-près celui de pain, & qui leur en tient lieu ; quelques centaines de cannes à ſucre, des piſans ou figues d'Inde groſſes comme des courges & couvertes d'une écorce verte ; la chair en eſt douce comme du miel, ou comme celle de nos figues ordinaires ; on en trouve quelquefois cent à une ſeule tige : ſes feuilles ſont longues de 7 à 8 pieds, larges de 3, & furent, dit-on, celles dont nos premiers parens formèrent leur ceinture.

Nous ne vîmes dans cette iſle que diverſes eſpèces d'oiſeaux ; mais point de quadrupèdes : peut-être en eſt-il dans l'intérieur du pays ; au moins ils parurent connaître les porcs. Pour apprêter leurs mêts, ils ſe ſervent de pots de terre.

Il nous ſembla que chaque famille formait un hameau ſéparé. Leurs cabanes ſont longues de 40 à 60 pieds, larges de 6 à 8, compoſées d'un grand nombre de perches arrêtées par une terre groſſe & compacte, couvertes de feuilles de palmier. Les végétaux paraiſſent être leur principale nourriture ; tout y était planté, ſemé, labouré ; les champs étaient diviſés avec ſoin, & les limites tirées au cordeau : les fruits, les plantes y étaient alors en pleine maturité, les arbres

y étaient chargés de fruits (*). L'intérieur du pays nous aurait donné peut-être un spectacle plus riche encore.

Il y avait peu de meubles dans leurs maisons; on y remarquait, cependant, quelques couvertures blanches & rouges qui leur servaient quelquefois de matelats & quelquefois leur enveloppaient le corps; l'étoffe en était douce au toucher, mais nous ne vîmes point les instrumens avec lesquels on les fabrique.

Ces insulaires sont vifs, agiles, bien faits, vigoureux, & courent avec beaucoup de vîtesse: leur physionomie est douce, agréable; ils ont l'air modeste & soumis, ils paraissent craintifs. Lorsqu'ils nous apportaient des poules ou des fruits, ils les jetaient à nos pieds, ils se retiraient ensuite avec précipitation: ils ont le teint brun comme les Espagnols: quelques-uns sont presque noirs, d'autres tout-à-fait blancs: il en est encore dont le teint rougeâtre semble brulé par le soleil: leurs longues oreilles sont quelquefois décorées de deux boules blanches qu'ils estiment beaucoup; ils ont le corps peint de diverses figures d'oiseaux ou d'autres animaux. Leurs fem-

(*) Cook, dans son second voyage, en fait une description un peu différente.

mes

mes ſont fardées d'un rouge extrêmement vif dont nous n'avons pu connaître la nature : elles ſont parées & vêtues de couvertures blanches & rouges, & portent un petit chapeau de roſeau ou de paille. Souvent elles venaient s'aſſeoir près de nous, ſouriaient, & ſemblaient nous inviter à s'approcher d'elles, même celles qui reſtaient dans leurs maiſons : leurs geſtes nous parurent indécens.

Les hommes n'y portent point d'armes ; il ſemble qu'ils attendent leur protection des idoles érigées en grand nombre ſur leurs côtes. Ces ſtatues étaient de pierre, avaient la figure d'un homme, avec de longues oreilles, & une tête ornée d'une couronne ; elles étaient bien proportionnées, & bien faites ; ce qui nous étonna beaucoup. Autour d'elles était une eſpèce de parquet de pierres blanches qui s'étendait à 20 ou 30 pas à la ronde. Il était des hommes qui paraiſſaient honorer ces idoles avec plus d'appareil & plus de zèle ; & cette dévotion jointe à de certaines marques extérieures & à leur tête raſée, nous perſuada qu'ils étaient des prêtres. Ils portaient un bonnet fait de plumes blanches & noires qui reſſemblent à celles des cigognes : cet oiſeau s'y retirerait-il des parties ſeptentrionales de la terre ? cette idée n'eſt point

vraisemblable. Cet oiseau quitte, ce semble, les pays du nord; parce qu'il n'y trouve plus sa nourriture; mais il n'a pas besoin de s'en écarter autant pour la trouver.

Vers le soir, nous nous retirâmes tous sur nos vaisseaux, avec le projet de redescendre le lendemain & de parcourir l'intérieur du pays; mais nous nous flattions d'une vaine espérance; nous ne devions plus y remettre le pied.

Au reste, ils ne paraissent soumis à aucun chef; tous semblent égaux, tous se voyent & se parlent sans distinction; les plus âgés portent aussi sur leur tête des plumes, mais qui ont de la ressemblance avec celles de l'autruche: ils portent encore un bâton à la main. Il nous parut que dans chaque famille, dans chaque maison, le plus ancien donnait des ordres. Cette isle est commode pour former un lieu de relâche dans ces mers: il y a des bois, des forêts & beaucoup de culture: il m'a paru que les bleds y prospéreraient & que la vigne réussirait sur les pentes des collines.

Peu de momens après que nous fûmes rentrés dans nos vaisseaux, il s'éleva un vent du couchant si violent, que deux de nos ancres furent détachées & que nous fûmes forcés de gagner la haute mer pour ne pas échouer sur les côtes. La plupart d'entre nous n'auraient pas

regardé le naufrage comme un grand malheur ; ils regrettaient la vie douce & paisible qu'ils pouvaient mener dans cette isle ; ils se flattaient de faire des chrétiens de ces insulaires. Mais on perdit cette idée avec la vue de l'isle qui l'avait fait naître. Nous flottâmes plusieurs jours, & en différentes directions, pour découvrir le pays de Davis ; nos peines furent inutiles. Alors nous cinglâmes vers la mer de Schouten, nous dirigeant toujours au couchant ; ce fut une faute peut-être. Il aurait fallu se diriger vers le midi ; car bientôt il s'éleva un vent alisé qui venait d'entre le midi & le levant, il était très-fort, & nous ôta l'espérance d'être voisin de quelque terre : les oiseaux disparurent aussi. En navigeant plus au midi, je suis persuadé que nous aurions découvert quelques terres étendues ; il ne nous resta que l'espoir de retrouver quelques isles dispersées. Nous avançions avec beaucoup de viteſſe, & bientôt nous arrivâmes à la hauteur des *mauvaises eaux* de Schouten, partie de la mer du Sud que traversa ce voyageur en 1515. Nous crumes que nous y pourrions découvrir quelques terres avancées du continent Australe ; mais en nous dirigeant entre le midi & le couchant, nous nous en éloignâmes, loin de nous en rapprocher, comme nous l'espérions, & nous allâ-

mes au travers de mauvaises eaux plus de 150 lieues au-delà des parages où s'était arrêté Schouten.

Ce navigateur dit qu'il y découvrit un canot qui pour lui échapper prit sa course au midi; ceux qui le montaient en venaient peut-être, ou savaient qu'il y a des terres dans cette direction; & je pense qu'il y a tout lieu de le croire. Cependant nous n'en avions vu aucune dans la direction que nous avions choisie, & nous avions parcouru déjà 800 lieues depuis l'isle de Pâques, sans découvrir même une isle. Enfin, sous le 15° & demi de latitude, nous en vîmes une; son sol était fort bas, ses côtes étaient bordées d'un sable jaunâtre; à son centre était une espèce de lac, & ces indices nous firent d'abord penser qu'elle était l'*isle des Chiens*, où Schouten ne voulut pas aborder. Cependant on a des raisons pour en douter; elle n'a point la longitude, ni la latitude qu'assigne ce navigateur à l'isle qu'il découvrit, & sur un examen plus réfléchi, je crus pouvoir donner un nom à cette isle: je la nommai *Carls-Hof*, ou la Cour de Charles: son circuit est d'environ trois lieues: elle ne paraît point habitée, & nous nous en éloignâmes sans l'examiner de près.

Le vent alisé commençait à changer, & nous

annonçait des terres voiſines : il ſouffla d'entre le midi & le couchant, & il pouſſa nos vaiſſeaux pendant la nuit entre pluſieurs isles que nous n'avions point vues durant le jour, & que nous n'avions point lieu d'y ſoupçonner. La galere Africaine qui nous précédait, parce qu'elle prenait moins d'eau, s'engagea parmi des rochers dont elle ne put jamais ſe dégager ; elle précipita ſes ſignaux ; le Tienhoven qui était le plus avancé ſe mit en devoir de la ſécourir, & le vaiſſeau Amiral ſe détourna pour remplir le même but ; mais tout d'un coup une côte qui ſe montra près de nous, nous inſpira la plus grande terreur. On jeta la ſonde & on ne trouva pas de fond : alors nous mîmes en mer notre chaloupe pour tâcher de ſauver nos amis ; on fit tout ce qui était poſſible pour dégager le vaiſſeau ; ce fut en vain ; la force du vent l'avait jeté trop en avant entre deux rochers qui le preſſait ; nous vîmes bientôt qu'il ne fallait penſer qu'à ſauver ceux qui le montaient. Nos tentatives ne furent pas ſans ſuccès : pluſieurs avaient été bleſſés par les ſecouſſes, par des pointes du roc, & un matelot du Tienhoven qui aidait ſes amis à ſe ſauver, ſe noya lui-même.

Cependant ces isles étaient habitées, & au bruit de nos efforts pour dégager la galere Afri-

caine, les Indiens accoururent; allumerent des feux & courraient en foule sur le rivage. Ils ne voulaient peut-être que nous aider, & nous craignîmes qu'ils n'eussent de mauvais desseins; on fit feu sur eux pour les écarter. Tels sont les effets de la crainte, que pour échapper à des maux imaginaires, elle nous en fait commettre de réels. Le jour vint enfin nous éclairer sur nos malheurs, & nous montrer l'horreur du danger auquel nous venions d'échapper. Nous vîmes quatre isles autour de nous, entourées de rochers aigus, semés dans les détroits qu'elles formaient, & nous ne pûmes concevoir par quel lieu nous y étions entrés. Il nous fallut cinq jours d'essais, de tentatives, d'efforts successifs pour sortir de ce labyrinthe de rocs, tantôt allant à la bouline, tantôt gagnant le large après mille détours. Ceux qui étaient dans le vaisseau Amiral ignorerent pendant tout ce temps le sort de l'équipage de la galere Africaine: la chaloupe du Tienhoven, après avoir fait le tour de ces isles, vint enfin le leur apprendre; ils surent qu'un seul matelot s'était noyé; que les autres avaient abordé dans l'isle voisine dont les habitans s'étaient retirés quand on avait fait feu sur eux.

Dès que nous nous vîmes en sûreté, nous en-

voyâmes chercher l'équipage du vaisseau naufragé ; mais quand la chaloupe fut arrivée sur l'isle où il était descendu, on vit qu'il manquait encore cinq hommes : pendant le temps qui s'était écoulé entre leur descente dans l'isle & notre arrivée, ils s'étaient mutinés contre les officiers, avaient pris querelle entr'eux, s'étaient battus à coups de couteau, & quelques-uns furent blessés : les plus coupables furent menacés du dernier supplice par le capitaine, & à notre approche, ils s'enfuirent pour éviter le châtiment. J'allai les chercher à la tête d'un détachement, mais ils se cacherent dans les brouſſailles d'où ils firent feu sur nous. Je m'arrêtai, je m'avançai sans faire tirer sur eux, je les appellai en les exhortant de revenir sur les vaisseaux, je leur promis le pardon, & les assurai que l'amiral nous en avait donné sa parole. Je ne pus dissiper leur défiance ; ils se refuserent à tout ce que nous leur demandions. Comme je ne voyais point l'utilité de faire du mal à des gens qui paraissaient résolus de rester dans l'isle, je les laissai, & nous allâmes chercher des fruits, des plantes salutaires pour nos malades, qui s'y trouvent abondamment.

Ces isles sont à douze lieues de celle de *Carls-Hof*, & chacune peut avoir quatre ou cinq

lieues de tour. Celle contre laquelle la galere Africaine avait échoué fut appellée *l'isle Pernicieuſe*, deux autres eurent le nom des *Deux Freres*, la quatrieme reçut celui de la *Sœur*. Toutes étaient tapiſſées de la verdure la plus riante, ombragées de beaux arbres, parmi leſquels on remarquait le cocotier. Ses herbes antiſcorbutiques furent d'un grand ſecours pour nos malades; nous y trouvâmes beaucoup de moules, de nacres, & d'huitres perlieres: nous nous perſuadâmes qu'il ſerait avantageux d'y établir une pêcherie de perles: nous y trouvâmes même des perles dans quelques huitres que les habitans avaient arrachées des rochers.

Ces isles ſont fort baſſes & unies; on y voyait divers endroits inondés où les habitans navigeaient avec de bons canots, & d'autres bâtimens pourvus de cables & de voiles. On y vit auſſi en diverſes parties du rivage des cordes dont le fil reſſemblait plutôt au chanvre qu'au lin. Les habitans de l'isle contre les rochers de laquelle ſe briſa la galere, nous parurent plus grands que ceux de l'isle de Pâques, & ce ſont les plus grands hommes que nous ayons vus dans notre long voyage. Quelques-uns de nos gens dirent avoir meſuré des empreintes de leurs pieds imprimés ſur le rivage & les avoir trouvées

longues de 20 pouces ; c'était une exagération, ou leurs pieds n'étaient point nuds. Ils avaient le corps peint de couleurs variées ; leurs cheveux sont fort longs & fort noirs, quelques-uns nous parurent les avoir d'un brun tirant sur le roux ; ils portaient dans leurs mains des piques longues de 18 à 20 pieds : leur physionomie est rude, menaçante ; elle semble annoncer de la cruauté, de la méchanceté. Ils marchaient par troupes de cent hommes & plus, nous invitaient à descendre ; mais semblaient s'occuper à nous préparer des embuscades & à nous assaillir pour se venger de ce que nous avions tiré sur eux. Mais comme il était inutile de lutter avec ces insulaires, que les côtes ne nous offraient point d'ancrage sûr, nous résolûmes de continuer notre chemin avec toute la prudence dont le danger auquel nous venions d'échapper nous faisait une loi, & de continuer à chercher quelque pays qui put nous être plus avantageux que ceux que nous avions découverts jusqu'alors.

Il y avait dix mois que nous parcourions les mers ; nos provisions n'avaient pu être renouvellées, nous avions eu peu de rafraîchissemens ; il n'est donc pas étonnant si le scorbut, si d'autres maladies encore nous poursuivaient, nous enlevaient chaque jour quelques hommes : nos

malades ne ſoupiraient qu'après des légumes frais ou des plantes anti-ſcorbutiques. Heureuſement nous ne les attendîmes pas long-temps. A huit lieues des *isles Pernicieuſes* nous en découvrîmes une nouvelle ; & nous la nommâmes l'*Aurore*, parce que nous la découvrîmes à la pointe du jour. Nous y aurions perdu encore le Tienhoven, ſi nous nous en étions approchés demi-heure plutôt. Au moment où l'on put diſtinguer les objets, il n'était qu'à une portée de canon de ces côtes eſcarpées. Cette vue nous inſpira de l'effroi. Un ſignal fit retourner le vaiſſeau ; mais cette manœuvre était difficile, & ce fut avec peine qu'on parvint à le ſauver. Ce nouveau danger fit naître un tumulte parmi les matelots déjà fatigués d'une longue navigation ; ils voulurent obliger l'amiral à retourner ſur ſes pas ; mais il réſiſta, il parvint à les calmer, & ils ſe bornerent à demander qu'on leur aſſurât leurs gages, quand même on perdrait encore un vaiſſeau ; leur demande était juſte ; la coutume qui prive de tout ſalaire ceux qui reviennent en Hollande ſans vaiſſeau, ne l'était pas, & l'amiral s'engagea par ſerment à les ſatisfaire, & malgré ſes malheurs, il tint parole.

L'isle de l'Aurore qui occaſionna tous ces mouvemens, a environ quatre lieues de circuit ;

elle eſt tapiſſée d'une belle verdure, variée par les arbres & les arbuſtes qui l'ombragent. Nous n'y trouvâmes point de rades & fûmes obligés de nous en éloigner ſans y deſcendre. Le jour commençait à baiſſer lorſque nous en découvrîmes une autre, que la circonſtance du moment nous fit nommer le *Vépre*. Celle-ci était plus grande; elle nous parut avoir douze lieues de tour; mais elle eſt baſſe, parée de verdure & de beaux arbres. Nous la dépaſſâmes encore ſans nous y arrêter, & le lendemain nous vîmes une terre étendue d'où s'élevaient çà & là des colonnes de fumée qui nous annonçaient qu'elle était habitée. Nous cinglâmes vers elle avec toutes nos voiles, & bientôt nous apperçûmes des habitans près du rivage dans des canots. Quand nous en fumes plus près, nous vîmes que cette terre n'était formée que par pluſieurs isles fort voiſines les unes des autres. Nous entrâmes inſenſiblement ſi avant dans les canaux qui les ſéparent, que nous commençâmes à craindre de ne pouvoir nous en dégager. On fit monter un pilote au haut du mât pour qu'il put nous guider, & nous indiquer la ſortie de ces détroits; le calme ſurvint, & ce fut un bonheur; une tempête aſſez légere aurait ſuffi pour nous jeter ſur les rochers qui bordaient ces isles, &

pour nous y briſer. Nous en ſortîmes ſans accident.

Ces isles ſont au nombre de ſix ; toutes ſont riantes, paraiſſent fertiles, & toutes enſemble ſemblent avoir une enceinte de trente lieues ; elles ſont ſituées à 25 lieues au couchant des isles Pernicieuſes, & nous leur donnâmes le nom de *Labyrinthe*, parce qu'il nous fallut faire pluſieurs détours pour en ſortir. Il y avait peu de ſûreté pour y jeter l'ancre ; & les habitans s'étant éloignés des rivages, nous réſolûmes de ne point nous y arrêter. Nous pourſuivîmes donc notre courſe vers le couchant, & quelques jours après nous découvrîmes une isle encore.

Celle-ci nous parut élevée ; mais belle & bien parée de verdure. Comme on n'y trouvait point de fond avec la ſonde, & que nous craignions d'en approcher de trop près, on mit les deux chaloupes à la mer, chacune chargée de 25 hommes, pour ſe rendre à terre. Dès que les habitans nous virent approcher, ils ſe raſſemblerent en foule ſur le rivage, pour s'oppoſer à notre deſcente. Ils portaient de longues piques, & nous montraient qu'ils ſavaient les manier avec adreſſe. Mais leur rivage était bien mieux défendu par des rochers que par des piques, & nos chaloupes ne purent jamais en approcher.

Impatiens de toucher la terre, nos matelots s'élancent dans l'eau, tenant leurs armes, de la poudre & divers brimborions sur leur tête, tandis que quelques-uns demeurés dans les chaloupes se préparaient à protéger leur descente par le feu de leurs fusils, & à nettaier le rivage. Nous approchâmes de la terre. Le feu des chaloupes mit en fuite les insulaires, & nous arrivâmes à terre sans résistance. Alors nous nous rapprochâmes des habitans, nous leur montrâmes des miroirs, du corail, d'autres objets encore, & ils s'avancerent sans hésiter, sans paraître avoir des craintes. Ils reçurent nos présens, & ils nous menerent dans l'intérieur du pays, où nous cherchâmes & cueillîmes des herbes pour nos malades. Nous en trouvâmes en abondance, & nous en remplîmes en peu de temps douze grands sacs, six pour chaque vaisseau. Les habitans nous aidaient amicalement dans notre travail: nous vîmes les fleurs du jasmin parer les bosquets de cette isle qui nous plût encore par la bonté des insulaires. Contens de notre expédition, nous revinmes rapporter à nos malades des secours après lesquels ils soupiraient depuis long-temps, & qui leur inspirerent plus de joie que des trésors accumulés autour d'eux. Le lendemain nous retournâmes

dans l'isle en plus grand nombre, pour y cueillir des plantes, & pour y faire encore quelques découvertes avantageuses. D'abord nous donnâmes à celui qui nous parût être le chef de l'isle des miroirs, du corail, de la quincaillerie. Il les accepta; mais avec indifférence, & presque avec dédain. Il envoya chercher des noix de cocos accommodées de deux manieres différentes, l'une servant à boire, l'autre à manger. Quelques ornemens de nacre de perles distinguaient ce chef des autres insulaires: il en portait autour du corps & des bras pour la valeur de 600 florins de Hollande. Les femmes admiraient notre teint blanc, nous caressaient, nous touchaient des pieds jusqu'à la tête; mais ces traîtresses ne nous cajolaient que pour nous endormir & nous tromper; heureusement les hommes mirent moins d'adresse à exécuter leur mauvais dessein. Aussi-tôt que nous eûmes rempli une vingtaine de sacs de plantes, nous nous avançâmes sur des rochers escarpés qui dominaient sur une vallée profonde. Les insulaires nous précédaient; nous les suivions sans crainte; mais tout-à-coup ils nous quitterent brusquement, & bientôt nous en vîmes sortir des milliers des creux des montagnes; nous ne perdîmes point courage, & cherchâmes à regagner

la plaine où nous aurions eu de l'avantage. Leur chef nous fit signe de ne pas avancer, nous méprisâmes ses ordres & continuâmes notre marche. Mais alors il donna le signal, & nous fûmes assailli d'une grêle de pierres, lancées par des bras vigoureux. Nous portâmes des coups plus sûrs & plus redoutables par notre mousqueterie, & leur chef tomba au milieu de quelques autres. La mort de ceux-ci n'effraya point les autres, ils ne nous en assaillirent qu'avec plus de fureur, & bientôt nous fûmes tous blessés. Nous nous retirâmes derriere un rocher d'où nous continuâmes à tirer sur eux avec succès; un grand nombre d'entr'eux furent étendus sur la poussiere. Mais telle fut l'opiniâtreté de ces sauvages qu'il ne nous fut pas possible de les faire reculer, & pour ne pas être accablés sous le nombre, il fallut nous retirer au milieu d'une grêle épaisse de pierres qu'ils firent pleuvoir sur nous. Quelques-uns des nôtres tomberent morts, & les blessures des autres, d'abord peu considérables, leur devinrent funestes par le scorbut, de sorte que peu en échapperent.

Dégagés de l'embuscade où l'on nous avait attirés, nous primes nos sacs remplis de plantes & rejoignimes nos vaisseaux. Le récit de la trahison que nous venions d'éprouver, frappa si

vivement l'équipage que lorſqu'il s'agiſſait de deſcendre ſur quelqu'isle, il ne ſe trouvait perſonne qui voulut s'y haſarder.

Malgré cette deſcente malheureuſe, nous appellâmes cette isle, l'*Isle de la Recréation*, à cauſe des plantes ſalutaires que nous y avions trouvées : elle eſt ſous le 16° de latitude, & a un circuit de douze lieues. Le terroir nous en a paru très-fertile ; elle eſt ombragée d'un grand nombre d'arbres, & ſur-tout de palmiers, de cocos & du bois de fer. Il eſt vraiſemblable qu'elle recèle des métaux dans ſon ſein ; mais nous n'avons pu nous en aſſurer d'une maniere plus poſitive. Ses habitans ſont d'une taille médiocre, bien faits, adroits, forts & robuſtes ; ils montrent beaucoup de vivacité : leurs longs cheveux noirs & luiſans, ſont graiſſés d'huile de cocos ; ils ont le corps peint comme les habitans de l'isle de Páques. Les hommes ont autour du corps une eſpèce de filet qui leur paſſe entre les cuiſſes ; les femmes ſont entiérement couvertes d'une étoffe auſſi douce au toucher que la ſoie. Elles portaient auſſi des nacres de perle autour du corps & des bras. Le fond n'offrant point de bon ancrage près de cette isle, & la hauteur des rochers qui l'environnent en rendant l'abordage difficile, & la perſpective bornée,

née, nous nous en éloignâmes sans chercher à y faire de nouvelles recherches. Mais alors il fallut délibérer sur la route à prendre : l'amiral fit assembler le conseil sur son vaisseau. Ses ordres portaient que, si à la latitude, à la longitude où l'on se trouvait dans ce moment, on ne découvrait aucun pays, il devait ne penser qu'à son retour. Quelques officiers furent surpris & fâchés de cet ordre. Etre parvenu si loin, & ne pas faire plus de recherches pour arriver au but qu'on s'était proposé, leur semblait au moins une légéreté impardonnable. Mais l'amiral appuya ses ordres d'autres considérations. Il représenta la longueur du voyage que nous venions de faire, celui qui nous restait encore avant même d'arriver aux Indes orientales, les maladies qui nous dévoraient, les vivres qui diminuaient ; qu'il était imprudent & peut-être cruel de sacrifier tant d'hommes à un projet aussi incertain ; que si l'on perdait vingt hommes de plus, on ne serait plus en état de manœuvrer, de gouverner les vaisseaux. Il y avait d'autres difficultés ; mais si ces difficultés étaient grandes en effet, nos officiers principaux les rendaient plus grandes encore, parce qu'ils étaient possédés du désir d'aller aux Indes orientales, & craignaient de manquer la mousson favorable, ce qui nous

aurait forcés de demeurer six mois de plus dans la mer du Sud. Ils firent déterminer qu'on prendrait la route de l'Inde, & ainsi s'évanouit le grand dessein pour lequel on s'était tant donné de peines, & bravé tant de fatigues & de dangers.

Mais en faisant résoudre qu'on se rendrait aux Indes orientales avec toute la diligence possible, on ne pût éloigner les craintes de plusieurs, qui prévîrent en effet les malheurs qui nous assaillirent dans cette route. Il eût mieux valu cingler vers le pays de Quier, dont par notre estime nous n'étions plus qu'à 150 lieues. Mais au milieu des débats violens pour décider si l'on devait reprendre le chemin que nous avions parcouru, ou le continuer, on ne vit point de moyens intermédiaires. Les uns voulaient qu'on rebroussât, qu'on cherchât quelque isle où l'on ferait une descente, où l'on fixerait nos malades pour les rétablir, où l'on élèverait un fort pour se mettre à couvert de la mauvaise volonté des sauvages, qu'on aurait cependant traités avec la plus grande douceur, afin de vivre en paix avec eux. Là, on aurait appris leur langue, observé le pays, connu ce qu'ils savent de ceux qui les environnent. Là encore, on se ferait mis en état de regagner le cap Horn, si l'on ne pouvait faire de nouvelles découvertes.

C'eſt une erreur de croire qu'on ne peut découvrir des pays ſans une troupe de gens armés. Si ſes habitans ſont guerriers, on les irrite, on en fait des ennemis qui rôdent nuit & jour pour vous ſurprendre, vous priver de vivres & de toutes les choſes néceſſaires. S'ils ſont lâches, ils vous fuient, vous trahiſſent & vous trompent. Le meilleur moyen ſera toujours la douceur & les careſſes: c'eſt le ſeul qui puiſſe ſuppléer à la langue qu'on ignore, & de ſe faire entendre. On s'attache les habitans lorſqu'on eſt dans l'heureuſe néceſſité de s'en faire aimer; on en connaît bientôt les mœurs, on en apprend l'idiôme, on leur eſt utile, & on l'eſt à ſoi-même. Mais revenons à notre voyage.

Dès qu'on eut déterminé d'abandonner la recherche des terres Auſtrales, nous prîmes notre cours vers la Nouvelle-Brétagne & la Nouvelle-Guinée: de là nous devions cingler vers les Moluques & juſqu'aux Indes & nous y pourvoir de vivres, de munitions, de matelots. Nous ne vîmes pas même le pays reconnu par Ferdinand de Quier, & qu'Alvarès de Savedra avait nommé les Isles de Salomon, parce qu'il crut que ce pays était l'Ophir où Salomon envoyait chercher de l'or dans ſes vaiſſeaux: erreur ridicule, quand on connaît avec quelle timidité les an-

ciens voyageaient & devaient voyager sur mer. Ils n'abandonnaient point les côtes, en suivaient les sinuosités, entraient dans tous les ports, ainsi que fait aujourd'hui le vaisseau du grand Mogol qui va recueillir les tributs, & que les Hollandais appellent, le mendiant du Mogol. Ils attendaient les vents favorables dans ces ports, & ces vents se font attendre six mois. La mousson d'Est ou le vent d'orient, commence en Avril & Mai; celle d'Oueſt, en Septembre ou Octobre; mais il y a entr'elles des vents variables. Dans l'état imparfait de la navigation, dans un tems sur-tout où l'on n'avait point de bouſſole, ces vents qui aident à la vîteſſe de nos voyages, retardaient souvent celle des premiers navigateurs. Il y a toute apparence qu'Ophir était le nom général de l'Inde, qui le devait au fils d'Ebers. Joſephe appelle ce pays, le *Pays d'or.* Moïſe qui donne aux Indes le nom d'Hevila, ſemble le lui donner parce que le prince de ce nom, frère d'Ophir, y régnait auſſi. Je croirais qu'Ophir régnait dans la preſqu'isle de Malaca, qui eſt encore aujourd'hui la clef de l'Inde. A douze lieues de la ville de ce nom, eſt une montagne très-haute, qu'on apperçoit à une grande diſtance; les habitans lui donnent le nom d'Ophir, & l'on dit qu'elle

renferme des mines d'or; on y exploite peu d'or aujourd'hui, on n'en tire presque que de l'étain; mais ces mines semblent indiquer que c'est là qu'il faut chercher l'Ophir de Salomon.

Après la découverte des isles de Salomon, les Espagnols cherchèrent à découvrir des pays situés plus au midi. Quier & Torres y réussirent. Le premier dit dans les mémoires qu'il présenta au roi d'Espagne, qu'il serait très-avantageux à sa couronne d'y établir des colonies; que c'est une région qui fait à peu près la quatrième partie de la terre; que c'est un pays beau & fertile, qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie, tout ce qui sert à l'ornement & à la force des trônes; de l'or, de l'argent, des pierreries, des noix muscades, du poivre, du gingembre, de la canelle, &c.; que par ce qu'ils ont vu le long des côtes, l'intérieur doit être un pays délicieux (*).

On assure qu'il y a trois sortes d'habitans dans les terres australes: les uns ont le teint olivâtre, d'autres sont noirs, & les troisièmes sont tout-à-fait blancs; j'y en ai vu de jaunâtres & de rougeâtres. De Quier dit qu'ils sont extrê-

(*) On verra dans les Voyages de Cook, combien ces connaissances géographiques étaient imparfaites & exagérées.

mement adonnés à l'idolâtrie, & ſans doute ils ont le même culte que les habitans de l'isle de Pâques ; qu'ils ſont diviſés en pluſieurs factions, & le ſoin qu'ils ont de porter leurs armes dans leurs canots même, prouve qu'ils ont des ennemis à craindre. De Quier ajoute que leur gouvernement a la forme républicaine ; il paraît que l'aîné de la famille en eſt le chef, le maître abſolu.

On dit encore qu'il y a une ſi grande quantité de bêtes à cornes, de porcs, de poules & autres animaux, que le pays peut en nourrir ſes habitans & en fournir à d'autres : l'isle de Pâques ſemble appuyer cette aſſertion ; & ces hommes forts, robuſtes & grands, annoncent que leur nourriture eſt bonne & ſucculente. On aſſure que le pain dont ils ſe ſervent eſt nourriſſant, ſolide & de bon goût ; qu'il eſt fait de trois ſortes de racines. Nous mangeâmes en effet de fort bonnes racines dans les isles où nous abordâmes ; quelques-unes reſſemblent à la bette-rave ; quelques autres à la pomme de terre, mais nous ignorons ſi ce ſont celles dont ils font du pain.

On y trouve une grande quantité de plantes, beaucoup de cannes à ſucre, de belles fleurs de jaſmin, des noix, des cocos, des piſans, des figues d'Inde, des pommes de grenade & autres fruits inconnus.

Ces habitans aiment la danse & ont des instrumens de musique ; des chefs font jouer d'une espèce de flûte devant eux. Leurs ustenciles sont faits de terre. Ils ont des barques assez bien construites, qui ont des voiles fabriquées comme celles de Hollande ; le fil ressemble à celui du chanvre.

De Quier parle d'un beau golfe, auquel il donna le nom de Philippe, qui entre, dit-il, dans les terres jusqu'à la profondeur de vingt lieues, & où les vaisseaux sont à couvert de la tempête. Tasman, Dampier disent y avoir vu des golfes & des rivières considérables.

Il est étonnant qu'on ait négligé jusqu'à présent de le reconnaître & d'y fonder des établissemens ; il faudrait y envoyer plusieurs vaisseaux bien fournis de tout ce qui est nécessaire à une longue navigation, plus forts en matelots qu'en soldats, les faire succéder les uns les autres, afin qu'ils pussent se sécourir, les nouveaux arrivés par leurs vivres frais, les anciens par leur expérience & leur connaissance du pays; leur assigner un rendez-vous commun, & laisser à l'amiral tout le pouvoir de faire ce qu'il jugerait à propos. Mais c'est assez parler des terres Australes que nous n'avons pu découvrir.

En quittant l'isle de la Récréation, nous cin-

glâmes entre le nord & le couchant, dans la direction de la Nouvelle-Brétagne. Dès le troisième jour après notre départ, nous découvrîmes à la fois plusieurs isles agréables par la perspective qu'elles offraient, & qui, lorsque nous en fûmes plus près, nous parurent couvertes de beaux arbres fruitiers, & de toutes sortes de légumes & de plantes. Les habitans accouraient au-devant de nos vaisseaux, & nous présentaient de beaux poissons, des noix de cocos & d'autres fruits excellens. Nous les acceptâmes quand nous fûmes descendus, & leur donnâmes en échange quelques brimborions de quincaillerie. Ces isles doivent être bien peuplées, car le rivage était couvert d'hommes & de femmes; les premiers avaient presque tous des arcs & des flèches. Parmi eux était un homme distingué par son extérieur, & qui paraissait respecté; nous jugeâmes qu'il était un des chefs. Il se mit dans un canot; une femme jeune & d'un teint blanc s'assit à ses côtés; d'autres nacelles l'entourèrent comme pour lui servir de gardes. Tous ces hommes ont le teint assez blanc; on voit que s'ils l'ont moins que nous, c'est qu'étant presque nuds, ils sont sans cesse exposés à l'action de l'air & du soleil. Ils paraissent assez vifs & gais dans leur conversa-

tion, doux & humains les uns envers les autres, point ſauvages dans leurs manières. Leurs corps ne ſont pas peints comme ceux des isles que nous avions parcourues; ils étaient vêtus de la ceinture aux talons de franges & d'une eſpèce de ſoie artiſtement tiſſue, dont ils ſavaient former auſſi le chapeau qui couvrait leur tête & qui était très-large, pour les préſerver du ſoleil: ils portaient des colliers de fleurs odoriférantes. Des objets rians s'offraient de toutes parts dans ces isles; elles avaient des montagnes agréables, des vallées charmantes; & pluſieurs ſemblaient avoir quinze à vingt milles de circuit. Nous les appellâmes les *Isles de Bauman*, du nom que portait le capitaine du Tienhoven, qui les vit avant tous les autres.

Il paraît que chaque famille y forme un gouvernement diſtinct; les poſſeſſions y ſont ſéparées avec ſoin les unes des autres, comme dans l'isle de Pâques; cette nation eſt la plus humaine, la plus honnête de celles que nous avions viſitées dans la mer du Sud. Ils nous reçurent comme des êtres ſupérieurs, parurent charmés de notre arrivée, & s'affligèrent de notre départ. Pluſieurs d'entre nous auraient voulu qu'on s'y repoſât plus long-temps; les vivres y étaient bons, ils y étaient abondans,

& nos malades s'y feraient rétablis ; toutes les côtes de ces isles offrent un ancrage sûr ; mais on craignait de manquer la mouſſon d'Eſt, néceſſaire au voyage qu'on méditait ; on ſe hâta, & l'on arriva deux mois trop tôt. Cette précipitation funeſte nous empêcha de viſiter ces isles, d'y faire peut-être des découvertes avantageuſes, d'y rétablir nos malades, dont le nombre s'augmenta au point que nous n'avions plus aſſez de bras pour la manœuvre, & qu'il fallut brûler un de nos vaiſſeaux, pour ne pas les perdre tous les deux.

On s'éloigna donc des isles Bauman, & le lendemain nous en vîmes deux autres qui nous parurent être, l'une l'isle des Cocos, l'autre celle des Traîtres de Schouten. Le capitaine Bauman voulait y aborder ; on ne le lui permit pas. La première eſt fort élevée, & peut avoir huit lieues de circuit ; la ſeconde eſt beaucoup plus baſſe ; le terroir en eſt rougeâtre, dénué d'arbres. Peu après, nous en découvrîmes deux encore, plus étendues que celles-là. Nous donnâmes à l'une le nom de Tienhoven, & à l'autre celui de Groningue ; cette dernière parut aux yeux de quelques-uns la Terre-Ferme même ; la première nous parut riante, couverte de verdure, ombragée de beaucoup d'arbres ; ſon

élévation était médiocre; nous la côtoyâmes pendant un jour entier ſans en voir l'extrêmité: nous remarquâmes qu'elle formait un demi-cercle vers l'isle de Groningue, & peut-être ne forment-elles qu'un long continent & une langue de la terre Auſtrale. Cependant il ſe trouve de grandes isles dans ces parages; le pays de Quier en doit être une, coupée de canaux. La Nouvelle-Guinée a paſſé long-tems pour un amas d'isles. Schouten aſſure que c'eſt un continent; mais Dampier a trouvé un détroit entre la Nouvelle-Brétagne & elle; l'une des deux doit donc être une isle. Quelques-uns de nous voulaient y deſcendre; mais les Indes orientales & la mouſſon d'Eſt s'étaient emparés des têtes de nos chefs; ils nous dirent que ſi quelques-uns de l'équipage venaient à être tués par les habitans, nous ne pourrions plus gouverner nos vaiſſeaux. Nous continuâmes donc notre route.

On nous fit eſpérer que nous ferions bientôt à la vue de la Nouvelle-Brétagne & de la Nouvelle-Guinée; mais une attente de pluſieurs jours nous prouva qu'on s'était trompé. Nos malades cependant augmentèrent: nous perdions trois ou quatre hommes chaque jour; bientôt il fallut parler de brûler un de nos na-

vires, mais on retarda encore, dans l'espérance que s'il arrivait quelque malheur à l'un, l'autre pourrait le secourir.

Il serait difficile de peindre notre situation cruelle; de toutes parts on était frappé de l'odeur, de la vue des cadavres & des mourans; on n'entendait que gémissemens, que cris & lamentations; ceux que le scorbut laissait debout encore étaient si décharnés, si maigres, qu'on croyait voir des squelettes mouvans sur les vaisseaux: au moins notre consolation à tous était qu'ils ne souffraient pas; ils s'éteignaient comme un flambeau qui s'obscurcit, lance par intervalles quelques étincelles & s'éteint. Mais ceux qui n'étaient pas atteints par le scorbut, ou auquel une autre maladie aiguë s'était jointe, s'enflaient, souffraient, tombaient dans le désespoir, le délire, la rage. Quelques-uns étaient atteints de la dyssenterie; ils ne rendaient d'abord que du sang, puis une matière qui ressemblait au soufre gris, & c'était alors l'annonce d'une mort inévitable & prochaine. Il en était de frappés de paralysie, de rhumatisme; leurs membres se rétréciſſaient, se desséchaient, perdaient tout mouvement, & souvent ces maux les conduisaient à des inquiétudes cruelles, à des angoisses, au désespoir. Un

anabaptiſte, jeune homme de vingt-cinq ans, demandait avec inſtance d'être baptiſé; le capitaine reçut ſa demande avec une ironie froide & cruelle. Il fallait faire, lui dit-il, cette cérémonie avant de s'embarquer, nous n'avons plus de prêtres. Il ne put être ſatisfait; ce malheureux ſe tranquilliſa enfin & mourut avec réſignation. Deux de nos malades étaient catholiques, & demandèrent qu'on fit pour eux des prières, & on le fit; mais voyant que leur maladie augmentait, ils donnèrent à leurs amis le peu d'argent qu'ils avaient, afin de faire dire des meſſes en Hollande pour le repos de leur ame. D'autres ne voulurent entendre parler ni de prières, ni d'évangiles, ni de Dieu même. Quelques-uns vécurent pendant vingt-quatre jours ſans boire ni manger. Il en eſt qui moururent au moment qu'ils s'y attendaient le moins; en cauſant avec leurs amis, ils ceſſaient de parler & de vivre. La mauvaiſe nourriture était la cauſe commune de ces diverſes maladies; les viandes ſalées & les eaux douces étaient corrompues; le ſang s'épaiſſiſſait & ne circulait plus; les médicamens retardaient la mort, ils ne l'évitaient pas; ceux qui étaient ſains ou le paraiſſaient, étaient défaits & pâles; toutes leurs dents étaient ébranlées, les gencives enflées & ſan-

glantes, leur corps était couvert de puſtules de couleurs diverſes. Il fallait des alimens frais, des plantes ſalutaires pour nous remettre, & nous commencions à en perdre l'eſpérance. Mon cher compatriote, me dit notre chirurgien, ſoulageons nos malades avec tous les médicamens qui nous reſtent, tandis que nous pouvons marcher encore. Nul ne pourra nous ſoulager quand nous ſerons accablés nous-mêmes; mais au moins, nous ne ſouffrirons qu'autant de jours qu'ils ont ſouffert de mois. Nous n'avions que des idées lugubres, que des objets effrayans ſous nos yeux, & nous nous attendions à périr tous, lorſqu'enfin nous découvrîmes les côtes de la Nouvelle-Brétagne.

Cette vue inſpira une joie inexprimable à nos malades. Nous ſemblions ſortir des angoiſſes de la mort la plus affreuſe: ces côtes & les isles voiſines ſont fort élevées; les nuages y cachent preſque toujours le ſommet des montagnes; mais les bords de la mer ſont rians, ornés de grands arbres, tapiſſés de la verdure la plus fraîche. Pluſieurs d'entre nous ſe mirent dans la chaloupe, & tentèrent d'y aborder pour ſe procurer des rafraîchiſſemens & de l'eau douce. Les habitans vinrent au-devant de nous pour s'y oppoſer; ils ſemblaient déſeſpérés de nous voir;

ils frappaient des mains, ils s'arrachaient les cheveux, & bientôt firent pleuvoir sur nous des flèches, des javelots, une grêle de pierres, dont heureusement personne ne fut blessé; notre mousqueterie les mit en fuite; à ce bruit inattendu, ils se précipitèrent dans l'eau, ils s'éloignerent à la nage. Ceux qui restèrent dans leurs canots s'enfuirent aussi, mais semblaient avoir perdu la tête, & ne plus retrouver les lieux d'où ils étaient sortis: des bas-fonds les arrêtèrent, & ne nous permirent pas non plus de les poursuivre. Cependant, résolus de descendre à quelque prix que ce fût, nous en préparions les moyens, lorsqu'il s'éleva un de ces ouragans terribles, que les Hollandais nomment *Traffat;* ils s'élèvent au moment où l'on a le moins de raisons de l'attendre; le ciel est clair & serein, l'air est calme, rien ne l'annonce, & il tombe tout d'un coup comme un aigle qui fond sur sa proie; il abat les mâts, déchire, emporte les voiles, renverse les hommes, & quelquefois jette le vaisseau sur les rochers. Ceux qui étaient sur les vaisseaux se hâtèrent de s'éloigner des rives pour ne point y être brisés; & nous qui étions dans les chaloupes, restâmes exposés à toute l'impétuosité de la tempête & des vagues qui nous jettèrent çà & là; ce fut

un bonheur pour nous d'échouer enfin sur des bancs de sable, où encore nous nous attendions à chaque instant de voir les chaloupes brisées par la violence du vent & des flots. Dans cette extrêmité, on s'animait, on s'encourageait les uns les autres ; chacun mettait la main à l'œuvre, & après diverses reprises & des efforts répétés, abandonnés par faiblesse, recommencés par nécessité, nous tirâmes nos chaloupes au travers de ces bancs dans un espace de deux cents pieds jusqu'au bord. Nous fûmes étonnés d'avoir réussi, nous ne pensions pas avoir autant de forces ; mais le danger les augmente & les renouvelle.

Aussi-tôt que nous eûmes mis pied à terre, nous cherchâmes quelque asyle où nous puissions nous reposer à l'abri de l'orage ; mais nos forces étaient épuisées, & nous ne pûmes pénétrer dans le pays. Nous ramassâmes des branches d'arbres, & fîmes du feu pour sécher nos habits, pour nous réchauffer & reprendre un peu de vigueur. La chaleur nous fit reprendre nos esprits ; nous nous répandîmes autour de notre foyer, & nous découvrîmes des filets assez bien faits, des cabanes abandonnées, & des cocotiers dont nous aurions bien voulu cueillir les fruits, mais il nous était impossible de monter

ter sur ces arbres, & nous n'avions point de haches pour les abattre. Nous n'osions nous écarter, ni nous séparer; les habitans s'étaient enfuis dans les bois, & nous entendions leurs cris, ou pour mieux dire, leurs hurlemens. Le pays nous parut fort beau; le sol en est fertile & nourrit de grands arbres: derrière l'amphithéâtre que formait la colline au pied de laquelle nous étions, on voyait différentes montagnes, qui ajoutaient encore à la beauté de la perspective. Le climat y est chaud & doit l'être, puisqu'il est sous le cinquième degré de latitude méridionale. Il y a de l'apparence qu'il n'est pas une isle, puisque Abel Tasman a trouvé un passage à 6 degrés de cette même latitude; il doit être contigu à la Nouvelle-Hollande ou en faire partie. Les habitans ont le teint brun-jaune; ils sont extrêmement sauvages. Ils seraient riches, s'ils connaissaient le commerce, car leur terre est située sous le climat où l'on trouve ordinairement les épiceries, l'or, l'argent, les pierreries. Mais comme nous n'avons pu le visiter avec soin, on n'en peut rien affirmer.

Après minuit la tempête s'abaissa, & on donna le signal pour nous faire retourner à bord des vaisseaux; nous nous mîmes donc dans nos chaloupes pour regagner nos navires. On nous

voyait revenir avec joie ; on eſpérait que nous apporterions des proviſions, puiſque nous n'étions point noyés, puiſque les habitans ne nous avaient pas donné la mort. On fut trompé dans cette eſpérance, & nos malades en furent affligés. Ils le furent plus encore, lorſqu'on vit qu'on ne pouvait aborder en ce lieu, & qu'il était dangereux d'y deſcendre, vu notre faibleſſe & les mauvaiſes diſpoſitions des habitans. Nous côtoyâmes donc ce pays en nous dirigeant entre le nord & le couchant ; nous y vîmes un grand nombre d'isles ; aucune ne nous offrit les facilités que nous cherchions, & notre malheur s'accroiſſait chaque jour. Il n'y avait pas dix perſonnes dans les deux vaiſſeaux qui ſe portaſſent bien : il n'y avait plus de matelots en état de manœuvrer, & nous étions trop faibles pour faire une deſcente. Cependant il fallait la haſarder, heureux ſi les habitans ne nous oppoſaient aucune réſiſtance. Il nous parut que pour moins courir de dangers, il fallait préférer de deſcendre dans une isle. Nous cherchâmes, nous tentâmes en vain dans celles qui bordent la Nouvelle-Brétagne & dans la Nouvelle-Guinée que nous avions toujours en vue. Enfin, le vent & nos eſpérances nous invitèrent à nous diriger ſur les isles que Dampier appelle, les *Isles*

*Brûlantes*, & que Schouten découvrit. Il donna ſon nom à l'une d'elles; il laiſſa aux autres celui de *Moa* & d'*Arimoa*. Nous les découvrîmes enfin ſous le 2^e^ degré de latitude méridionale. Nous ſavions qu'elles étaient fertiles, & que les habitans en étaient aſſez doux. Je ne pourrais peindre nos tranſports, lorſque nous les vîmes à peu de diſtance de nous; on ſe hâta de préparer les chaloupes & de les lancer à l'eau pour deſcendre à celle d'Arimoa. Les habitans eux-mêmes ſe jettèrent dans un grand nombre de petits canots: tous étaient armés d'arcs & de flèches, hommes, femmes, enfans. Nous leur montrâmes des miroirs, du corail, des couteaux & autres bagatelles, pour recevoir en échange des cocos, des figues d'Inde, des racines & des plantes. Ils acceptèrent nos préſens avec plaiſir, & pluſieurs grimpèrent avec une incroyable légèreté ſur les cocotiers, ſur d'autres arbres, & nous apportèrent les fruits que nous déſirions. Qu'on juge avec quel délice nos malades les reçurent! Les bons inſulaires nous avaient ſuivi ſans crainte. Nous leur montrâmes ſur nos vaiſſeaux toutes les marchandiſes que nous avions, pour découvrir celles qui pouvaient leur plaire; ils n'en prirent aucune & s'en retournèrent dans leur isle: mais le lendemain

ils revinrent en plus grand nombre & nous apportèrent des figues, des cocos, des racines, toutes sortes de légumes ; il y avait des racines d'une amertume extrême : c'était peut-être celles qui nous firent le plus de bien. Nous avions cherché à leur faire entendre la veille que nous désirions des cochons ; ils nous amenèrent des chiens, croyant nous servir comme nous l'avions désiré. Nous eûmes cependant encore des cochons ; cuits avec nos herbages, ils furent pour nous un repas délicieux qui commença à ranimer nos malades. J'étais dans ce moment si faible moi-même, & si languissant, que je me traînais avec peine d'un lieu à l'autre. Mais l'air pur & sain qu'on respire dans la rade de ces isles, & les alimens frais me redonnèrent bientôt une nouvelle vigueur, une nouvelle vie. Il ne me manqua qu'un séjour de deux ou trois jours à terre pour être entièrement rétabli. Les insulaires nous sollicitaient de les y suivre, & nous n'osions, il nous semblait voir dans leur physionomie qu'ils méditaient quelque dessein sinistre contre nous.

L'isle d'Arimoa est extrêmement peuplée. Nous crûmes nous appercevoir qu'ils étaient en guerre avec les habitans de Moa. Ils ont une espèce de drapeau blanc qui paraît annoncer la

paix ou la trêve avec leurs ennemis. Le petit nombre des habitans de Moa, la crainte que ceux d'Arimoa en avaient, nous inſpira l'idée d'aborder à cette première, d'y faire une deſcente, & d'y enlever tous les vivres que nous y trouverions. Pour cet effet, nous deſcendîmes ſur le rivage, nous nous diſperſâmes, après être convenus des ſignaux & des moyens de nous réunir. Tout fut exécuté heureuſement. Nos gens abattirent des cocotiers ſur leſquels ils ne pouvaient monter pour en recueillir les fruits. Les habitans cachés dans les buiſſons, nous décochèrent une grêle de flèches, ſans que nous fuſſions bleſſés d'aucune. Nous tirâmes ſur eux, quelques-uns tombèrent morts, les autres s'enfuirent dans leurs canots, jettant des cris lugubres, implorant en vain le ſecours de leurs compatriotes. Nos diſpoſitions pour nous défendre nous mettaient à l'abri de leurs entrepriſes, & ne leur permettaient pas d'en former : d'ailleurs, la mort de quelques-uns des leurs avait répandu tant d'effroi, qu'ils n'oſèrent ſe montrer que de loin ; triſte néceſſité que celle qui impoſe de faire de grands maux pour échapper ſoi-même à la mort, à une mort lente & cruelle. Cette néceſſité ſeule nous juſtifiait.

Nous eûmes ainſi la facilité de cueillir huit

cents noix de cocos, & avec ce butin, plus précieux pour nous que de l'or, nous rentrâmes dans nos chaloupes & rejoignîmes nos vaiſſeaux.

Puiſque les cocos nous furent ſi utiles, je parlerai de l'arbre qui les produit. Son tronc eſt grand, droit, pyramidal: ſes fruits repoſent ſur ſa cîme, attachés en bouquets par une longue queue: ſes fleurs ſont jaunâtres, diſpoſées comme celles du châtaigner: ſes branches ſortent de ſa partie ſupérieure: chaque mois il pouſſe des bouquets de fruits, & l'on y trouve toujours des fruits mûrs, d'autres qui commencent à meûrir, d'autres encore qui commencent à paraître. Le fruit eſt triangulaire, verdâtre, les uns plus grands que les autres: il en eſt comme la tête d'un homme, d'autres ne ſont guères plus gros que le poing. Deux écorces le recouvrent: l'une eſt unie, compoſée de longs filamens rouſſâtres: c'eſt l'extérieure: la ſeconde eſt épaiſſe comme le crâne d'un homme: entr'elles eſt une ſubſtance blanche qui a le goût de l'amande douce: les Indiens la mangent avec la viande, ils la brûlent, ils s'en frottent le corps. Dans la ſeconde écorce eſt une eau claire, belle, fraîche, ſucrée. On en fait auſſi par la fermentation le *ſura*, liqueur agréable, ayant le goût du vin d'Eſpagne, mais qui s'aigrit lorſqu'on la garde

deux jours ; on l'expoſe au ſoleil & elle devient un très-bon vinaigre : on mêle le ſura avec l'eau douce de la noix pour en tempérer l'activité & la rendre moins énivrante. On en tire auſſi l'*orraqua*, par le moyen du feu ; & par une eſpèce de diſtillation un *arac*, liqueur forte, préférable à celle qu'on fait aux Indes orientales, & qu'on nomme *kehlteufel*, ou diable du goſier. Les Anglais s'en ſervent quelquefois pour faire le punch.

Nous trouvâmes encore dans cette isle des pommes de grenade d'un goût exquis, & des piſans ou figues d'inde : tous ces rafraîchiſſemens nous ſauvèrent de la mort.

Dès que nous eûmes atteints nos vaiſſeaux, nous nous diſpoſâmes à lever l'ancre pour continuer notre voyage. Nous nous en occupions, lorſque les inſulaires accoururent ſur plus de deux cents canots avec toutes ſortes de vivres pour les échanger ; ils craignaient peut-être une ſeconde deſcente, & voulaient la prévenir en nous fourniſſant eux-mêmes ce que nous cherchions. Nous les reçûmes bien : mais n'en laiſſâmes pas entrer un grand nombre à la fois dans nos vaiſſeaux, de peur d'en être accablés ; nous fîmes même feu ſur ceux qui s'approchaient trop près de nous ; & quand nous tirions un coup,

ils se baisaient & riaient ensuite aux éclats. Enfin, nous réglâmes tout à l'amiable & partîmes. Nos malades les plus vigoureux furent guéris, les autres languirent encore & moururent.

Peu de temps après, nous nous trouvâmes dans une mer semée d'un nombre infini d'isles; nous les appellâmes les *mille Isles*. Leurs habitans sont noirs, velus, courts, ramassés; ils ont une physionomie traîtresse; ils sont fort sauvages & très-impudens. Hommes, femmes, enfans, tous sont nuds; ils n'ont qu'une ceinture large de deux doigts où sont entrelassées des dents de cochon; leurs bras, leurs jambes sont chargés du même ornement. Sur leur tête est un chapeau de paille, relevé de plumes de l'oiseau de paradis, qui ne se trouve, dit-on, que dans ces isles; car celui d'Afrique diffère de celui-ci par son plumage.

Celles de ces isles qui se rapprochent de la Nouvelle-Guinée sont appellées encore *Isles des Papoes* ou *Papous*: elles trafiquent avec les Moluques, & fourniſſent celles-ci d'oiseaux de paradis, qu'on y porte toujours morts; les habitans disent qu'ils ne savent d'où ils viennent, ni où ils naissent, mais qu'on les trouve morts, le bec planté en terre dans leurs isles. Ce qui me paraît certain, c'est que cet oiseau est tou-

jours en l'air, qu'il vole avec une facilité extrême, parce qu'il n'eſt preſque compoſé que de plumes. Celles de ſa tête ont la couleur de l'or poli; celles de ſa gorge ont le velouté des plumes du canard; ſa queue & ſes ailes réunis forment un panache brillant; la forme de ſon corps & de ſon bec reſſemble à celle de l'hirondelle; mais il eſt plus grand qu'elle. On dit que ces oiſeaux n'ont pas de pieds, & que pour dormir ils ſe ſuſpendent à leurs plumes; c'eſt un conte qui ne peut être adopté que par ceux qui préfèrent le merveilleux au vrai; on leur coupe les pieds, & la peau & les plumes ſe rejoignent ſi bien, qu'on n'en voit plus de traces; c'eſt par-là qu'on rend l'oiſeau plus ſingulier, & les acheteurs étrangers plus curieux. C'eſt de l'intérêt des vendeurs que naiſſent les particularités qu'on en raconte, comme celle-ci. Le mâle a une cavité ſur le dos où la femelle pond & couve ſes petits juſqu'à ce qu'ils aient la force de voler. On les appelle *manucodiata*, & on les envoie juſqu'à Batavia où on les vend trois écus. Les Mores, les Arabes, les Perſans les recherchent comme une rareté; ils ornent de ſes plumes les ſelles des chevaux & leurs voitures; ils y mêlent des perles & des diamans, en décorent leurs turbans, ſur-tout quand ils vont

à la guerre, parce qu'ils leur croient une vertu ſecrette qui les préſerve des traits de leurs ennemis. Le Sophi & le grand Mogol annonçaient leur bienveillance par le don d'un de ces oiſeaux.

Les habitans des *mille Isles* ſe percent la cloiſon du nez & y paſſent une baguette de la longueur du doigt & de la groſſeur d'un tuyau de pipe : ils ſont fiers de cette parure, ils le ſont autant que les vieux ſoldats de leurs mouſtaches. Cette nation paraît être la moins ſociable & la plus féroce des nations de la mer du Sud.

La Nouvelle-Guinée eſt un pays très-élevé, & chargé d'arbres & de plantes. Nous en avons ſuivi les côtes dans un eſpace de 400 lieues, & nous n'y vîmes point de lieux qui annonçaſſent la ſtérilité ; ſans doute elle renferme bien des minéraux, des épiceries, & des pierres précieuſes. On m'aſſura aux Indes que des habitans des Moluques y portaient du fer & l'échangeaient contre des noix de muſcade. Schouten fait l'éloge de ce pays ; mais les habitans en ſont armés & redoutables.

Nous prîmes notre courſe au travers de toutes ces iſles, parce que c'était le chemin le plus court ; mais il était auſſi le plus dangereux. Notre chemin le plus ſûr eut été de ſe diriger vers les iſles de Tydor, de Ternate & de Ba-

tian, dont les rois ont pour tributaires ceux des isles qui les avoisinent, & sont payés par la compagnie hollandaise pour arracher tous les arbres aromatiques qui sont dans leurs isles. C'est de là, dit-on, que sont venus les mages d'Orient, & l'on assure que l'on trouve des traces de cette tradition dans quelques vieux livres faits d'écorces d'arbres. Cette opinion a engagé les matelots hollandais à venir faire leur cour à ces rois le jour de l'Epiphanie ; ils ont une étoile à la main, & ces rois flattés les traitent somptueusement & leur font beaucoup de présens. Le roi de Ternate est le seul qui ait embrassé la religion chrétienne. Je me suis souvent entretenu avec des prêtres Malais versés dans l'histoire ancienne & qui avaient voyagé à la Mecque. Ils me dirent que dans une bibliothèque de cette ville, il y avait une chronique où l'on parlait des rois des Moluques, & qu'on disait que trois de ces rois avaient passé en Arabie pour se rendre en Judée pour y observer un phénomène extraordinaire qui avait alors paru dans le ciel, & qu'ils étaient ensuite revenus heureusement dans leur pays. Retournons à notre voyage.

Nous suivîmes la Terre-Ferme au travers d'isles innombrables, situées entre la Nouvelle-Guinée & Gilolo : nous fîmes ce passage sans essuyer d'accidens, mais toujours suivis de dan-

gers, & nous vinmes jeter l'ancre dans l'isle Boere ou Bouro, sous le 2° de latitude méridionale, où la compagnie des Indes orientales a établi son premier comptoir à l'oueſt.

L'isle Boere est remplie de montagnes & de bois. Dès que nous y fûmes arrivés, un petit navire portant pavillon hollandais & sur lequel il y avait deux hommes blancs, & quelques nègres, vint nous demander qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. Nous ne leur dîmes pas que nous étions de la compagnie des Indes orientales qui ne veut souffrir dans ces mers d'autres vaisseaux que les siens, & qui a donné ordre d'attaquer tous ceux qu'on y trouverait. Malgré ces ordres, les Anglais passent dans ces mers, & c'est la raison qui fait redoubler de vigilance à nos marchands qui veulent seuls être les maîtres du commerce des épiceries. Il y a des aromates dans plusieurs isles, & peut-être dans un grand nombre que nous ne connaissons pas: il paraît que les Anglais en avaient découvert quelques-unes peu de tems avant notre départ d'Europe; car ils en vendaient publiquement en Angleterre, sans qu'on put savoir d'où ils les tiraient.

L'isle de Boere a 40 ou 50 lieues d'étendue; elle est assez fertile. Les Hollandais y avaient bâti un fort que les habitans détruisirent; & l'on se borne aujourd'hui à y entretenir quel-

ques soldats occupés à en arracher les arbres aromatiques, & sur-tout celui qui donne le girofle. Après qu'on nous eut visité, nous continuâmes notre route ; un vent favorable nous poussait le long des côtes de l'isle, & ensuite au travers d'un grand nombre d'isles ; nous nous dirigions vers celle de Button pour y prendre quelques rafraîchissemens avant d'en embouquer le détroit. Nous y arrivâmes bientôt, & cinglâmes pendant un jour à la vue de ses côtes, sans appercevoir le détroit que nous cherchions. Il fallut du tems pour nous appercevoir que nous l'avions passé, & que nous étions à 8 lieues au-dessous : en vain nous voulumes le regagner ; nous ne pumes vaincre à la fois la mousson & le courant. Nous jetâmes un triste regard sur ce beau pays que nous ne pouvions atteindre ; nos malades semblaient, en lui disant adieu, le dire aussi à la vie ; & en effet ils périrent presque tous dans notre passage à l'isle de Java.

Button est située entre le 4 & le 6° de latitude méridionale ; son étendue est à peu près la même que celle de Boere : elle est fertile en riz & nourrit beaucoup de bestiaux ; ses rives sont abondantes en poisson : on y trouve des noix de muscade & des cloux de girofle. Le roi y a un fort où il abore pavillon hollandais, quoiqu'il n'y ait point de soldats de cette nation. La compagnie

y envoye des députés pour en arracher les arbres, & paye un tribut au roi qui le permet. Ses peuples ſont les plus fidèles des Indes orientales pour la compagnie ; ils l'ont ſoutenue, ils ont combattu pour elle, & c'eſt par eux que ſon commerce domine dans toutes ces mers : auſſi leur a-t-elle accordé de grands priviléges. On a vu le fils du roi à Batavia en qualité d'ambaſſadeur de ſon père ; ſans le turban enrichi de broderies & de pierres précieuſes qui couvrait ſa tête, on l'eut pris pour un Européen ; il était habillé à la françaiſe & portait une épée : ſa nombreuſe ſuite était habillée à l'Indienne, & pluſieurs d'entreux étaient armés de cuiraſſes & de boucliers. Une maladie épidémique régnait alors dans la ville ; c'était une fièvre chaude qui enleva dans une année 150000 perſonnes à Batavia, de toutes les nations différentes qu'elle raſſemble : 500 perſonnes de la ſuite du prince de Button en moururent. De là cette maladie ſe repandit dans le Bengale, dans les Etats du Mogol, au Japon même. On en attribuait la cauſe à une ſéchereſſe de deux ans qui avait répandu dans l'air une grande quantité de vapeurs minérales.

Nous paſſâmes au travers de diverſes iſles ſans oſer nous y arrêter, & nous arrivâmes enfin à la vue de Java, au mois de Septembre 1722. Nous

allâmes d'abord jeter l'ancre à la rade de Japara & ſaluâmes la ville de quelques coups de canon.

Notre amiral & nos capitaines députèrent d'abord chez celui qui réſidait dans Japara au nom de la compagnie : c'était un honnête homme nommé Kuſter ; il fit aſſembler le conſeil ; tous plaignirent notre ſituation, elle était en effet déplorable. Il n'y avait plus que 10 hommes en ſanté dans nos vaiſſeaux ; vingt-ſix y étaient très-malades, & nous avions perdu ſoixante & dix hommes. On ordonna de tranſporter nos malades à terre dans des hamacs. Quatre ne purent ſupporter le mouvement & demeurerent dans les vaiſſeaux ; ils y moururent le lendemain. Ceux qu'on avait tranſportés furent placés ſous des tentes dans une isle ; on en eut tous les ſoins imaginables ; & cependant pluſieurs ne purent échapper à la mort.

Notre arrivée fut annoncée à Batavia au gouverneur général : c'était alors Mr. *Swaardekroon ;* la réponſe parut favorable ; on promettait d'aſſiſter, de fournir des vivres & du monde pour nous rendre à Batavia où l'on nous engageait à nous rendre le plus promptement qu'il ſerait poſſible. En attendant, que nous puiſſions le faire, nous jouimes de quelques plaiſirs à Japara : les habitans avaient eu pitié de nos

misères ; ils nous reçurent avec amitié ; nous commençâmes à renaître ; nos malheurs passés furent oubliés dans l'ivresse de quelques heures de joie. Mais je fus révolté de la vie scandaleuse de nos matelots. Tel qui les jours précédens priait, gémissait, se plaignait, se mit à jurer, à s'énivrer, à fréquenter les lieux les plus infames : le peuple de Japara les y excitait, parce qu'il est lui-même très-dépravé, & l'une des premières demandes de ces hommes fut de demander à ceux qui débarquaient s'ils n'apportaient point quelques nouvelles manières de faire des juremens & des exécrations.

Japara est située au pied d'une montagne ; sa grandeur est médiocre ; des Javans, des Chinois, des Hollandais en sont les habitans. Elle était plus grande lorsque les Portugais la possédaient. La compagnie y avait établi un entrepôt d'où ressortissaient tous les autres ; mais il tomba & fut transporté à Sameran. Cependant le port de Japara est facile & sûr ; un fort de bois construit sur la montagne qui la domine, commande à la rade. Les Portugais donnent à cette montagne le nom d'Invincible, parce qu'ils y vainquirent leurs ennemis. Le roi de Japara demeure à Katasure, ville située à 29 lieues de là, dans l'intérieur du pays, où les Hollandais ont une

garnison

garnison pour veiller sur les habitans qui leur sont soumis, & sur le roi qu'ils gardent moins pour le garantir de ses ennemis, que pour lui interdire les moyens d'agir comme le leur. Il est mahométan & se fait servir par ses femmes dont le nombre dépend de son caprice. Quelques-uns de ses prêtres se rendent tous les ans à la Mecque pour y faire des vœux en sa faveur, vœux qui ne l'ont point empêché de tomber sous la dépendance des Hollandais. Ses sujets lui sont dévoués ; ils ne l'approchent qu'en rampant, cérémonie dont il les dispense en tems de guerre. La moindre faute qu'ils commettent, sur-tout envers lui, est punie par un coup de *krid*, espèce de poignard dont la blessure est mortelle ; & c'est presque la seule punition usitée.

Les habitans du pays sont bruns, de taille médiocre, bien faits ; ils ont les cheveux noirs & longs qu'ils raccourcissent souvent, le nez plat & écrasé, de vilaines dents, noircies par le betel & le faufel qu'ils mâchent sans cesse : le faufel est une espèce de noisette, inodore, pleine d'un suc rouge dont on se sert aussi pour teindre les toiles connues sous le nom de *zits*, & que produit un arbre à tige droite, qui a des feuilles semblables à celles du cocotier : le betel est un arbuste à branches rampantes & longues, dont

les feuilles reſſemblent à celles du citronier, & d'un goût amer. Son fruit a la figure d'une queue de lézard, long de deux travers de doigt, d'un goût aromatique, d'une odeur agréable. Les Indiens mêlent cette feuille avec le faufel ou l'areca, & des écailles d'huitres calcinées; quelques-uns y joignent de la chaux, de l'ambre & du cardamone. Les Européens s'y habituent & ne peuvent plus s'en paſſer.

Un des grands plaiſirs de ce peuple eſt le ſpectacle. Des actrices extrêmement ornées, y jouent des comédies qui ne conſiſtent preſque qu'en chants & en danſe: leurs inſtrumens ſont de petits tambours dont ils ſe ſervent pour régler leur ton: leurs danſes ſont mêlées de contorſions groteſques & très-difficiles à imiter. On y fait auſſi des tournois où aſſiſtent les princes, & des combats de coqs, objets de paris ſouvent ſi conſidérables qu'ils ruinent ceux qui les font.

Le pays eſt abondant en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; les bêtes à cornes, les cochons y ſont communs; mais ſur-tout les poules & les pigeons. Les moutons y ſont plus rares, parce que les roſées & les pâturages leur y ſont ſouvent funeſtes. On trouve dans les montagnes des bufles, des cerfs, des tigres, des rhinocéros: la corne de ce dernier ſert à des vaſes à boire

recherchés, parce qu'on y croit qu'il se fend lorsqu'on y met du poison. Un sol fertile y produit abondamment du poivre, du gingembre, de la canelle, du ris, du cardamome; le caffé y prospère; les cocotiers, les figuiers, & d'autres arbres fruitiers y ornent les champs & les bords des rivieres; ils y forment des promenades charmantes: la canne à sucre y est cultivée. La vigne y porte, dit-on, sept fois dans l'année des raisins dont on ne peut faire du vin, parce que la mâturité en est trop précipitée. La mer, les rivieres y sont riches en poissons, & l'on peut dire que Java est une des isles les plus riches, les plus belles de l'univers.

Nous en partîmes après un séjour d'un mois, pour nous rendre à Batavia, où l'on nous promettait plus de plaisirs, plus de secours encore. Nos amis nous donnerent toutes sortes de provisions, & nous quittâmes Japara avec regret; mais sans crainte, sans inquiétude. Nous suivîmes les côtes dans un espace de soixante & dix lieues, & poussés par un vent favorable, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Batavia, auprès des vaisseaux qu'on chargeait pour l'Europe.

Dès que nous fûmes arrivés, notre amiral & le capitaine de son vaisseau descendirent dans une chaloupe pour se rendre à la ville. Ils s'éloi-

gnaient à peine du vaiſſeau, qu'ils virent venir le commandant de Batavia, le fiſcal & d'autres magiſtrats qui lui dirent de retourner à bord, & l'y ſuivirent. Là, on nous ſignifia que nous étions aux arrêts. De gros vaiſſeaux nous environnerent pour que nous ne puſſions échapper, & quelques centaines de ſoldats vinrent s'emparer de nos navires. Notre amiral fut conſterné, il ſe répentit d'être venu à Batavia. Il était trop tard. Nos vaiſſeaux furent déclarés de bonne priſe; tout ce qu'ils renfermaient fut confiſqué, tous les effets en furent vendus à l'enchère, & nous fûmes ſéparés & diſtribués en différens vaiſſeaux de la compagnie.

On fonda ce traitement odieux ſur un bill publié par les Etats de Hollande, qui défendait à tout vaiſſeau particulier, ou appartenant à la compagnie des Indes occidentales, d'aborder en aucun port appartenant à ceux des Indes orientales, ſous peine d'être traités comme ennemis, & le vaiſſeau confiſqué. C'était appliquer une loi dure d'une maniere injuſte; car nous ne venions point faire le commerce; nous ne venions que chercher du ſecours, & un aſyle chez nos compatriotes. Notre but n'avait été que de faire des découvertes dans la mer du Sud, & le non-ſuccès put ſeul nous conduire à Batavia.

Cet événement si triste pour nous, fit naître un procès entre les deux compagnies, & les Etats-Généraux, après de longues délibérations, décidèrent en notre faveur. La compagnie qui nous avait dépouillés, fut obligée de donner deux beaux vaisseaux pour ceux qu'elle nous avait saisi; la charge fut estimée & restituée, & on put payer aux matelots tous leurs gages, & même leur retour en Hollande. Tous les frais furent à la charge de nos oppresseurs, & ils furent condamnés à une satisfaction considérable en argent.

Batavia est une ville d'une lieue & demi de circuit, traversée par la riviere de Jacatra, qui s'y distribue en quinze canaux d'eaux-vives, bordés d'arbres toujours verts, & qu'on traverse sur 56 ponts; les rues en sont tirées au cordeau & sont larges de trente pieds; les maisons sont de pierres de taille. On en sort par cinq portes; on en a muré une sixieme. On y voit une belle maison de ville, & quatre églises réformées: dans deux d'entr'elles on prêche en Hollandais; la troisieme est pour les Portugais réformés; la quatrieme pour les Malais qui ont embrassé la religion comme on l'enseigne en Hollande. Il y a d'autres églises pour les cultes divers qui sont suivis dans cette ville, des hôpi-

taux, une maiſon de correction, & de nombreux magaſins. Sa citadelle fut bâtie au commencement du dix-ſeptieme ſiecle; on y entre par un pont de pierres de taille de quatorze arches; elle a encore une autre grande porte & deux petites. C'eſt dans ſon enceinte que réſide le gouverneur, dans un hôtel conſtruit en briques & à façade italienne. Là auſſi, ſont le directeur-général, les conſeillers & les principaux officiers de la compagnie. On y voit une petite égliſe octogone, divers arſenaux, des magaſins militaires, les archives & tout ce qui concerne le gouvernement.

Ses habitans ſont Hollandais, Portugais, Français & d'autres nations Européennes qui s'y ſont établis pour le commerce; mais le plus grand nombre ſont des Indiens, Javanois, Chinois, Malais, Nègres, Arméniens, Amboiniens, Balyens, Mardykers, Macaſſars, Timoriens. On aime à y voir cette multitude formée de nations différentes, ayant un culte différent, des mœurs, des uſages divers, vivant tranquille & chacun à ſa maniere, bigarée de viſages de couleurs différentes, diſtincte par ſes habillemens, ſa langue, & vivant unie ſous la protection de loix douces, impartiales & ſages. Il n'y eſt défendu qu'aux moines catholiques-

romains de paraître dans les rues dans les habits de leur ordre, & qu'aux jéſuites de s'y montrer jamais.

Chaque nation indienne y a ſon chef dont l'autorité ne s'étend guères que ſur la religion de ſes compatriotes, & ſur les diſputes légères qui peuvent s'élever parmi eux. Preſque toutes ces nations ont un caractere & des occupations différentes. Les Javanois cultivent la terre & pèchent: ils ne portent qu'une eſpece de jupon qui va de la ceinture au genou, ſur lequel paſſe une écharpe où ils attachent une petite épée: leur tête eſt couverte d'un petit bonnet; leurs cabanes ſont propres, & conſtruites de bambou fendu: leur toit s'avance ſur le devant pour couvrir un banc où ils viennent reſpirer un air frais. Les Chinois y ſont au nombre d'environ cinq mille; nés pour le commerce, ils déteſtent l'oiſiveté, & ne voient rien de pénible dans ce qui leur paraît avantageux: ſobres, hardis, entreprenans, adroits, induſtrieux, mais fourbes, ils ſe plaiſent à tromper, & s'honorent de l'avoir fait; ils ſurpaſſent les autres nations indiennes pour la navigation & l'agriculture: ils poſſédent preſque tous les moulins à ſucre de Batavia, & diſtillent beaucoup d'arac qu'ils tranſportent dans toute l'Aſie. Ils ſont bouti-

quiers, aubergiſtes, péagers. Ils ne ſe coupent point les cheveux comme ceux qui rentrent dans leur patrie. On les voit toujours la tête nue & l'éventail à la main, armés de longs ongles qui ne leur ſont pas inutiles pour faire le métier d'eſcrocs : ils portent de longues robes fort amples, à manches larges, & des culottes qui leur deſcendent juſqu'au talon : ils n'ont point de bas, & ont des mules en place de ſouliers ; ils aiment tous les alimens & ſe font de tout un aliment : ils recherchent les feſtins & les ſpectacles, danſent au ſon des baſſins, des trompettes & des flûtes. Leurs comédies ſont partie en récits, partie en chants ; ils y célèbrent leurs héros & leurs ſaints ; les théâtres ſe dreſſent dans les rues à la porte de celui qui donne le ſpectacle à ſes frais. Les riches ſont enſevelis avec un convoi pompeux, les femmes les ſuivent vêtues de blanc ; la muſique les accompagne avec des dais, des pareſols, des drapeaux. A une lieue de la ville ils ont une pagode : ils reconnaiſſent qu'il n'y a qu'un Dieu, qui eſt un bon homme, ne faiſant mal à perſonne ; mais ils honorent *Jooſtje*, eſprit malfaiſant dont ils ont tout à craindre.

Ils aiment beaucoup les paris & les jeux : ſouvent après y avoir perdu leur bien, ils

jouent ou parient pour la valeur de leurs meubles, engagent leurs femmes, leurs enfans, leur barbe, leurs ongles, que dans ce cas ils ne peuvent plus laiſſer croître ; ils engagent même les vents, c'eſt-à-dire, qu'ils renoncent à tout trafic maritime, & deviennent ainſi les plus miſérables des hommes.

Les Malais s'attachent à la pêche & aiment à ſe ſervir de bateaux propres & luiſans ; leurs voiles ſont de paille treſſée ; ils ſont fourbes & méchans, leurs habits ſont de toiles de coton ou d'étoffe de ſoie ; leurs cheveux noirs ſont noués par derriere : les femmes riches ont des robes d'étoffe de ſoie qu'elles font flotter avec grace : ils ſont Mahométans.

Les Nègres ſont auſſi de cette religion : ils viennent preſque tous du Bengale, s'habillent comme les Malais, habitent le même quartier, travaillent à différens métiers, ſont colporteurs, merciers, vendeurs de brimborions & de pierres à bâtir qu'ils apportent des isles voiſines.

Les Amboiniens bâtiſſent les maiſons de bambous, & en arrangent les fenêtres en cannes fendues, ingénieuſement arrangées pour former diverſes figures ; hardis, courageux, peu endurans, on les a crus dangereux dans l'enceinte de la ville, & ils en habitent le dehors. Ils ont

un chef, ſont idolâtres, & ont pour armes de grands ſabres & de longs boucliers. Une toile de coton enveloppe leur tête avec des fleurs : les femmes portent un habit fort mince au milieu du corps, & une toile de coton couvre leurs épaules en leur laiſſant les bras nuds.

Les Mardykers ou Toupaſſes ſont un ramas de diverſes nations de l'Inde ; munis de paſſeports, ils vont dans leurs propres navires faire toutes ſortes de commerce dans les isles voiſines : il en eſt qui ſont jardiniers, qui nourriſſent du bétail & de la volaille. Les hommes s'habillent comme les Hollandais, les femmes comme les Indiennes ; les uns habitent la ville, les autres la campagne ; leurs maiſons ſont aſſez hautes, & conſtruites de pierres ou de briques.

Les Macaſſars ſont connus par les petites flèches empoiſonnées qu'ils lancent avec des ſarbacanes : ce poiſon eſt le ſuc d'un arbre dans lequel ils trempent leurs armes.

Les Bougis ſont originaires de trois ou quatre isles voiſines de Borneo ; ils ſervent de ſoldats à la compagnie, & ſont armés de ſabres, de flèches & de boucliers.

Les Arméniens & d'autres peuples qui viennent s'établir à Batavia, n'y ont d'autre but que le commerce, & n'y demeurent qu'autant qu'il les y fixe.

Les originaires de Java, habitent un diſtrict de 40 lieues, dans les montagnes, le long du royaume de Bantam : le gouverneur général leur envoye des droſſars ou baillifs pour y exercer la juſtice, & veiller ſur les revenus; ces intendans ſont ſujets à être accuſés par ceux qu'ils gouvernent.

Deux conſeils adminiſtrent toutes les affaires, ſoit de Batavia, ſoit des Etats qui en dépendent. Ce ſont le *conſeil des Indes* & celui de la juſtice : l'un a pour objet le gouvernement politique, l'autre l'adminiſtration de la juſtice. Le premier eſt compoſé de vingt perſonnes, s'aſſemble deux fois par ſemaine, décide de tout en Aſie, & dépend pour les affaires importantes des directeurs de la compagnie des Indes en Europe. Le ſecond n'eſt compoſé que de dix à onze juges, tous docteurs en droit, préſidés par un membre du conſeil des Indes. L'un de ſes membres eſt un fiſcal, qui veille à ce que rien ne ſe faſſe contre les loix & l'autorité du gouvernement; & pour l'intéreſſer à exercer ſa charge avec ſévérité, on lui aſſigna le tiers des amendes au-deſſous de cent florins de Hollande, & le ſixieme de celles qui ſont au-deſſus de cette ſomme. Il y a encore un fiſcal de la mer, charge lucrative, créée pour prévenir ou pour punir les

fraudes qui ſe commettent dans le commerce maritime au préjudice de la compagnie.

Il y a encore un tribunal de neuf perſonnes, pour la ville de Batavia & ſon territoire. Le gouverneur-général eſt le chef de tous les tribunaux; il eſt le ſtadhouder des Indes; mais il y eſt moins dangereux, parce que ſa charge n'eſt point à vie, qu'il peut être rappellé dès qu'il le plaît aux directeurs de la compagnie en Europe, & qu'il eſt reſponſable de ſes actions; ſans cela, il ſerait une eſpèce de roi, car il préſide le conſeil des Indes & y a deux voix; il a une clef de tous les magaſins; il commande ce qui lui plaît, & perſonne ne peut refuſer de lui obéir. Le conſeil des Indes l'élit; mais ſon choix doit être approuvé des directeurs en Hollande pour être valable; il doit l'être encore des Etats-Généraux : ordinairement il l'eſt; mais on a des exemples de refus. Sa paye eſt de treize cents rixdales par mois; c'eſt la moindre des branches des revenus dont il jouit; on ſait & l'on voit tous les jours qu'en peu de tems il peut acquérir des richeſſes immenſes. Pour le rendre reſpectable, on l'a environné d'un faſte royal. Lorſqu'il ſort, il eſt précédé par un maréchal de logis avec ſeize cavaliers & un trompette; deux hallebardiers à cheval, marchent devant

ſon caroſſe; un écuyer eſt à la portiere droite, ſix hallebardiers le ſuivent, deux autres caroſſes, quarante-huit cavaliers, un capitaine, trois maréchaux de logis, & un trompette encore ferment la marche.

Tout n'eſt pas jouiſſance dans cette charge. Du matin au ſoir, il doit être prêt à donner audience, à lire les lettres, à y répondre, à donner des ordres. Il ne reſte pas plus de demi-heure à table. Il eſt ſans ceſſe occupé.

Après lui eſt le premier conſeiller des Indes qui a le nom de directeur-général. Il achete toutes les marchandiſes dont la compagnie a beſoin, il vend celles dont elle veut ſe défaire, a la garde des magaſins, & dirige tout le commerce. Le major-général eſt la troiſieme perſonne du gouvernement; il commande à toutes les troupes de la compagnie qui ſont au nombre de douze mille hommes, ſans y comprendre les milices. Ces forces n'ont pour but que de protéger ſes poſſeſſions & ſon commerce, but pour lequel encore elle entretient 180 vaiſſeaux de 30 à 60 pieces de canon.

Une conſpiration tramée en 1722, fut ſur le point de faire diſparaître ce riche établiſſement de la compagnie des Indes. Un Javan, nommé Catadia, l'avait méditée & préparée pendant ſix

ans; il y avait engagé les petits princes du pays, qui devaient lui fournir des troupes, & un bourgeois riche de Batavia nommé Eberfeld, qui devait en être le chef au moins apparent. Ils devaient attaquer à la fois Batavia & la citadelle, égorger les chefs, s'emparer des magasins, & régner sur les ruines des richesses des Hollandais. Déjà ils s'étaient partagés les emplois, déjà ils pouvaient compter sur environ 17000 hommes armés: mais l'indiscrétion de quelques-uns avait répandu des craintes, que le roi de Bantam vint éclairer. Les conjurés s'étaient adressés à ce prince, qui redouta plus encore les projets qui suivraient le succès des conspirateurs, que la puissance de la compagnie. Ils furent saisis, livrés aux supplices les plus cruels & consacrés à une infamie éternelle.

Onze ministres de la religion réformée, ont l'inspection sur la religion & forment le gouvernement ecclésiastique. Trois sont pour instruire & prêcher les Portugais convertis, deux pour les Malais: ces cinq-là doivent être Hollandais de naissance, mais prêchent dans la langue des peuples auxquels ils s'adressent. La Bible a aussi été traduite par eux dans les deux langues: ces ministres s'assemblent & délibèrent sur les objets de leur ressort, sous la présidence d'un commis-

faire nommé par l'Etat. Quand ils forment le conſiſtoire, il s'y joint huit anciens & douze diacres. La compagnie nomme des miniſtres pour ſes autres établiſſemens, mais ſeulement pour un petit nombre d'années, & quant aux places trop peu conſidérables pour y tenir un paſteur, on y en envoie un tous les trois ou quatre ans pour y adminiſtrer le baptême & la ſainte cène. La compagnie accorde le libre exercice de leur religion à tous les Indiens; mais elle s'eſt toujours oppoſée à celui des Catholiques-romains & des Luthériens.

Les environs de Batavia ſont charmans, ſemés de jolies maiſons, de promenades riantes, de beaux jardins arroſés par des canaux bordés d'arbres fruitiers; la nature & l'art s'uniſſent pour en rendre la perſpective délicieuſe.

L'isle de Java a environ trois cents lieues de circuit; elle renferme pluſieurs petits royaumes qui dépendent preſque tous du prince qui réſide à Kattaſura. Elle eſt entrecoupée de rivieres, de bois, de montagnes où la nature a répandu ſes tréſors. On y trouve des mines d'or, & on y en a exploité dans la montagne de Parang; le produit n'a pas encouragé, & on s'eſt perſuadé que le commerce était encore la mine la plus abondante en richeſſes. On croit que les habi-

tans en connaiſſent d'autres qu'ils cachent avec ſoin : on a vu de certaines contrées dévaſtées par la guerre à diverſes repriſes, ſe montrer riches en une année, & vendre de la poudre & des lingots d'or.

Les montagnes s'y élevent à une telle hauteur qu'on les découvre à la diſtance de plus de trente lieues ; la plus haute eſt la montagne bleue. Les tremblemens de terre y ſont terribles ; la mer en eſt agitée & paraît bouillonnante, la terre s'entr'ouvre & ſe referme, les maiſons ſont ébranlées, quelquefois elles s'écroulent. On dit que ces ſecouſſes viennent des amas de ſoufre, de ſalpêtre & de bitume renfermés dans la montagne de Parang, & qu'elle exhale alors des tourbillons de fumée. Un général nommé Rybeck, fit deſcendre dans un des goufres qui s'y ſont ouverts, un homme, pour en examiner l'intérieur : on l'en tira enſuite, & il raconta qu'il avait vu un abîme immenſe où l'on entendait un bruit horrible cauſé par les torrens, qu'il y avait vu des flammes çà & là ; mais que les vapeurs toujours plus épaiſſes à meſure qu'il avançait, ne lui avaient pas permis d'aller plus avant. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les eaux qui en ſortent ne ſont pas ſaines ; que celles même de Batavia ſont imprégnées de ſoufre,

fre, & qu'il faut la faire bouillir pour la boire ſans danger.

Les fruits y ſont excellens & très-nombreux. Les cocos y tiennent le premier rang, & l'on dit que le pere de famille auquel il nait un enfant y plante un cocotier ; il ſert à connaître l'âge de l'enfant, par le nombre de cercles qui ſe marquent ſur ſon écorce, comme ſur la corne d'un bœuf. Les citrons, les limons, les pommes de Chine, de grenade, les figues d'Inde, y ſont très-abondantes ; la variété des plantes y eſt admirable.

Les bois & les forêts ſont peuplés de tigres, de bufles, de rhinoceros, de chevaux ſauvages, d'un grand nombre de bêtes fauves : on y voit des ſerpens d'une longueur prodigieuſe ; de grands crocodiles s'y cachent dans les rivieres, & il y a peu de tems qu'on en trouva un à l'orient de Batavia qui, à ce qu'on aſſure, avait trente-trois pieds de long. On y trouve beaucoup de paons, de faiſans, de perdrix, de pigeons ramiers, & d'une eſpèce de chauve-ſouris qui ont cinq pieds d'envergure. Le poiſſon y eſt ſi commun que pour trois ou quatre ſous, on peut en raſſaſier huit perſonnes. La chair des tortues y ſurpaſſe celle du veau en délicateſſe. Le commerce y rend abondant le bois, le ris, l'indigo,

le poivre, le cardamome, le café, le thé, &c.

La compagnie a partagé les états qu'elle a conquis en plusieurs gouvernemens : ce sont ceux de Ceylan, d'Amboine, de Banda, de Macassar, de Ternate, de Malaca & du cap de Bonne-Espérance. Nous passons rapidement sur la description de ces pays (*) ainsi que sur les quatre directoires de Coromandel, de Surate, de Bengale & de Perse. Elle nomme encore les commandeurs ou chefs de Malabar, de Gallo, de Java & de Bantam. Le premier réside à Cuschien, sur la côte de Malabar ; le second dans la ville de ce nom dans l'isle de Ceylan ; le troisieme à Samaran, dans celle de Java ; le dernier à Bantam même, & réside dans une citadelle qui tient en bride, & le peuple inquiet de ce royaume, & son chef souvent indolent & jaloux. Elle défend aussi le détroit de la Sonde : car tous ceux qui veulent le passer, sont obligés de se diriger sur le haut pays de Bantam. Le royaume de ce nom est un des plus grands de l'isle de Java ; ses habitans sont courageux, vindicatifs & ennemis des chrétiens ; ils ont sou-

(*) Par la raison que l'auteur n'en parle que sur les récits des autres : il faut se borner à ce que chaque voyageur a vu lui-même.

vent attaqué les Hollandais & les ont obligés de renforcer la garnison de la citadelle pour réprimer leurs entreprises ; ils sont presque tous mahométans ; ils sont agiles, de moyenne taille, de couleur brune. Le pays est abondant en fruits & en plantes ; on y trouve toutes sortes de bétail & de gibier. Le dernier de ses rois mourut à l'âge de cent ans. J'ai vu son successeur ; il était aimable & gracieux ; avant de monter sur le trône, il exerça la piraterie ; depuis qu'il y est assis, il est devenu aussi débauché que son pere, qui avait quatre à cinq cents concubines, & n'a respecté ni ses belles-sœurs, ni ses sœurs, ni même ses filles. Le gouverneur de Batavia lui fit faire des reproches sur cette derniere infamie ; mais il répondit qu'il était souverain, le maître de ses sujets & de ses enfans, & qu'il dépendait de lui d'introduire quelle coutume il lui plaisait, sans que la religion ni les hommes eussent rien à y voir. Qu'après tout, un jardinier qui avait planté des arbres, avait le droit de jouir de leurs premiers fruits. Il pria la compagnie de lui envoyer une jeune Européenne pour en faire son épouse ; mais elle crut devoir se borner à lui envoyer le portrait d'une jeune beauté de grandeur naturelle. Ses excès lui firent craindre tous ceux qui l'entouraient,

& il n'osa plus sortir de son palais fortifié. Il mourut subitement.

Les matelots & les chefs de notre petite flotte furent embarqués après quelque séjour à Batavia, sur des vaisseaux qui retournèrent en Europe : je le fus comme eux : un vent favorable nous fit arriver en deux mois & demi au cap de Bonne-Espérance, sans qu'il nous arrivât aucune aventure qui mérite d'être rapportée. J'en excepte une tempête violente qui nous surprit à la hauteur d'Angola, sur la côte d'Afrique : nous fûmes sur le point d'être jetés sur les rochers qui la bordent, & où nous voyons flotter les débris du vaisseau appellé le Schonenberg, qui peu de jours auparavant y avait été brisé.

Dès que nous eûmes découvert la rade, nous y vîmes les pavillons d'un grand nombre de vaisseaux Hollandais, Anglais, Français, dont les uns partaient pour l'Inde & les autres pour l'Europe. Avant d'y entrer, on rencontre la petite isle des Chiens de mer. On y tient un sergent avec quelques soldats qui s'occuppent à apprêter l'huile de baleine, & à ramasser des coquilles de moules pour faire de la chaux. On y relégue les malfaiteurs & on les y force aux travaux les plus fatigans. Dès que le sergent découvre des vaisseaux, il fait arborer un drapeau, & tirer

autant de coups de canon qu'il découvre de bâtimens, afin d'avertir le gouverneur du cap.

La baie eſt étendue ; elle peut recevoir cent vaiſſeaux ; mais le fond n'en eſt pas par-tout également bon. Un fort garni d'une centaine de canons la commande : ce fort & la ville ſont ſitués au pied de trois montagnes, à l'extrêmité d'une plaine de trois lieues de circuit. On diſtingue à la diſtance de 20 lieues l'une de ces montagnes qu'on nomme *de la Table*. Les vents de ſud-eſt ne permettent pas d'élever les maiſons de la ville de plus de deux étages. Ses habitans ſont Européens ou d'origine Européenne : il y a des colons qui ont des établiſſemens à 300 lieues de-là, ils ſont obligés de venir paſſer en revue une fois chaque année à Shellenboſch où le droſſard du pays réſide ; ils ſe ſervent de ce voyage ordonné par le gouvernement pour acheter les choſes qui leur ſont néceſſaires. Ils cultivent la terre, ſèment du ſeigle, de l'orge, des pois, des fèves, plantent la vigne, mais leurs plus grandes richeſſes ſont en troupeaux.

La colonie de Drachenſtein, ſituée à 8 lieues de la ville, eſt compoſée de réfugiés Français : ils ſont auſſi cultivateurs & ont leur égliſe & leur miniſtre. Une partie des habitans du cap ſont au ſervice de la compagnie, les autres ſont bour-

geois libres : là comme dans les établiſſemens éloignés ; les magiſtrats jugent des affaires civiles & criminelles peu importantes ; mais toutes les autres ſont portées au gouverneur.

Les payſans ſont exercés à tirer au but dès leur première jeuneſſe ; ils vont ſouvent à la chaſſe, & attaquent avec une hardieſſe qui étonne les bêtes les plus féroces : s'ils voyent un lion endormi, ils le réveillent pour l'attaquer : deux d'entr'eux étaient à la chaſſe, l'un tira ſur un lion & le manqua ; l'animal irrité s'élança ſur lui, ſon compagnon arriva, prit le fuſil que ſon compagnon avait abandonné pour mieux ſe défendre, & tomba ſur le lion avec tant de fureur qu'il l'eut bientôt aſſommé. Le payſan ſauvé voyant ſon fuſil en pièces, ſe fâcha, & prétendit qu'il n'aurait pas eu beſoin du ſecours de ſon compagnon, & ſa prétention ne fut point trouvée déraiſonable. On y tue preſque auſſi ſouvent des lions qu'en Europe on tue des lièvres.

Le pays eſt montueux, il y a des vallées agréables & fertiles, où tout ſe reproduit avec abondance : on dit que les montagnes y recelent des métaux précieux : il n'y manque que du bois, mais on en trouve plus avant dans le pays. On y compte ſept nations différentes de Hottentots. L'une eſt ſans chef, & preſque entière au ſer-

vice des Européens ; la seconde habite les montagnes, les collines, vit de rapine & de vols, & fait une guerre continuelle aux autres Hottentots. La troisième est appellée la *petite Maqua*, la quatrième la *grande Maqua*, les deux suivantes, la *petite* & la *grande Kircqua*. Ces quatre dernières sont fort distinctes des autres ; leurs noms Maqua & Kircqua équivaut à celui de prince ou de roi. Toujours armées les unes contre les autres, elles se balancent, se secourent mutuellement l'une contre l'autre, & cherchent à se tenir en équilibre. C'est l'image de ce qui se passe en Europe où la crainte du puissant fait aider le faible. Les Hollandais échangent leur arak, leur tabac, leur chanvre & les graines de toute espèce contre leur bétail.

Ceux qui sont soumis à la compagnie sont détestés des autres qui leur font une guerre continuelle. S'ils sont pressés trop vivement & ne peuvent plus se défendre, leur chef vient implorer le secours du gouverneur ; si celui-ci lui en refuse, il jette à ses pieds le bâton qu'on lui a donné & sur lequel sont gravées les armes de la compagnie, & lui déclare qu'il ne veut plus être son Hottentot ; mais il est rare qu'il essuye un tel refus.

Cette nation est sale & grossière ; elle a des

uſages cruels : quand une femme accouche de deux enfans, l'un des deux eſt condamné à périr, & il eſt attaché à un arbre juſqu'à ce qu'il périſſe. Cet uſage barbare en a fait naître un autre ; on ôte un des teſticules aux enfans qui naiſſent afin qu'ils ne ſoyent pas expoſés un jour au malheur d'avoir deux enfans à la fois, & l'expérience n'a pu les convaincre que ce moyen n'arrivait point à ſon but. (*)

Ils ont peu de religion, ou n'en ont point : ils admirent cependant les aſtres, & diſent que celui qui les gouverne doit être un homme grand & puiſſant.

Ils ſont d'une figure déſagréable ; leur peau eſt brune quoiqu'ils naiſſent blancs ; mais le ſoleil & la graiſſe dont ils ſe couvrent ont bientôt effacé leur blancheur : leur taille eſt moyenne, leur nez plat, écraſé ; leurs lèvres ſont groſſes, leurs dents blanches, longues, difformes ; quelques-unes leur ſortent de la bouche comme les défenſes du ſanglier : leurs cheveux ſont noirs ; & friſés comme de la laine. Ils courent d'une viteſſe extrême, couverts d'une peau de mouton, ayant un carquois ſur le dos & un arc à la main : ils danſent & font de grands cris lorſqu'ils vont à l'ennemi.

(*) Ce fait eſt exagéré ou n'arrive plus.

La ſeptième nation qui habite aux environs du cap de Bonne-Eſpérance ſont les Cafres; ils ſont antropophages, rôtiſſent leurs ennemis, & pendant long-tems n'ont voulu faire aucun commerce avec les Hollandais. Elle eſt puiſſante & nombreuſe, redoutée de ſes voiſins. Le Cafre eſt robuſte, bien fait, de couleur tannée; il a un viſage plein & mâle, & les cheveux friſés.

Il y a un autre port à dix-huit lieues du cap, nommé la baye de Saldengey. On y entre dans tous les tems, dans tous les orages; le fond en eſt excellent; mais on n'y peut faire de l'eau. Tout le pays eſt rempli d'animaux féroces d'une forme effrayante. J'ai vu la peau d'un de ces monſtres; il était gros comme un veau de ſix mois, il avait quatre yeux & ſa tête reſſemblait à celle du lion, mais il avait le poil droit & uni partout le corps: ſa couleur était griſâtre; il avait des défenſes comme le ſanglier, ſes jambes de derrière reſſemblaient à celle du porc, & celles de devant aux jambes du tigre.

La variété des oiſeaux y eſt infinie. C'eſt ici qu'on trouve principalement l'autruche, le plus grand des oiſeaux: ſa hauteur ordinaire eſt de ſept pieds; ſon bec eſt court & pointu, ſon cou très-long: les mâles ont un plumage varié de blanc & de noir; celui des femelles de gris, de blanc & de noir. Les plumes du mâle ſont plus

estimées que celles de la femelle, elles sont plus larges, mieux fournies, leur extrémité plus touffue & leurs soies plus fines. L'autruche court avec beaucoup de vîtesse; il se sert de ses ailes pour aider à la rapidité de sa course; car il ne vole point. Cet oiseau avale du fer; mais c'est une erreur de croire qu'il le digère.

On a vu, il y a quelques années, sur la montagne de la Table un oiseau d'une grandeur extraordinaire : son plumage était noir & gris, son bec était noir & crochu comme celui d'un aigle, ses griffes étaient terribles. Le peuple le prit pour l'oiseau fabuleux qu'on nomme un grifon. Il enlevait des moutons, des veaux, dévorait des vaches; on craignit qu'il n'enlevât des hommes, & on le tua : sa peau fut envoyée en Europe.

Les montagnes de ce vaste pays sont remplies de minéraux & de cristaux. Il y en a une à cinq cents lieues du cap qu'on nomme la Montagne de Cuivre, parce qu'elle est remplie de ce métal qui renferme de l'or : des Européens voulurent s'y rendre, poussés par le désir de s'enrichir; mais ils y furent tous massacrés. On assure qu'on en a trouvé dernièrement dans une caverne d'où suintait le venin avec lequel les Hottentots empoisonnent leurs flèches. Une découverte qui sem-

ble plus utile eſt celle de bains chauds & ferugineux, dont l'uſage a été prouvé utile par l'expérience. C'eſt là tout ce que j'ai vu & appris d'intéreſſant au cap de Bonne-Eſpérance.

Nos vaiſſeaux ayant été ravitaillés, nous fortîmes de cette dangereuſe baie par un vent qui venait du ſud-eſt, ſur la fin de Mars 1723. Ces vaiſſeaux étaient au nombre de 23, dont la plupart appartenaient à la compagnie & les autres étaient Anglais. Nous cinglâmes vers *Ste. Hélène*, où nous arrivâmes trois ſemaines après. Lorſqu'on crut en être près, deux vaiſſeaux, les meilleurs voiliers de la flotte, prirent les devants pour reconnaître s'il n'y avait point de corſaires dans les environs: nous y en trouvâmes un qu'on pourſuivit ſans pouvoir l'atteindre. En approchant de l'iſle on ſe mit en ordre de bataille, précaution prudente, quoique ſouvent inutile; elle le fut au moins pour nous.

Ste. Helène peut avoir douze lieues de circuit; elle eſt ſous le 16° de latitude méridionale: elle eſt montueuſe, fertile en fruits, en plantes, pourvue de bétail. Les vivres ſont toujours prêts, & l'on peut la regarder comme un magaſin de rafraîchiſſemens pour les vaiſſeaux Anglais qui viennent y relâcher. Les Hollandais en ont été les maîtres; les Anglais le ſont au-

jourd'hui ; mais les premiers y peuvent aborder encore en toute sûreté. Ses habitans sont Anglais, au moins d'origine ; on y célèbre leur culte.

De là nous navigâmes vers l'isle de l'Ascension, sous le 8° de latitude méridionale : elle a la même étendue que Ste. Helène ; mais ses côtes sont hérissées de rochers escarpés qui la rendent d'un abord difficile, & elle est déserte. Il y a cependant un havre où l'on peut aborder, & on y peut faire de l'eau. On y laisse souvent des malfaiteurs. Nous nous éloignâmes bientôt de cette isle, & nous passâmes la ligne sans être beaucoup incommodés de la chaleur, parce que le vent soufflait avec force. Enfin, nous découvrîmes avec joie l'étoile polaire que nous n'avions point vue depuis 18 mois. Nous atteignîmes le 18° de latitude septentrionale, où la mer est si couverte d'herbes qu'elle paraît de loin comme une prairie verte & sans bornes. Cette herbe a une teinte jaune ; elle est creuse, & quand on la presse, il en sort un suc visqueux. Il y a des années où elle ne paraît point : les uns disent qu'elle croît au fond de la mer, & les plongeurs assurent qu'il est tapissé de verdure & de fleurs : d'autres croient qu'elle est détachée par les vagues des côtes d'Afrique & que les vents la cha-

rient dans l'Océan : mais comme on ne la voit qu'ici & que les côtes d'Afrique n'offrent point de telles herbes, il eſt plus croyable qu'elle vient d'Amérique, du golfe de Bahama où on la retrouve très-abondante.

Nous entrâmes enſuite dans les mers d'Eſpagne où notre vaiſſeau d'avis perdit ſon gouvernail, accident qui l'obligea de jeter l'ancre près des côtes d'Angleterre pour s'en pourvoir d'un nouveau. Pour nous, nous cinglâmes vers l'iſle de Hirland ; car les vaiſſeaux de la compagnie ont ordre de faire le tour de l'Irlande pour éviter d'être forcés par le mauvais tems d'aborder ſur les côtes d'Angleterre. On n'en excepte que ceux qui ſont endommagés & ne peuvent tenir la mer, comme il arriva au nôtre.

Pendant trois ſemaines, nous navigâmes encore enveloppés d'épais brouillards. Nous vîmes cependant les Orcades, à la hauteur de 60°, où les Hollandais ont leur pêche de harang ; nous y trouvâmes quelques vaiſſeaux qui nous y attendaient pour nous eſcorter juſqu'en Hollande où chacun chercha le port qui lui était déſigné. Pour nous autres, tous priſonniers de la compagnie, nous arrivâmes au Texel le 11 Juillet 1723, & cinq jours après devant Amſterdam, préciſément le même jour que nous en étions ſortis deux ans auparavant.

# VOYAGE DU COMMODORE BYRON.

Ce voyage eut pour but de faire de nouvelles découvertes, de chercher sur-tout entre le cap de Bonne-Espérance & le détroit de Magellan, des terres inconnues, & d'examiner les isles Pépys & Falkland. J'avais sous mon commandement deux vaisseaux; l'un nommé le Dauphin, portait vingt-quatre canons, trois lieutenans, trente-sept bas-officiers, & cent-cinquante matelots; l'autre était la Tamar, frégate de seize canons, commandée par le capitaine Mouat, portant trois lieutenans, vingt-deux bas-officiers & quatre-vingt-dix matelots. Forcé par un accident de relâcher à Plymouth, je donnai à mes matelots deux mois de paie d'avance afin qu'ils pussent se procurer les facilités qu'ils voudraient, & je partis le 3 juillet 1764. Un vent frais favorisait notre marche; mais il servit toujours plus à nous prouver que la frégate portait mal la voile, & retarderait notre course. Trois jours après notre départ,

durant la nuit, l'officier qui veillait vit un phénomène extraordinaire; c'était un météore qui paraiſſait un vaiſſeau en feu, & qui dura une heure, puis diſparut.

Ce fut le 12, que nous découvrîmes les rocs voiſins de Madere, nommés les ſauvages, ou les déſerteurs, parce qu'ils ont un aſpect triſte, déſert, ſtérile. Le lendemain nous jetâmes l'ancre dans la rade de Funchal. Nous nous ſaluâmes & nous viſitâmes réciproquement avec les Portugais, y vîmes deux vaiſſeaux Anglais, y prîmes des proviſions, ſur-tout des oignons, & continuâmes notre route le 19. Trois jours après nous découvrîmes l'isle de Palme, l'une des Canaries.

Notre eau commença à ſe corrompre quelques jours après, & nous la purifiâmes avec une eſpèce de ventilateur qui force l'air de traverſer l'eau en formant un courant continuel qu'on prolonge auſſi long-tems qu'on le croit néceſſaire. Mais nous n'avions pas une proviſion ſuffiſante de cette eau, & nous penſâmes aux isles du cap Verd. A peine eûmes nous découvert l'isle de Sel, que nous vîmes des tortues; elles échapperent à nos efforts pour les prendre.

Le 30, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Praïa, le meilleur port peut-être de l'isle St.

Jago. Son mouillage eſt très-dangereux dans la ſaiſon pluvieuſe, c'était celle où nous étions; les vents du midi y ſoulevaient la mer en groſſes lames qui ſe briſaient avec fureur ſur le rivage; elles annoncent des tempêtes & nous firent faire de l'eau avec toute la diligence poſſible. La chaleur humide y corrompit la chair de trois jeunes bœufs que nous y achetâmes, dès que nous les eûmes tués.

Nous y reſtâmes trois jours & remîmes à la voile, pourvus de volailles, de chèvres maigres & de ſinges, que nos gens échangerent contre de vieilles hardes & du vieux linge; mais nous en emportâmes auſſi des fievres accablantes, malgré le ſoin que je prenais, de faire changer de linge aux matelots, avant de s'endormir, lorſqu'ils étaient mouillés.

La Tamar nous retarda encore parce qu'elle perdit une vergue, il fallut l'attendre. Nous voguâmes cependant ſans accident, & vinmes mouiller dans la rade de Rio-Janeiro. Une obſervation qui nous fit de la peine, c'eſt que le poiſſon s'éloignait de notre vaiſſeau, ſans doute parce qu'il était doublé de cuivre; la pêche eſt abondante dans ces latitudes, & nous ne pûmes prendre que des goulus de mer.

Rio-Janeiro préſente un très-beau coup d'œil; ſon

ſon gouverneur eſt deſpotique; il nous reçut avec faſte; les Portugais y font un grand commerce, & employent toutes ſortes de moyens pour faire déſerter les matelots des bâtimens qui jettent l'ancre dans le port.

Les malades de la Tamar s'y rétablirent promptement; il n'y en avait pas ſur mon navire; mais les chaleurs inſuportables qu'on y reſſent nous rendirent impatiens de le quitter; nous calfatâmes promptement nos vaiſſeaux; nous levâmes l'ancre; mais il fallut attendre un vent de terre pour en ſortir. Nous ne franchîmes pas ſans danger ſon entrée, elle eſt étroite & la mer y bat avec violence.

Le Kent, vaiſſeau qui portait le lord Clive, & qui était parti un mois avant nous, entra dans cette rade tandis que nous y étions. La lenteur de ſa marche lui était ſur-tout funeſte par le ſcorbut qui déja le déſolait.

Dès que je fus ſortis de Rio-Janeiro, j'aſſemblai mon équipage & fit venir le capitaine de la Tamar. Là, n'ayant plus d'indiſcrétions à craindre, je leur appris le but de notre voyage: ils m'écouterent avec joie lorſque je leur dis que nous devions entrer dans la mer du Sud, pour chercher à y faire des découvertes importantes, qu'ils auraient double paie & des gratifications

s'ils rempliſſaient leur devoir avec zele. Tous m'aſſurerent qu'ils iraient par-tout où je voudrais les conduire; qu'ils braveraient tous les dangers pour ſervir la patrie, & que je pouvais compter ſur leur obéiſſance.

Le 29 Octobre, les vents ſouffllerent par raffales violentes; il falut abattre une partie de nos voiles; la mer devint affreuſe, le vaiſſeau fatiguait beaucoup, je fus réduit à faire jeter quatre canons à la mer pour le foulager. La tempête ne s'appaiſa que le lendemain; mais quoique nous fuſſions encore dans des climats tempérés, le froid devint très-vif; il nous fut d'autant plus ſenſible qu'il n'y avait que huit jours que nous avions éprouvé des chaleurs exceſſives; nos matelots qui ne s'attendaient pas à voyager dans des climats froids, avaient vendu leurs habits d'hiver & leurs couvertures dans les ports où nous avions relâché, & ils furent obligés d'en acheter du magaſin qu'on en avait fait par précaution.

Quelques jours après nous vîmes divers oiſeaux voltiger autour de nous: il y en avait de très-gros à plumage blanc & à plumage noir: des pintades tachetées de ces deux couleurs volaient en troupes: elles nous parurent un peu plus groſſes que des pigeons; nous découvrîmes

ces herbes que la mer détache des rochers & des veaux marins, signes du voisinage des terres, l'eau changea ensuite de couleur, & bientôt nous cinglâmes vers la côte & trouvâmes fond à 52 brasses. Le soir du 12 Novembre, j'entendis crier *terre ;* l'horison était chargé de nuages que les éclairs sillonnaient, ce qui avait paru une isle à mes gens, me présenta l'aspect de deux montagnes escarpées qui se joignaient à une terre, s'étendant entre le midi & l'orient. Je fis mettre en panne, & sondâmes. Comme je voyais la terre presque par-tout autour de nous, je crus être entré dans une baie ; les montagnes paraissaient bleues ; on croyait entendre le bruit des flots qui se brisent sur un rivage de sable : mais après nous être avancés pendant une heure, avec une circonspection craintive, nous vîmes les monts disparaître, le silence succéder au bruit des vagues, & la terre s'évanouir. Un brouillard épais avait produit cette illusion. Il y a vingt-sept ans que je parcours les mers, & je n'ai pas vu d'exemple d'une apparence aussi générale, aussi soutenue. Si le brouillard ne s'était pas dissipé, nous aurions cru pouvoir faire serment que nous avions vu la terre ; de telles illusions ont souvent placé des isles où il n'y en eut jamais.

Le temps devint ſerein le lendemain ; mais ſur le ſoir le vent ſouffla avec furie, il amena de grands nuages noirs, & l'équipage fut effrayé d'un bruit ſubit & extraordinaire, ſemblable au mugiſſement des flots agités. Je fis abattre nos voiles élevées ; mais avant qu'on pût le faire, la mer ſe ſouleva en lames énormes qui s'avançaient ſur nous ; il fallut plier toutes les voiles pour échapper au danger qui nous menaçait ; elles coucherent en effet le vaiſſeau ſur le côté ; une de nos voiles qui n'avait pu être pliée fut miſe en pieces, un de mes officiers fut renverſé & bleſſé. Sans nos précautions, nous aurions coulé à fond, & ſi cet ouragan nous eût attaqué de nuit, nous euſſions pu difficilement échapper à ſa fureur. Il nous fut annoncé par les cris perçans d'un grand nombre d'oiſeaux qui le fuyaient ; il ne dura que vingt minutes. La Tamar qui eut plus de temps pour ſe préparer, n'eut que ſa grande voile déchirée. La mer demeura encore agitée, quoique l'air ſe fut calmé.

Les premiers rayons du jour, le 14 Novembre, nous montrerent la mer teinte d'un rouge de ſang, couverte de coquillages de cette couleur, ſemblables à de petites écreviſſes ; nous en prîmes beaucoup avec des corbeilles. Le

lendemain nous vîmes la terre ; elle avait l'apparence d'une isle longue de huit à neuf lieues : il me parut que c'était le cap Ste. Helène, qui s'avance au loin dans la mer, & forme deux baies, l'une au midi, l'autre au nord ; le tems était beau ; mais je savais que le rivage était bordé de rocs à fleur d'eau, & je m'en écartai. La terre offrait l'aspect d'une chaîne de rocs nuds, où l'on ne découvrait ni arbres, ni arbustes. Je dirigeai ma route sur le cap Blanc, un vent terrible vint retarder encore une route que j'étais impatient de faire, parce que j'avais mes trois lieutenans & le maître malades, quoique le reste de l'équipage fut en bon état. Une mer agitée, un temps très-froid malgré, que nous fussions dans l'été de ces climats, nous donnaient des inquiétudes sur l'avenir.

Ce fut le 17, que nous découvrîmes le cap Blanc ; mais la violence du vent, qui ne cessait que pour renaître avec plus de force, nous arrêta encore ; la nuit fut cruelle & le vaisseau en butte aux vagues irritées fatiguait extrêmement. Le jour n'apporta que peu de soulagement ; la tempête fut moins forte, mais la neige & la pluie furent très-incommodes. Tant d'obstacles ne faisaient qu'irriter le desir qu'on avait d'arriver au port Desiré. Nous en approchâmes

deux jours ; mais en paſſant ſur l'extrêmité d'un banc qui nous eut fait échouer ſi notre route eût été un peu plus au nord. Le cap Blanc était à quatre lieues de nous vers le couchant.

Le port Deſiré eſt décrit par Narborough d'une maniere confuſe, & nous ne ſavions quelle route prendre pour nous y rendre. Ce navigateur place une baie au midi du cap Blanc, cependant je ne découvris rien de ſemblable ; je ſuivis le rivage à quelque diſtance en me dirigeant au midi, pouſſé par un bon vent qui venait de la terre : diverſes colones de fumée nous annonçaient des habitans, & nous ne voyions que des collines de ſables arides, aucune plante élevée ne frappait nos regards. Quelquefois à ſept ou huit milles du rivage il y avait très-peu de fond. Enfin, après avoir ſuivi la côte tout le jour, nous apperçûmes vers le ſoir une isle qui nous parut être l'isle des Pingoins, & qui l'était en effet ; elle était à ſix lieues de nous, & le port Deſiré n'en eſt qu'à trois lieues : le lendemain nous nous en approchâmes à la diſtance de quatre à cinq milles : la mer y était couverte de veaux marins & de pingoins. L'isle qui prend ſon nom de ces derniers nous parut bordée de rochers : il en eſt un qui s'éleve de la mer comme une pyramide dans la partie mé-

ridionale de l'entrée du port ; c'eſt l'indice qui permet le moins de la méconnaître : elle eſt étroite, bordée de rocs & de bancs de ſable, & le flot y forme un courant d'une rapidité extrême. Je crus devoir mouiller au dehors, au milieu des vagues qu'un vent impétueux élevait ; afin d'avoir le temps de le faire viſiter. Ce port eſt étroit dans un eſpace de deux milles, il s'élargit enſuite ; dans l'intérieur on ne découvre qu'une campagne déſerte, que des collines ſablonneuſes : nous y vîmes quelques quadrupèdes qui s'enfuirent à notre approche, & nous ne pûmes en connaître l'eſpèce. C'étaient ſans doute des guanaques, animaux ſemblables aux daims, moins grands, & très-légers à la courſe. En remontant le canal, nous abordâmes à une isle où nous tuâmes cinquante veaux marins, dont quelques-uns étaient auſſi gros que de jeunes bœufs : nos bateaux étaient auſſi chargés d'oiſeaux.

Parmi ces derniers, il en eſt un qui mérite une deſcription particuliere. Sa tête ſerait parfaitement ſemblable à celle de l'aigle, ſi l'eſpece de huppe dont elle eſt ornée était un peu moins touffue ; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de ſon cou une palatine ou colier naturel de la plus grande beauté ; ſur

le dos, son plumage est d'un noir aussi brillant que le jais le plus poli; ses jambes sont remarquables par leur grosseur & par leur force; mais les serres en sont moins acérées que celles de l'aigle; il a près de douze pieds d'envergure.

La Tamar entra dans le port avant moi; je crus devoir attendre un vent favorable; il se fit sentir & je levai l'ancre, mais il changea que nous étions encore à l'embouchure & nous fûmes forcés d'y jeter l'ancre. Le vent soufflait avec des raffales si violentes que le vaisseau traîna son ancre & vint échouer sur une pointe de gravier. La marée accourut avec violence & le vent qui se renforça encore augmenterent les dangers de notre situation, & ce ne fut qu'après quatre heures du travail le plus pénible, que nous parvinmes à faire flotter le vaisseau. Mais nous craignîmes que ce ne fut pas pour long-tems; les raffales toujours plus violentes nous rejetaient sur le rivage malgré tous nos efforts, quand enfin, les secours de la Tamar vinrent nous tirer de cette situation dangereuse, & nous permirent de jeter l'ancre de nouveau sur un fond plus sûr.

Nous y restâmes le 23: pendant ce jour, nous visitâmes le port; nous y trouvâmes une source d'une eau saumâtre, & nos excursions

dans les campagnes ne nous offrirent au loin qu'une contrée nue & déſolée. Nous diſtinguâmes les traces de divers animaux ſur les bords d'un étang d'eau ſalée ; nous crûmes y voir ceux d'une eſpèce de tigre. Un nid d'autruches ſe préſenta ſous nos pas, & les œufs nous parurent un excellent mets. Les animaux ne trouvent peut-être que de l'eau ſalée dans ces triſtes campagnes, & c'eſt la raiſon qui paraît les attirer autour de l'étang. La ſource que nous avions découverte était juſqu'à ce jour, la ſeule des environs du port, & ne pouvant en boire l'eau, nous fûmes obligés de creuſer des puits, qui nous en donnerent, mais très-peu, quoiqu'ils nous impoſaſſent de grands travaux pour les faire & les conſerver.

La mer devint enfin plus tranquille, & nous pûmes chercher un lieu commode où le vaiſſeau ſeraît en ſûreté ; nous le trouvâmes, & après l'y avoir amené, nous deſcendîmes à terre, & nous amuſâmes à chaſſer. Nous tuâmes beaucoup de lievres auſſi gros que de jeunes chevreuils ; la chair en eſt très-blanche & d'un goût agréable ; l'un de ceux que nous avions tiré, courut encore l'eſpace de deux milles quoique la balle lui eût traverſé le corps. Nous apportâmes encore des canards ſauvages & un

petit vilain animal qui répandait une odeur infecte ; un guanaque que nous chaſſâmes longtems, nous échappa ; c'était le plus gros que nous euſſions vu ; quand ſa courſe rapide l'avait éloigné de nous, il s'arrêtait pour nous regarder & pouſſait des henniſſemens aſſez ſemblables à ceux du cheval ; puis il reprenait la courſe ; enfin il diſparut. Une autre troupe de nos gens fut plus heureuſe que nous ; ils avaient tué deux guanaques & un faon que leur peſanteur fit laiſſer ſur le lieu même. Les plus peſans que nous y avons vus, peſaient environ trois cents livres. On les envoya chercher le lendemain, mais les tigres n'en avaient laiſſé que les os.

Nous trouvâmes près du rivage un canot à deux rames, d'une forme ſinguliere, & le canon d'une arme à feu, ſur lequel étaient gravées les armes d'Angleterre ; il y fut laiſſé ſans doute, ou par l'équipage de Jean Narborough, ou par celui de Wager : il était ſi rongé par la rouille, qu'il tombait en pouſſiere ſous les doigts.

Les végétaux des environs du port ſe réduiſent à une eſpèce de pois ſauvages : nous ne découvrîmes aucun habitant, mais nous apperçûmes des veſtiges du feu qu'ils y avaient fait.

Le vent toujours très-violent s'oppoſait à nos opérations ; nous voulions réparer notre vaiſ-

seau, le lester, descendre nos canons au fond pour faciliter notre course & la rendre moins dangereuse ; mais les tempêtes & la marée même retardaient nos travaux ; cette derniere est d'une si grande rapidité, qu'un matelot, excellent nageur, étant tombé dans la mer, fut entraîné hors de notre vue avant qu'on put courir à son secours : cependant, facilité par nos soins, aidé de son adresse, il parvint sur le rivage. Dans le milieu de la nuit, notre canot à six rames fut rempli d'eau par les vagues & jeté à la mer par elles ; celui qui le gardait n'échappa à la mort que par un heureux hasard. Il fallut chercher ce canot le lendemain, & le ramener quand nous l'eûmes trouvé à plusieurs milles de là, sur le rivage. Tant d'inconvéniens, tant d'accidens me firent hâter nos réparations, afin de sortir plus vîte de ce port Desiré.

Nos gens trouverent dans les jours suivans, le crane & les os d'un homme ; cependant, ce qui nous fit le plus de plaisir fut qu'ils réussirent à se saisir d'un jeune guanaque : c'était le plus bel animal que nous eussions jamais vu, nous parvinmes à l'apprivoiser au point qu'il venait nous lécher les mains ; mais malgré tous nos soins pour le nourir, il mourut en peu de jours.

L'accident arrivé à notre canot nous fut de quelque utilité ; ceux qui le raccommoderent sur la rive méridionale y trouverent deux sources dont l'eau pouvait se boire : c'était une découverte intéressante pour nous, car la disette d'eau commençait à se faire sentir.

Le 28, je remontai le canal dans mon bateau jusqu'à la distance de vingt milles ; mais la mer devenant très-agitée, je descendis sur le rivage dans un lieu d'où j'avais peine à distinguer la rive opposée ; ce canal parait s'avancer quatre ou cinq fois plus avant dans les terres. On y voyait diverses isles dont quelques-unes étaient assez grandes : je mis pied à terre sur l'une d'entr'elles ; telle était la multitude d'oiseaux qui s'y trouverent, qu'en s'élevant pour fuir, ils formerent une nuée qui obscurcit le ciel : nous ne pouvions marcher sans écraser leurs œufs : nous en tuâmes en l'air avec des bâtons, avec des pierres. Leurs œufs fournirent un repas à nos matelots.

Aucun vestige d'homme ne se montra sur les bords de ce canal ; ses seuls habitans paraissent être des multitudes d'oiseaux, des troupeaux de guanaques & des bêtes féroces. Les guanaques marchent en troupes de 60 à 70 ; elles ne se laissent point approcher ; souvent après avoir

fuit derriere les collines, on les voyait au sommet qui attachaient sur nous leurs regards. Nous y tuâmes un chat tigre, petit animal, mais fier, intrépide, qui se défendit long-tems, quoique mortellement blessé.

Enfin, nous parvinmes à lester notre vaisseau, malgré les vents & la rapidité du flux, nous préparâmes nos agrêts, nous fîmes de l'eau. Les deux matelots qui arriverent les premiers au puits dont il fallut faire encore usage, y trouvèrent un tigre couché par terre; l'animal les regarda l'un & l'autre avec une indifférence stupide, ils eurent la sottise de s'en irriter, & lui lancerent des pierres: malgré cette insulte, il demeura couché & ne prit la fuite que lorsqu'il eut vu arriver la troupe. Je fis planter un pôteau près de ce puits, afin d'y diriger les pas des navigateurs qui auraient les mêmes besoins que nous.

Nous prîmes les sondes du port avec le plus grand soin & nous vîmes que dans la longueur du canal, il n'y a point de rocs cachés; & qu'il serait un port commode pour les vaisseaux qui voudraient y relâcher; il n'y a que deux inconvéniens, la disette d'eau, & la rapidité du flot. Le bois y est rare, quelques broussailles y offrent la facilité d'y faire du feu; il n'y a pas de

plantes salutaires : mais la contrée abonde en guanaques, en guanacos, en oiseaux d'espèces différentes, en canards, en oies sauvages ; les moules y sont si abondantes, que lorsque la mer est basse, on peut aisément en charger un bateau.

Après avoir réparé notre vaisseau & notre canot, nous abatîmes nos tentes, levâmes l'ancre & partîmes le soir du 5 décembre. Nous cherchions l'isle *Pépys*, qu'on dit être sous le 47^e^ degré de latitude. C'est Cowley qui la détermine ; Halley se borne à dire qu'elle est à 80 lieues du continent. Le vent était favorable, le ciel beau, le soleil quelquefois nous faisait soupçonner que ces climats n'étaient pas sans été. Je plaçai la Tamar à vingt lieues de moi, pour embrasser un plus vaste espace dans nos recherches, & marchant au midi, revenant à l'orient & vers le nord, croisant dans les diverses directions, la place qu'on assigne à cette isle, je ne pus la rencontrer, & me persuadai qu'elle n'existe pas. Personne en effet ne dit y avoir abordé. Cowley parle de la beauté de son port, mais dit qu'il n'y put entrer. Peut-être il se sera trompé de latitude.

Je cessai de faire de vaines recherches, & résolus de me rapprocher du continent & de re-

lâcher dans le premier port commode pour y faire de l'eau & du bois dont nous avions grand beſoin ; d'ailleurs la ſaiſon était fort avancée, & nous n'avions pas de tems à perdre. En nous rapprochant des terres, je cherchais à découvrir les isles *Sebaldes*, qui ne devaient pas être éloignées de la route que nous tenions. Dans l'air, nous étions environnés de compagnies d'oiſeaux ; ſur la mer, de peſantes baleines nous ſuivaient. La chaleur, même dans un beau tems, était faible, & nous éprouvâmes que l'été de ces climats ne différait de l'hiver d'Angleterre que par la longueur des jours.

Le 15, nous eſſuyâmes une nouvelle tempête ; la mer devint affreuſe ; les lames étaient plus hautes, plus terribles que je ne les avais vues même en doublant le cap Horn avec le lord Anſon ; à chaque inſtant je croyais voir le vaiſſeau ſubmergé ; notre plus grande ſûreté eût été de nous abandonner aux flots ſans voiles ; mais notre proviſion d'eau était ſi près d'être epuiſée, que nous devions craindre de nous éloigner du continent, ou de périr de ſoif. Il nous fallut donc garder une voile ; nous reçûmes des coups de mer terribles ; cependant nous reſiſtâmes, & le lendemain le vent s'affaiblit. Nous reprîmes notre route, & découvrîmes la terre le

18. Nous étions alors à dix-neuf lieues du cap des Vierges, qui forme au nord l'entrée du détroit de Magellan. Le calme alors ne nous permit pas d'approcher du rivage; il ceſſa, & je voulus entrer dans une large baie au fond de laquelle je croyais voir un port; mais nous le trouvâmes fermé par une chaîne de rocs cachés. La mer eſt en cet endroit très-poiſſonneuſe. Nous y vîmes pluſieurs marſouins pourſuivre d'autres poiſſons; ils étaient d'un blanc de neige tacheté de noir, & offraient un ſpectacle agréable & toujours varié. La terre paraiſſait ici, comme au port Déſiré, nue & déſolée, on n'y voyait que des dunes & point d'arbres.

Le 20, nous étions à la hauteur du cap Beautems; & à quatre lieues de diſtance, nous ne trouvâmes que peu de fond: il ſerait probablement dangereux d'en approcher de plus près. Nous allâmes juſqu'au cap des Vierges, & trouvâmes que la côte s'avance plus à l'orient qu'on ne le marque ſur les cartes. Nous paſsâmes ſur un banc de ſable large d'une lieue, & y laiſsâmes tomber l'ancre pour attendre la Tamar qui louvoya toute la nuit. Nous vîmes des guanaques paître dans les vallées, & à environ quatre ou cinq lieues du détroit, une colonne de fumée nous annonça des hommes. Nous la

vîmes

vîmes encore le lendemain, & c'eſt vers elle que je dirigeai notre courſe. Je jetai l'ancre à deux milles du rivage; c'était en ce même lieu que les gens du Wager, après avoir franchi le détroit dans leur chaloupe, virent des hommes à cheval qui arborerent un drapeau blanc & les inviterent à deſcendre; ils ne purent le faire, quoiqu'ils le déſiraſſent; le vent ſoufflait avec une violence qui les obligea de s'éloigner de la côte; ils douterent ſi ces hommes étaient des Indiens ou des Européens qui avaient fait naufrage ſur ces côtes.

Mais il y a lieu de croire que c'étaient des Indiens; car à peine me fus-je approché du rivage, que le même ſpectacle s'offrit à mes yeux. Je vis une troupe de cavaliers arborer une eſpèce de pavillon ou de mouchoir blanc, & qui du rivage nous faiſaient ſigne de deſcendre ſur la terre. Curieux de connaître ce peuple, je deſcendis dans un canot avec des ſoldats bien armés, & m'approchai du rivage. Nous découvrîmes bientôt que cette troupe était d'environ 500 hommes, dont le plus petit nombre était à pied. Ils s'étaient avancés autour d'un eſpèce de promontoire, faiſaient flotter leur pavillon, & nous invitaient par des geſtes & des cris à nous rendre auprès d'eux. Je ne leur vis point

d'armes : cependant la prudence m'engagea à leur faire ſigne de ſe retirer en arriere, & ils le firent ſur le champ ſans ceſſer de nous appeller à grands cris.

Nous abordâmes avec beaucoup de peine, & après avoir fait ranger ma troupe, & lui avoir ordonné de garder ſon poſte, je m'avançai ſeul vers les Indiens. Ils reculerent à meſure que j'avançai ; alors je leur fis entendre qu'ils devaient m'envoyer un des leurs. Ils me compriſent, & un de leurs chefs qui, en comparant ſa taille avec la mienne, me parut avoir près de ſept pieds de haut, s'approcha de moi. La peau d'un animal ſauvage couvrait ſes épaules ; ſon corps était peint d'une manière hideuſe, l'un de ſes yeux était entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc, & le reſte de ſon viſage était ſillonné de raies de couleurs diverſes. A l'inſtant où ce coloſſe me joignit, nous prononçâmes l'un & l'autre quelques mots en ſigne de ſalut ; & j'allai avec lui joindre ſes compagnons à qui je fis ſigne de s'aſſeoir, & ils eurent cette complaiſance. Il y avait auſſi parmi eux de fort grandes femmes. Le ſon de pluſieurs voix réunies ſe fit entendre, & bientôt je vis des vieillards qui chantaient d'un ton grave & plaintif. Je ſuppoſai qu'ils célébraient

quelque acte de religion ; tous étaient vêtus de la même maniere. Les cercles autour de leurs yeux variaient par la couleur: les uns les avaient blancs & rouges, d'autres rouges & noirs: leurs dents blanches & bien rangées avaient l'éclat de l'ivoire : tous portaient une peau sur leurs épaules, quelques-uns avaient des especes de bottines avec une cheville de bois pour servir en guise d'éperons. Le reste de leur corps était nud. D'autres vinrent au galop se joindre à cette troupe. Je leur distribuai des grains de rassade jaunes & blancs, qui parurent leur faire plaisir. J'étendis une piece de ruban vert que je leur fis tenir: tous restèrent tranquillement assis, & quoique ce ruban parut leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassade, ls ne tenterent point de se l'arracher l'un à l'autre. Je le leur coupai en portions, longues environ de trois pieds, je les leur attachai autour de la tête, & ils les garderent sans y toucher tout le tems que je fus avec eux. Cette conduite leur fit honneur dans mon esprit ; & quoique mes présens ne pussent s'étendre à tous, ils ne témoignerent ni impatience de posséder ces brillantes bagatelles, ni curiosité pour les voir de plus près ; ils demeurerent à la place qu'ils avaient prise.

Ceux qui se formeraient l'idée d'un Indien presque nud qui, paré des colifichets d'Europe, vient retrouver ses compagnons dans les bois, pourraient le comparer à la fable de Gay, où il nous peint le *singe qui a vu le monde*. Cependant, à considérer ces sauvages avec un œil philosophique, leur passion pour des bagatelles ressemble à la nôtre; nous sommes peut-être plus ridiculement parés, plus avides & plus fiers de l'être; toute la différence est dans la variété de nos parures, dans l'abondance des moyens, & sur-tout dans l'habitude de nous voir toujours chargés de ces bagatelles; le sauvage aime le verre comme nous aimons le diamant, & nous n'avons pas plus de raison que lui.

Ces Indiens décorés par mes mains n'étaient point absolument étrangers à ces colifichets brillans. En les considérant avec plus d'attention, j'apperçus parmi eux une femme qui avait des bracelets de cuivre jaune ou d'un or pâle, & quelques grains de colier de verre bleu attachés sur deux longues tresses de cheveux qui lui pendaient sur les épaules; elle était d'une taille haute & massive, & son visage était barbouillé de couleurs diverses comme son corps. J'essayai de lui demander par tous les signes dont je pus m'aviser d'où elle les tenait: mais je

ne pus m'en faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourreau d'une pipe de terre rouge ; c'était pour me faire comprendre que la troupe manquait de tabac, & qu'ils déſiraient que je leur en donnaſſe. Je fis un ſigne à mes gens, qu'ils crurent être une demande de ſecours, & trois ou quatre accoururent. Les Indiens avaient toujours eu les yeux fixés ſur eux, & dès qu'ils en virent quelques-uns s'avancer, ils ſe leverent en pouſſant un grand cri, & voulurent aller prendre leurs armes que ſans doute ils avaient laiſſées à quelque diſtance. Pour prévenir un accident & diſſiper leurs craintes, je courus au devant de nos gens, & du plus loin que je pus m'en faire entendre, je leur criai de retourner & d'envoyer quelqu'un avec tout le tabac qu'on pourrait lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, ils reprirent leur place à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi pour me réciter une longue chanſon que je regrettais de ne pouvoir entendre. A peine il l'avait finie, que M. Cuming arriva avec le tabac. Cet officier avait ſix pieds de haut, & fut étonné de ſe voir métamorphoſé en petit homme devant ces Patagons, dont les moins grands étaient plus grands que lui, & dont la carrure était proportionnelle à la hauteur, ce qui eſt

assez rare dans les Européens de haute taille.

Après leur avoir distribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approcherent de moi; ils parurent m'inviter à monter à cheval avec eux & à les suivre vers leurs habitations; il eût été imprudent de se rendre à leurs instances; je leur fis entendre qu'il fallait que je retournasse au vaisseau; ces chefs me comprirent, furent fâchés & reprirent leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard posait souvent sa tête sur des pierres, fermait les yeux pendant près de demi-minute, portait ensuite sa main à la bouche & montrait le rivage. Je soupçonnai que le sens de ces démonstrations était que si je passais la nuit avec eux, ils me fourniraient quelques provisions; mais je ne pouvais accepter ces offres, & bientôt je les quittai. Aucun d'eux ne se présenta pour me suivre. Ils avaient un grand nombre de chiens dont ils se servent sans doute pour la chasse des bêtes sauvages, & de la chair desquelles ils se nourrissent en partie. Ils ont de très-petits chevaux, mal faits & mal tenus, mais très-vîtes à la course: leurs brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton qui sert de mors; leurs selles ressemblent aux coussinets dont se servent les payſans Anglais. Les femmes montent à cheval

comme les hommes & ſans étriers ; tous allaient au galop ſur la pointe de terre où nous deſcendîmes, quoiqu'elle fut couverte de cailloux arrondis & gliſſans.

Dès que je fus de retour au vaiſſeau, je fis mettre à la voile. Nous entrâmes dans le détroit de Magellan ; ſa largeur eſt d'environ neuf lieues à ſon embouchure ; mon deſſein n'était pas de le traverſer, mais d'y chercher un mouillage commode pour y faire notre proviſion d'eau & de bois. Il me ſembla que ce parti était plus sûr que d'eſpérer trouver l'un & l'autre dans les isles de Falkland que je ne connaiſſais pas, & où je ne pouvais arriver qu'au travers d'une route incertaine. La marée, qui nous était contraire, me força de jetter l'ancre à trois milles du cap de Poſſeſſion, au levant de ces mondrains remarquables que Butkeley, d'après les apparences, a nommé les *Oreilles d'âne.*

Nous avançâmes le lendemain dans un eſpace d'environ douze milles ; nous paſsâmes dans cette route ſur un banc ignoré juſqu'ici, & qui ne laiſſa une fois que ſix braſſes & demie de fond. Nous pouſsâmes plus avant, juſqu'à l'entrée de ce qu'on appelle le premier goulet ; la marée montante en rendit le paſſage très-rapide. Durant cette courſe, nous ne vîmes ſur

le rivage qu'un seul Indien : c'était sur la rive méridionale. Il nous fit des signes aussi longtems qu'il put nous découvrir, mais nous ne pouvions, ni ne voulions les entendre. Nous apperçûmes quelques guanaques sur les collines ; Wood avait tort d'assurer qu'on n'en trouve point sur la Terre de Feu. Au-delà du premier goulet, le canal s'élargit beaucoup ; ce n'est que deux lieues plus loin qu'on découvre l'entrée du second. La distance de l'un à l'autre est d'environ huit lieues. Le second goulet est bordé dans l'espace de cinq lieues d'une côte très-élevée, nous le passâmes & fîmes des efforts pour arriver à l'isle S^e Elisabeth ; mais le vent étant devenu contraire, il fallut jetter l'ancre à un mille du rivage de cette isle.

Sur le soir, nous y vîmes six Indiens qui semblaient nous appeller ; ils faisaient de grands cris en y joignant des signes : la curiosité nous faisait désirer de descendre ; la fatigue des matelots fit que je m'opposai à ce désir ; je voulus qu'ils se reposassent, & pendant leur repos, les Indiens voyant leurs efforts inutiles, disparurent & ne se montrerent plus.

La mer a dans cette partie du détroit différentes directions ; près de l'entrée, elle court au midi ; dans le premier goulet, elle a une

direction contraire ; plus loin ; elle retourne au midi, mais en conservant une pente vers le couchant. Entre les isles Sainte-Elisabeth & Saint-Barthelemi, elle court encore impétueusement au midi ; elle est là très-profonde, & le canal n'est large que d'un demi-mille.

Le 23, nous franchîmes l'espace entre ces deux isles, & nous approchant de la côte septentrionale, nous jettâmes l'ancre à trois lieues de l'isle Saint-George, & attendîmes que la marée eut changé ; nous allâmes quelques lieues plus loin, & alors je m'embarquai dans mon canot pour découvrir la baie d'Eau-douce. Nous descendîmes sur la pointe *Sandy*, ou *Sablonneuse*, & je suivis la côte en me promenant, tandis que le canot la prolongeait. Cette pointe est couverte de bois, elle a des sources d'eau douce ; les arbres, la verdure y offraient un coup-d'œil agréable, au moins dans une étendue de quatre à cinq milles. Au-dessus de la pointe, on voit une plaine unie dont le sol paraît fertile ; la terre y était couverte de fleurs qui répandaient un parfum délicieux. On distinguait une quantité de graines différentes dans les endroits où les fleurs étaient tombées ; nous y vîmes des pois dont la tige était fleurie. Au milieu de cette riante prairie, colorée de fleurs

diverſes, on voyait voltiger pluſieurs centaines d'oiſeaux, auxquels nous donnâmes le nom d'oies peintes, parce qu'elles avaient un plumage nuancé des plus belles couleurs. Nous fîmes près de douze milles ſur les bords de cette contrée coupée de jolis ruiſſeaux dont l'eau était pure & tranſparente.

Cependant il fallut abandonner ces lieux ſans nous y approviſionner; la baie ne s'offrit point à nos regards, & la côte était ſi bordée de rocs, que le canot ne pouvait y aborder ſans danger; l'eau y était baſſe & la mer s'y briſait avec force. Nous y trouvâmes un grand nombre de cabanes abandonnées il y avait peu de jours, car dans quelques-unes les feux allumés par leurs habitans, étaient à peine éteints; toutes étaient placées près des ruiſſeaux, ou dans le voiſinage de quelques ſources. En pluſieurs endroits on voit du céleri ſauvage & diverſes plantes ſalutaires pour les marins qui ont fait un long voyage.

Le ſoir, nous regagnâmes la pointe Sandy, & y trouvâmes nos vaiſſeaux à l'ancre à demi mille du rivage. L'air vif qu'on y reſpirait donnait à nos gens un appétit ſi violent, qu'ils auraient mangé en un jour la ration de trois. Les uns chaſſaient: les autres pêchaient; ceux-ci

prirent soixante gros surmulets ; ceux-là nous apporterent des oies, des sarcelles, des bécassines & d'autres oiseaux d'un très-bon goût. C'en était assez pour faire quelques bons repas.

Le 25, jour de Noël, nous allâmes plus avant ; nous apperçûmes la baie d'Eau-douce ; mais nous n'y arrivâmes pas, & nous résolûmes de venir jeter l'ancre dans le port *Famine*. Bientôt nous découvrîmes la pointe Anne qui en forme la pointe méridionale ; nous suivions la côte, la mer y est très-profonde jusqu'à un mille du rivage. De la pointe que je viens de nommer, une chaîne de rochers s'étend dans la mer jusqu'à la distance de deux milles ; la pointe elle-même est très-escarpée, & pour arriver au port sans danger, il faut s'avancer avec la plus grande circonspection. Si l'on va au midi jusqu'à la riviere Sudger, on risque d'échouer ; à un mille du rivage, on n'a plus que neuf pieds d'eau. Si on suit de près la pointe Anne, le fond est d'abord suffisant ; mais il s'éleve subitement, & il serait imprudent de s'en approcher davantage quand la sonde ne trouve que sept brasses. Le détroit n'a ici que quatre lieues de largeur.

Ce fut le 27 Décembre, qu'aidés de vents faibles, retardés par des calmes profonds, nous

nous vîmes en sûreté dans le port Famine : nous le trouvâmes tel que nous le désirions. On y est à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui qui souffle entre l'orient & le midi ; le fond en est excellent ; on y peut même échouer sans danger. Le bois y est abondant, il y a de grandes forêts, & il n'est pas besoin de l'y aller chercher, les rivieres en amenent & en couvrent la côte, on pourrait charger mille vaisseaux de celui qui flottait dans les environs.

L'eau de la Sudger est excellente ; elle se décharge dans la baie ; mais on ne peut la remonter avec des bâtimens à rames que dans le tems du flux. J'y éprouvai un autre inconvénient : les arbres, que la violence des vents y fait tomber, y frappent les bateaux avec force, parce que le courant y est rapide ; plusieurs troncs demeurent enfoncés sous l'eau, & mon canot ayant donné contre l'un d'eux, fut percé du coup qu'il reçut, & dans un instant il fut rempli d'eau. Nous nous hâtâmes de gagner le rivage où nous eûmes de la peine à échouer ; là nous réussîmes à boucher sa voie d'eau, assez pour nous permettre de regagner l'embouchure de la riviere. Ses bords sont plantés d'arbres grands & superbes, je ne crois pas qu'on en voie de plus beaux ailleurs, ils pourraient four-

nir d'excellens mâts aux vaiſſeaux : il y en a qui ont plus de huit pieds de diamètre, quatre hommes en joignant les mains ne pouvaient les embraſſer. Le poivrier & la fauſſe canelle qu'on nomme l'écorce de Winter, y ſont très-communs. Ces beaux arbres, malgré la rigueur du climat, ſont animés par une foule innombrable de perroquets & d'autres oiſeaux du plus brillant plumage. La chaſſe des oies & des canards nous fourniſſait des repas excellens & variés : nous avions des poiſſons en abondance, & ce port Famine était pour nous un port d'abondance.

J'y ai ſouvent ſuivi les traces que les animaux y imprimaient ſur le ſable, mais je n'ai pu en voir aucun. J'y ai trouvé pluſieurs cabanes & pas un Indien. Tout le pays renfermé entre ce port & le cap Forward eſt très-agréable ; la terre y ſemble produire toutes les plantes utiles ; elle y eſt arroſée par trois belles rivieres & pluſieurs ruiſſeaux.

Je vins un jour au cap Forward, qui eſt à quatre lieues du port, & je déſirais aller plus loin encore : mais l'orage & une pluie violente nous forcerent de nous arrêter, d'y deſcendre pour y allumer un grand feu & y ſécher nos habits. Il y avait ſi peu de tems que les Indiens avaient quitté

la place où nous nous établîmes, que le bois à demi brûlé qu'ils y avaient abandonné, était chaud encore. A peine avions-nous allumé notre feu, que nous en vîmes briller un autre sur la rive opposée dans la Terre de Feu. C'était probablement un signal que les Américains auraient entendu : nous nous embarrassâmes peu de le deviner ; & après avoir séché nos habits & pris quelques rafraîchissemens, nous traversâmes le cap pour nous assurer de la direction du détroit ; nous vîmes qu'elle était vers le couchant en tirant un peu vers le nord. Les montagnes que je voyais dans l'éloignement me parurent d'une hauteur immense, taillées presque à pic, & couvertes de neige de leur cîme jusqu'à leur base.

Je fis aussi quelques incursions le long de la côte du nord. Pendant plusieurs milles, la campagne se présenta sous un aspect digne de piquer la curiosité du voyageur ; la terre en quelques endroits était couverte de fleurs qui égalaient celles de nos jardins par leur éclat, par la variété de leurs couleurs & le parfum qu'elles exhalaient. Sans l'extrême rigueur des hivers, ce pays pourrait devenir par la culture un des plus beaux de la terre. J'avais fait dresser à l'entrée du bois une petite tente près d'un ruisseau, où trois hommes lavaient notre linge. Ils

s'endormirent sur ses bords ; mais après le coucher du soleil, les rugissemens des bêtes féroces vinrent les réveiller : les ténèbres & l'espèce d'abandon où ils se trouvaient dans ce lieu solitaire, en augmentaient encore l'horreur à leur imagination effrayée. Ces hurlemens qui devenaient toujours plus aigus, annonçaient l'approche de ceux qui les poussaient, leur force prouvait leur taille ; la terreur les glaça ; ils se leverent tremblans & parvinrent à faire un grand feu, qu'ils eurent soin d'entretenir. Sans doute ce feu empêcha ces animaux de pénétrer jusqu'à la tente : mais ils roderent autour toute la nuit, en rugissant d'une maniere effrayante ; à la pointe du jour, ils disparurent, à la grande satisfaction de nos matelots transis de peur.

Dans ce port, non loin du lieu où le Dauphin était à l'ancre, il y a une montagne dont la forêt avait été abattue, & nous pensâmes que c'était dans le voisinage que les Espagnols avaient fait un établissement. Un de nos matelots, en traversant cette montagne, s'apperçut qu'en un lieu la terre résonnait sous ses pas, comme s'il y eût eu un souterrain ; il revint, repassa, trouva que l'effet était toujours le même, & soupçonna qu'il y avait là quelque chose d'enterré. Il m'en informa, nous nous y

rendîmes munis de bèches & de pioches. Je fis ouvrir la terre, aucun veſtige ſouterrain ne s'offrit à nos yeux: il ne parut pas même que jamais la terre y eut été remuée. Comme nous retournions au travers des bois, nous trouvâmes deux crânes extraordinaires, qui à l'inſpection des dents, paraiſſaient avoir appartenu à quelque bête de proie: mais nous ne pûmes en deviner l'eſpèce.

Nous avions fait notre proviſion d'eau, notre proviſion de bois: nous nous étions rafraîchis, rien ne pouvait donc nous retenir dans le port Famine, & nous en partîmes le 5 Janvier pour rentrer dans l'Océan & y chercher les isles de Falkland. Un vent contraire nous fit franchir avec lenteur le canal entre les isles Sainte-Eliſabeth & Saint-Barthelémi, les deux goulets & l'eſpace qui les ſépare; la marée nous força même de jeter l'ancre pour n'être pas forcés de reculer plus loin que nous ne le voulions. J'étais dehors des deux goulets; épuiſé de fatigues je crus devoir prendre quelque repos, & j'entrai dans ma chambre. Je n'y fus pas long-tems, que j'entendis le talonnement du vaiſſeau ſur un banc; je ſautai de mon lit, & courus ſur le pont. Je vis que le vaiſſeau avait donné ſur un banc fort dur, mais heureuſement il faiſait

un

un calme profond. Je fis porter une ancre en arriere où il y avait plus de profondeur, l'ancre prit fond, & le vaiſſeau coula vers lui & ſe dégagea. Il n'y avait pas quinze pieds d'eau où nous touchions,& la derniere ſonde avait donné treize braſſes ; de ſorte que le fond s'était élevé ſubitement de ſoixante-trois pieds. Aucun navigateur n'a fait mention de ce banc d'autant plus dangereux, qu'il ſe trouve ſur la route entre le cap des Vierges & le premier goulet, à une diſtance égale des côtes oppoſées ; il a plus de deux lieues d'étendue & une largeur preſque égale ; on en découvre quelques pointes lorſque la mer eſt baſſe, la mer briſe ſur d'autres, un bon vent rendrait ce banc funeſte à un vaiſſeau qui viendrait y donner. Nos chaloupes découvrirent un canal entre le banc & le rivage méridional, & les deux vaiſſeaux y jetterent l'ancre.

Nous ne marchions qu'avec de grandes précautions ; nos canots nous précédaient pour ſonder ; ils trouvaient toujours le fond très-inégal. Nous étions à peu près hors du canal, & nous attendions la Tamar qui était encore loin derriere nous, lorſqu'on me vint avertir que notre grand mât était fendu par le haut. J'y montai ſur le champ & le trouvai fendu en

effet dans une longueur considérable. Sans doute nous devions ce dommage à un violent coup de vent que nous avions essuyé il y avait quelques jours: nous ne pouvions que le fortifier avec une jumelle, & nous nous trouvâmes bien de cet expédient.

Des vents variables, quelquefois violens, quelquefois faibles, nous suivirent jusqu'à la pleine mer. Déjà nous avions perdu la terre de vue, quand il nous fallut attendre la Tamar. Le 12, j'apperçus de nouveau la terre, & j'imaginai que les isles qui paraissaient devant moi étaient celles de *Sebald de Wert*; elles avaient en effet l'apparence de trois isles; mais en nous approchant je trouvai qu'elles étaient réunies par une terre basse, dont la courbure formait une baie profonde. Je dirigeai les vaisseaux vers cette terre; elle s'étendait bien avant vers le midi, & je ne doutai plus que ce ne fût celle qui est marquée dans les cartes modernes sous le nom de *New-Islands*. Deux chaînes de rochers qui se prolongeaient au loin, semblent en défendre l'approche. Si on en excepte la partie basse, elle n'offre que des rochers escarpés dont les cîmes pelées s'élèvent à une grande hauteur, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec la Terre de Feu. Tandis que je n'étais occupé

qu'à l'obſerver, j'entrai dans une baie dangereuſe où la mer devient ſi agitée au moindre vent qu'il eſt impoſſible de s'approcher du rivage. Les loups marins & les oiſeaux y couvrent la mer & la terre; nous y vîmes pluſieurs baleines nager lentement autour de nous.

Après nous être ſortis de cette baie, je m'approchai de la côte ſeptentrionale; le calme nous y ſurprit, la pluie tomba avec une violence extrême; bientôt des lames, plus élevées que je n'en avais vu encore, venant du couchant, coururent avec tant de rapidité que nous nous attendions à quelque ouragan; elles nous porterent vers le rivage avec violence & nous y auraient briſés, ſi un vent frais du ſud-eſt n'était venu à notre ſecours: il nous éloigna de cette côte, mais bientôt après le ciel ſe chargea de nuages épais, & la pluie devint plus forte; elle eût accéléré notre naufrage, ſi nous ne nous étions pas trouvés à quelque diſtance de la terre.

Le lendemain, 14 Janvier 1765, nous cotoyâmes le rivage & découvrîmes une petite iſle baſſe & unie, couverte de hautes touffes d'herbes qui avaient l'apparence de buiſſons: nous allâmes ſix lieues plus loin, & en vîmes une ſeconde, plus baſſe, pierreuſe, éloignée de la terre de

trois lieues qui forme en cet endroit une baie profonde. La mer écumait dans presque tout cet espace & nous annonçait les rocs qu'elle cachait. Nous cherchâmes à entrer dans la baie. La côte depuis l'isle pierreuse, s'étendait au levant dans un espace de 7 à 8 lieues, elle était terminée par deux isles basses : en nous approchant davantage, nous vîmes une ouverture qui avait l'aspect d'une baie enfoncée & nous envoyâmes nos canots pour la reconnaître ; mais le vent s'étant renforcé, le ciel s'étant couvert de brouillards, il fallut nous éloigner, & nous n'évitâmes qu'avec peine les deux isles basses. La mer était très-agitée, & je craignais avec raison que cette tempête ne nous devint funeste ainsi qu'à nos canots exposés à la merci des vagues. Cependant vers le soir le ciel s'éclaircit, & je revins vers l'ouverture d'où la crainte de nous perdre nous avait éloignés. Bientôt nous apperçûmes un des canots à une très-grande distance. Je m'en approchai ; c'était celui de la Tamar, qui après avoir reconnu l'ouverture, y avait pris terre, & s'était ensuite exposé à l'impétuosité des lames, à l'obscurité des brouillards & à la pluie pour venir nous annoncer que cette ouverture offrait une baie commode. Nous y tendîmes avec toutes nos voiles, & nous trouvâ-

mes qu'elle surpassait même nos espérances. L'entrée est large d'un mille, l'ancrage y est par-tout sûr, & l'on a près du rivage un fond suffisant. Cette baie en a deux petites où l'on peut mouiller en toute sûreté : chacune d'elles est embellie par un ruisseau qui vient s'y rendre & dont les eaux sont pures & fraîches. Peu après, nous entrâmes dans une baie plus étendue encore qui offre le plus beau port du monde, & que nous nommâmes port Egmont : l'entrée est éloignée de 7 lieues de la petite isle pierreuse qui peut servir à y conduire les navigateurs : à trois lieues au couchant du port on voit une pointe de terre remarquable par le sable blanc dont elle est couverte, & où les vaisseaux peuvent, à l'ancre, attendre le vent favorable pour entrer dans le port.

Nous jetâmes l'ancre dans le port Egmont, & là nous vîmes revenir l'autre canot. Tous les vaisseaux de l'Angleterre pourraient mouiller dans sa vaste enceinte à l'abri de tous les vents : au nord, il est défendu contre les vagues par des isles entre lesquelles il n'y a point de passage pour les vaisseaux, excepté dans un seul que le vent du couchant rend dangereux, & que les écueils dont il est semé rendent plus dangereux encore. Une multitude de ruisseaux se déchargent dans cette baie & donnent les plus grandes

facilités pour y faire sa provision d'eau. Les oies, les canards, les sarcelles & d'autres oiseaux s'y trouvent si abondamment que la satiété nous en fit perdre le goût : un canot revenant de la chasse nous rapportait ordinairement soixante & dix oies, & sans tirer un coup de fusil ; on ne les chassait qu'avec des pierres. Mais on n'y trouve point de bois ; quelques troncs d'arbres flottent le long des côtes, amenés sans doute par les vents des bords du détroit de Magellan. Le céleri, l'oseille sauvage y donnent un secours salutaire contre le scorbut ; on y trouve des coquillages de toutes les especes. Les loups marins & les pingoins y sont en si grand nombre qu'on ne peut marcher sur la terre sans les faire fuir par troupes ; on rencontre encore le long des côtes des lions marins, dont plusieurs sont d'une taille énorme : cet animal nous parut très-formidable ; l'un d'eux m'attaqua inopinément, & j'eus bien de la peine à m'en dégager. Nous leur donnâmes souvent la chasse, & un seul de ces terribles animaux se défendait pendant une heure contre douze chasseurs qui avaient de la peine à le tuer. J'avais avec moi un excellent chien, mais une morsure d'un lion marin le mit presqu'en pieces. Et ce ne sont pas les seuls animaux qu'on doit redouter sur ces côtes. Un de

nos officiers me raconta qu'il avait vu quatre animaux assez semblables à des loups, qui s'étaient avancés avec férocité pour attaquer les gens du canot où il était, & que n'ayant point d'armes à feu, ils avaient été contraints de fuir leur attaque. J'allai le lendemain sur la rive méridionale & nous apperçûmes un énorme lion de mer; nous l'attaquâmes, & pendant le combat, un de ces quadrupedes vus la veille accourut sur nous; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut. J'aurais désiré le prendre vivant & nous y aurions réussi, si son attaque eût été moins inopinée. A quelque distance que ces animaux visent nos matelots, ils couraient tout de suite sur eux, & dans ce jour on en tua cinq. Ce quadrupede que nos gens appellaient un loup, a beaucoup de ressemblance avec le renard excepté dans sa taille & dans la forme de sa queue: il est de la grosseur du chien ordinaire, & ses dents sont longues & tranchantes. On en trouve un grand nombre sur ces côtes; d'où y sont-ils venus? c'est ce qu'on ne peut dire; car ces isles sont éloignées de cent lieues du continent. Ils se creusent des terriers comme les renards. Autour de leurs trous, nous avons souvent vu épars des membres de loups marins & des peaux de pingoins qu'ils dévorent.

Pour éloigner ces animaux, nos gens mettaient le feu aux herbages, & la campagne était en feu pendant plusieurs jours; ils couraient alors ça & là, pour chercher une autre retraite.

La terre de ces isles est noire, friable, & sous cette premiere couche est un lit de terre glaise légère : elle pourrait être cultivée avec succès. Le chirurgien de la Tamar choisit un terrain près de l'aiguade, l'environna d'une haie & y planta divers légumes qui pourront être utiles à ceux qui viendront y relâcher après nous.

Pendant le séjour que nous y fîmes, nous forgeâmes une grande quantité d'ouvrages de fer qui nous étaient nécessaires. On y donnait chaque jour à l'équipage un excellent déjeuné : c'était une soupe de gruau & de celeri sauvage. Je pris possession de ce port & des isles adjaçantes au nom du roi de la Grande-Bretagne.

Ces isles paraissent être l'isle Pepys de Cowley. Il est dit dans la relation de ce voyage qu'il vit la terre sous le 47° de latitude méridionale, qu'elle lui parut inhabitée, qu'elle a une très-belle baie où mille vaisseaux pourraient être à l'ancre en sûreté; qu'on y voit un nombre prodigieux d'oiseaux; que la côte paraissait être très-poissonneuse. Mais il ajoute que la violence du vent était telle qui lui fut impossible d'y aborder &

qu'il fut obligé de cingler vers le midi jusqu'au 53° de latitude. Tous les traits avec lesquels il distingue l'isle Pepys conviennent aux isles Falkland, excepté la latitude qu'il lui assigne & les bois qu'il crut y voir ; mais quant à ce dernier point, l'immense quantité de glayeuls & de joncs qui y croissent, donnent par leurs tiges élevées & rapprochées l'apparence d'une forêt, sur-tout à une certaine distance : les Français qui y descendirent en 1764, y furent trompés comme Cowley. Quant à la latitude, on a cru d'abord qu'il y avait erreur dans les chiffres & que 51 écrits d'une main tremblante ou peu exercée avaient été pris pour 47. Mais dans une relation écrite par Cowley lui même & déposée dans le Museum Britannique, on a trouvé 47°, 40′ en toutes lettres ; & comme il est certain qu'il n'y a point de terre à cette latitude, on peut croire que Cowley s'est trompé en l'observant ; le tems était mauvais & son but n'était point de prendre des mesures exactes. D'ailleurs sa carte est très-conforme à celle qu'on a faite depuis : on y voit même le détroit qui sépare les deux principales isles, lesquelles reçurent le nom de Falkland par Stroug qui les visita en 1689, comme il donna le nom de Falkland-Sond au détroit même.

Il y a des raisons pour croire que le premier qui a vu ce pays fut le capitaine Davis, associé de Cavendish & qui navigeait dans ces mers en 1592. Sir Richard Hawkins vit deux ans après une terre qu'on croit être la même, & qu'en l'honneur de la Reine Elizabeth, il lui donna le nom de Virginie d'Hawkins. Long-tems après elles furent apperçues par deux vaisseaux Français qui étaient vraisemblablement de St. Malo; & c'est la raison qui les fait appeler par Frezier les *Malouïnes*, nom qui leur a été conservé par les Espagnols qui les possèdent aujourd'hui. Je séjournai dans le port Egmont jusqu'au 27 Janvier; ce jour nous mîmes à la voile par un vent du couchant; mais à peine en étions nous dehors, que le vent devint un orage lequel, nous envelopa d'un brouillard épais qui nous cachait la vue des isles pierreuses, & nous exposait au danger de nous briser contre elles ou contre des rocs. Heureusement le brouillard se dissipa, & nous longeâmes la côte orientale: après avoir suivi cette direction pendant l'espace de cinq lieues, nous découvrîmes un cap remarquable, & d'un rocher voisin, je donnai à celui-là le nom de la Tamar. Nous prolongeâmes notre course dans la même direction cinq lieues plus loin, & découvrîmes un rocher éloigné de la terre d'en-

viron cinq milles, je le nommai Editone : sur la terre & vis à vis était un cap qui reçut le nom du Dauphin : la distance entre les deux caps est de 8 lieues. Il paraît qu'il y a là un grand enfoncement que j'apellai canal de Carlisle ; mais nous vîmes ensuite que cet enfoncement était l'entrée du détroit qui sépare les deux isles principales. Je suivis les côtes six lieues plus loin encore, & toujours au levant ; la terre me parut dans tout cet espace semblable à la côte orientale de la côte des Patagons : elle n'offre à l'œil que des dunes sans un seul arbre ; on n'y découvrait que de hautes touffes de joncs & de glayeuls.

La terre tourne ensuite vers le midi, jusqu'à deux isles basses, éloignées de la terre d'environ un mille. Là est un grand enfoncement que je nommai canal de Berkeley, (c'est celui que les Français ont nommé la baie Française). Nous allâmes encore à quelques lieues de là ; mais la côte devenant dangereuse par la multitude de rochers & de brisans qui la bordent jusqu'à une grande distance du rivage, nous résolûmes de nous arrêter. Le pays prend dans sa partie méridionale un aspect plus sauvage ; il ne montre qu'une côte aride & désolée ; les monts n'y sont que des rocs nuds & escarpés dont le coup d'œil est triste, & affreux. La mer devenait houleuse & pou-

vait nous jeter sur cette côte, je fis tourner la proue vers le nord & bientôt nous perdîmes de vue ces isles Falkland dont nous avions parcouru environ soixante & dix lieues de côte.

Nous cinglions vers le continent de l'Amérique, & nous le découvrîmes le 6 Février. Dans cette traversée, le plus grand danger que nous courûmes fut occasionné par les baleines; elles rodaient autour de nous en très-grand nombre. Nous fûmes au moment de donner sur un de ces énormes poissons; un autre inonda notre pont de l'eau qu'il y souffla. Je tendais vers le port Désiré où je devais trouver un vaisseau destiné à m'apporter les vivres nécessaires à la longue navigation que j'allais entreprendre; en découvrant le port, je vis aussi ce vaisseau: c'était la Floride, bâtiment en mauvais état, & que par cette raison, il fallait décharger; il était dangereux de le faire dans un canal étroit où le flot était si rapide; mais la nécessité m'y forçait. J'entrai dans le port, mais le lendemain la Tamar & la Floride nous firent des signaux de détresse & je leur envoyai tous mes canots. Ces deux vaisseaux chassaient sur leurs ancres, & allaient être jetés sur la côte. On parvint avec peine à les sauver de ce danger; le lendemain, ils y furent exposés de nouveau, & nous les en sauvâ-

mes encore. Ces difficultés qui se succédaient me firent renoncer au projet de décharger la Floride ; je la fis réparer, & jumeller son mât de misaine endommagé. Je lui prêtai ma forge pour faire les ferrures nécessaires, & la mis en état de se rendre dans le détroit de Magellan où je pourrais la décharger sans crainte. Il fallut faire des réparations à peu près semblables à la Tamar : son gouvernail était presque hors d'état de servir, je le fis raffurer aussi bien qu'il était possible, espérant trouver dans le détroit le bois nécessaire pour lui en faire un autre.

Le 13, la Floride étant réparée, je fis passer sur son bord un de mes officiers qui avait une parfaite connaissance du détroit avec quelques matelots pour l'aider ; je lui prêtai deux de mes canots, & je pris les siens pour les faire reparer. J'ordonnai alors à son maître de se rendre au port Famine où je comptais la dévancer ; & j'attendis que la Tamar put me suivre. Elle le fit le lendemain.

Nous partîmes donc, & peu d'heures après nous découvrîmes la Floride qui s'était écartée trop au levant. Je continuai ma route, & vis un vaisseau qui sembla nous suivre & régler sa marche sur la mienne, ce qui me fit naître des soupçons. Après avoir passé le premier goulet, j'at-

tendis la Floride qui était loin derrière nous ; je revis ce vaisseau encore ; j'imaginai qu'il voulait mettre obstacle à notre navigation & je me mis en état de défense. Il s'y mit aussi en conservant l'avantage du vent. Nous demeurâmes dans cette situation jusqu'au soir, que le flux nous portant vers le rivage méridional, je fus obligé de jeter l'ancre. Le vent changea durant la nuit, & le jour naissant nous montra notre antagoniste à trois lieues de nous. C'était le moment où la marée pouvait nous faciliter l'entrée du second goulet & je résolus d'en profiter ; mais voyant le vaisseau inconnu mettre à la voile & nous suivre, je vins mouiller près du cap Grégoire ; fis remonter nos canons que j'avais fait mettre à fond de cale, & ordonnai qu'on les plaçât d'un seul côté. Le vaisseau que j'observais, s'approchait sans arborer de pavillon ainsi que nous, & nous faisait errer de conjonctures en conjonctures. Dans ce moment, la Floride qui venait se ranger auprès de nous, donna sur un banc de sable & y demeura échouée. Alors le vaisseau inconnu arbora pavillon Français, & envoya deux canots au secours de la Floride : j'y envoyai deux des miens avec ordre de remercier les Français d'une maniere honnête ; mais de ne pas leur permettre de monter à bord. La pru-

dence ſemblait me preſcrire cette précaution, mes ordres furent éxécutés, nos bateaux réuſſirent à remettre à flot notre vaiſſeau d'avitaillement, & vinrent me dire que le vaiſſeau étranger paraiſſait avoir un équipage nombreux & beaucoup d'officiers.

A ſix heures du ſoir, nous nous remîmes en marche, entrâmes dans le ſecond goulet, en ſortîmes & vinmes jeter l'ancre à la hauteur de l'iſle Ste. Eliſabeth. Le vaiſſeau Français mouilla dans un endroit peu ſûr, au midi de l'iſle Barthelemi, & j'en conclus qu'il ne connaiſſait pas bien le canal. Nous cinglâmes le lendemain entre les deux iſles dont je viens de parler, & paſſâmes ſur un banc que des navigateurs regardent comme très-dangereux; ils conſeillent de raſer de près la côte occidentale de l'iſle Ste. Elizabeth, d'où l'on peut en ſûreté cingler au midi. Des vents variables entremêlés de calme nous retardaient; ils ſuſpendaient notre marche & je réſolus de nous faire trainer par des canots à la rame dans le port Famine : à ſix heures du ſoir du 20 Février, nous y laiſſâmes tomber l'ancre & bientôt après le vaiſſeau Français qui nous avait ſuivis, paſſa devant nous, dirigeant ſa courſe au midi. Je conjecturai qu'il venait des iſles Falkland où les Français avaient alors un établiſſement,

& qu'il venait reconnaître le détroit, ou y chercher du bois pour sa colonie. Nous fûmes occupés pendant les cinq jours qui suivirent à décharger la Floride que je renvoyai en Angleterre, & mettant à la voile avec la Tamar, je partis du port Famine, pour franchir le détroit avant que la saison fut trop avancée. Nous vîmes la pointe Anne, la pointe Shut-up, & cinglâmes vers le cap Forward; mais avec un vent très-faible. Dans cette route, nous apperçûmes le vaisseau Français à l'ancre, touchant presque de sa poupe à une forêt dont il avait abbattu plusieurs arbres. Je sus à mon retour en Angleterre que ce vaisseau était l'Aigle, commandé par M. de Bougainville & que son but avait été de faire provision de bois pour la nouvelle colonie que la France avait établie aux isles Falkland.

De la pointe Shut-up au cap Forward, il y a sept lieues : le détroit y a huit lieues de large; le vent était toujours très-faible & dans un jour il faisait presque le tour du compas : mais il leur succéda ensuite des vents assez forts, & des raffales subites & si violentes qu'à chaque fois il fallait plier toutes les voiles : nous soutinmes cependant contr'elles; mais nous cherchions de l'œil un lieu où nous pussions jeter l'ancre. Il y avait une baie à deux lieues au midi du cap

Forward

Forward, j'y tendais, je la fis sonder & y entrai enfin : un ruisseau d'eau fraiche s'y jette dans la mer. Nous y demeurâmes à l'ancre jusqu'au lendemain : alors nous nous remîmes en route, vîmes le Cap Holland, puis le cap Gallant qui en est à cinq lieues. Ce dernier est très-élevé ; c'est une espèce de roc taillé à pic. Plus au midi est l'isle Charles : au levant du cap Holland est la baye Wood ; elle est belle, sablonneuse, & offre un ancrage sûr. Les montagnes qui bordent ici le détroit des deux côtés, sont je crois, les plus hautes, les plus affreuses qu'on puisse voir, à l'exception peut-être des Cordelières : elles sont escarpées, hérissées de pointes aiguës, & couvertes de neige de leur sommet à leur base.

Depuis le cap Gallant la direction de la côte tourne au couchant jusqu'à la pointe du passage qui forme la partie orientale de la baie Elizabeth : c'est une terre basse d'où part un banc qui s'étend au loin. C'est dans cet espace que sont répandues les isles Charles, Monmouth & Rupert ; elles rendent le canal fort étroit ; il n'est que de deux milles vis-à-vis de la derniere. Il faut laisser ces isles au midi & côtoyer le rivage septentrional. Nous le fîmes, & vinmes jeter l'ancre dans la baie Elisabeth où nous trou-

vâmes un fond très-fûr. Un ruiſſeau d'une eau excellente, vient s'y décharger.

Malgré la bonté du fond, des raffales violentes nous mirent en danger dans cette baie; il fallut employer nos forces, notre expérience & nos ancres pour nous maintenir contr'elles, ou pour regagner le terrain qu'elles nous avaient fait perdre. Le tems ſe modéra enſuite, & nous partîmes le 1^er^ Mars pour continuer notre route. Nous vîmes la baie Muſele, plus loin la rivière Batchelor, puis le canal de St. Jérôme; mais nous tentâmes vainement d'aller plus loin; le vent ſe calma, le reflux nous fit retrograder, & nous vinmes jeter l'ancre à la nuit près de la rivière Batchelor. Dans cette route, nous vîmes d'abord des feux & enſuite des pirogues près du canal de S. Jérôme; ces pirogues nous ſuivirent, nous approcherent, tournerent autour de nous; mais il n'y en eut qu'une qui oſa nous aborder & dont les hommes vinrent à bord. Cette pirogue était mal conſtruite & l'était d'écorce d'arbres. Ceux qui la montaient étaient au nombre de ſept, quatre hommes, deux femmes & un enfant: ils paraiſſaient très-miſérables, étaient nuds, à l'exception d'une peau très-puante de loup marin jetée ſur leurs épaules; ils étaient armés d'arcs & de flèches qu'ils nous préſente-

rent pour quelques grains de collier ou autres bagatelles; les flèches, longues de deux pieds, ſont faites de roſeaux & armées d'une pierre verdâtre; les arcs ſont longs de trois pieds, & la corde eſt faite de boyau.

Près de la rivière Batchelor eſt un banc ſur lequel flottent des goemons: ils ſervent à le faire reconnaître & à l'éviter: il paraît que ſes bords ſont peuplés, car nous y vîmes beaucoup d'hommes nuds à qui nous fîmes des préſens de rubans, de grains de verre, & ils en furent enchantés. Je deſcendis & les viſitai à mon tour; ils me reçurent avec toutes les expreſſions de l'amitié: ils s'empreſſerent d'apporter des fruits qu'ils venaient de cueillir & de les offrir à moi & à mes officiers qui ſeuls étions venus à terre pour ne pas les effrayer. Ces fruits & quelques moules paraiſſent faire la plus grande partie de leur ſubſiſtance.

Nous nous éloignâmes de ces bords le lendemain; mais nous fîmes peu de chemin, le vent nous laiſſa, la marée nous fut contraire & nous força de jeter l'ancre ſur un banc: nous avions paſſé le canal de S. Jérôme, & le cap Quad n'était plus qu'à huit milles de nous: dans cet endroit du canal les marées ſont extrêmement fortes,

mais irrégulieres, elles vont au levant depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq du lendemain, & ensuite de cinq à neuf du jour suivant dans une direction opposée : le vent se leva & nous repoussa dans le canal de St. Jérôme où nous nous trouvâmes dans le plus grand danger, environnés de rocs contre lesquels la mer se brisait avec violence ; nos ancres purent à peine nous sauver. Heureusement le vent s'affaiblit & la marée vint nous favoriser ; nous en profitâmes ; quand elle nous redevint contraire, il nous fallut chercher une baie que nous trouvâmes sur le rivage septentrional au levant du cap Quad qui en est à plus d'une lieue : mais nous ne pûmes jamais y parvenir & il fallut revenir à l'embouchure de la riviere Batchelor.

Nous lutions depuis près d'un mois pour franchir le détroit, & nos vains efforts ne nous découragerent point : repoussés une fois encore vers cette riviere Batchelor, je résolus de la visiter : je la remontai pendant une espace de quatre milles ; elle est profonde & large dans quelques parties, l'eau en est très-bonne ; mais pour y parvenir, il faut être favorisé de la marée.

Le 5 Mars, aidé par le flux, traîné par nos bâtimens à rames, nous espérâmes entrer dans la baie que j'avais fait reconnaître ; le fond en

était excellent, ſix vaiſſeaux peuvent y être en ſûreté; mais nous ne pûmes y arriver, je n'en pus trouver un autre, & nous demeurâmes dans le canal juſqu'au lendemain, expoſés au calme & à la marée, ſur un banc où nous avions jetté l'ancre. Enfin, nous franchîmes le cap Quad & nous vinmes aborder dans une petite baie, près d'une isle pierreuſe; nous y trouvâmes une multitude de coquillages de différentes eſpèces. La Tamar qui n'avait pu nous ſuivre jeta l'ancre à quelque diſtance. Un calme parfait nous y arrêta: le détroit eſt là d'environ quatre milles de large; il eſt bordé des deux côtés de montagnes couronnées de rochers nuds, eſcarpés, couverts de neige, cachés dans les nuages; elles ſemblent n'être que des ruines d'un monde bouleverſé, & offrent l'aſpect le plus affreux.

Les marées étaient encore très-fortes & très-irrégulieres. Nous parvinmes à cinq lieues au couchant du cap Quad, dans un petit havre défendu par deux gros rochers entre leſquels on jette l'ancre. Il ne peut gueres recevoir plus d'un vaiſſeau. Nous y paſſâmes la nuit, & le lendemain, un brouillard épais nous environna; je deſcendis à terre dès qu'il fut diſſipé, & j'y trouvai beaucoup de coquillages, mais point

d'habitans. Près de là, eſt une ſuperbe caſcade, & plus loin des baies commodes, où les plus grands vaiſſeaux pourraient ſe retirer en pleine ſûreté. Nous remplîmes notre canot de très-belles moules, & retournâmes à bord.

Un vent frais vint enfin hâter notre courſe; nous paſſâmes le cap Monday, puis celui d'Upright ſitué ſur la côte méridionale; mais là, nous eſſuyâmes un orage aſſez violent; un ciel chargé d'épais nuages ne nous laiſſa voir des écueils que lorſque nous fumes ſur eux; nous n'eûmes que le tems de nous détourner rapidement pour éviter le naufrage: ces écueils dangereux ſont au nord du dernier des caps dont j'ai parlé, à environ trois lieues de diſtance. Le ciel s'éclaircit, nous vîmes la partie du détroit qu'on nomme la Longue-rue, & nous y tendîmes en raſant de près le rivage méridional, dans l'eſpérance d'y trouver un abri ſûr; mais bientôt un nouvel orage nous fit rebrouſſer chemin juſqu'à trois lieues au levant du cap Monday. Nous trouvâmes dans ce lieu une baie profonde, où nous jetâmes l'ancre près d'une isle qui en occupe le fond. Nous fûmes heureux de l'avoir trouvée; car les vents, la pluie nous auraient expoſés à de plus grands dangers encore. La mer élevait des lames énormes qui ſe

briſaient avec fureur ſur les rochers voiſins ; elles nous forcerent à quitter encore notre ſituation dans cette baie qui forme au fond un baſſin dont l'entrée n'eſt pas profonde ; mais l'intérieur l'eſt ſuffiſamment pour les vaiſſeaux. Nous y reſtâmes juſqu'au 15 Mars, forcés à cette inaction par une tempête continuelle, des brumes impénétrables, & une pluie conſtante.

Dans cet intervalle, je fis viſiter la côte, où l'on trouva des baies ſûres & commodes, où l'on vit des Américains qui nous donnerent un chien, & l'une de leurs femmes offrit auſſi ſon enfant qu'elle allaitait. Peut-être on ſe trompa ſur le ſens de ſon offre ; mais ſi elle fut en effet ce qu'on l'a cru être, elle prouve une grande dégradation dans les ſentimens les plus naturels, ou une pauvreté extrême qui fait taire la nature.

Cette longue pluie en ſe diſſipant, nous laiſſa voir toutes les montagnes couvertes de neige, & l'hiver prit ſubitement poſſeſſion de ces contrées triſtes & ſauvages. Nos matelots preſque ſans vêtemens étaient roidis par le froid & percés par les pluies ; je leur fis diſtribuer deux balles de gros drap de laine, reſſource utile pour eux comme pour les officiers.

Nous recommençâmes notre route & nos efforts, repaſſâmes le cap Monday & nous repo-

fâmes la nuit dans une des baies qui le touchent. La pluie, les vagues nous inondaient encore, nous essayâmes en vain d'aller plus avant le lendemain; ce ne fut que dans l'après midi que nous nous remîmes à luter contre les vents & les flots; nous ne pûmes les vaincre, & forcés de reculer, nous vinmes jeter encore l'ancre dans la baie que nous avions quittée deux jours auparavant, & y passâmes deux jours au milieu de la tourmente, battus par des raffales, percés par une pluie qui nous glaçait. Un coup de vent terrible ébranla le vaisseau, lui fit perdre sa situation, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peines que nous réusîmes à l'y remettre.

Le 21, nous sortîmes pour la troisieme fois de cette baie, nous fîmes de nouveaux efforts pour vaincre le courant qui nous était contraire, nous gagnâmes quatre milles, & le vent s'étant calmé, nous en perdîmes deux rapidement: heureux de trouver un mouillage qui nous permît de conserver le faible avantage que nous avions gagné. Nous y passâmes une nuit désagréable: la mer était si agitée, que nous préférâmes nous remettre en route plutôt que d'y demeurer exposés sans nous mouvoir. Une pluie continuelle ajoutait à nos fatigues. Tant d'obstacles ne ralentirent point notre ardeur; au

milieu des peines & des dangers nos équipages furent gais, ils parurent contens, & ce que nous n'osions espérer, ils jouissaient d'une santé constante.

Le 22 Mars, je m'apperçus que la marée nous devenait favorable & je me hâtai d'en profiter. Nous atteignîmes encore une fois la baie située au levant du cap Monday, où la Tamar moins malheureuse que le Dauphin, nous attendait à l'ancre. Cette baie a un fond sûr, deux ou trois vaisseaux de ligne pourraient trouver place pour s'y amarrer.

Déjà la mer du Sud nous envoyait des vagues aussi fortes que j'en eusse jamais vues, nous marchions vers elle, & nous appercevions de nos progrès. Le 23, vers le soir, nous mouillâmes dans une baie très-sûre, au fond de laquelle se trouve un canal profond qui peut servir à la faire connaître: elle est à une lieue au levant du cap Upright; & est formée par une isle basse. Nous y passâmes deux jours, pendant lesquels je fis chercher une baie au couchant du même cap qu'il est facile de découvrir parce qu'il est très-élevé & taillé à pic; au midi, il présente un coup-d'œil effrayant; il est bordé jusqu'à une grande distance de rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brise avec un bruit horrible.

Nous quittâmes notre asyle pour le franchir, le 26; mais sur le soir, le ciel se couvrit, le vent s'éleva, nous ne vîmes nul endroit sur la côte méridionale où nous pussions nous réfugier pendant la nuit; il fallut se diriger vers la côte opposée. Je fis marcher la Tamar devant nous, je lui fis allumer des feux, & tirer un coup de canon toutes les fois qu'elle croirait devoir changer de route. Le vent nous devint contraire & augmenta de violence, la tempête fut plus effrayante, le ciel & la terre se confondaient dans les sombres nuages qui les couvraient: la pluie semblait annoncer un nouveau déluge, & nous allions nous trouver au sein d'une nuit ténébreuse, au milieu d'un canal environné de rocs & d'écueils. Nous voulûmes plier une de nos voiles, elle fut emportée avant que nous eussions pu y réussir; les vagues énormes inondaient notre vaisseau en s'y brisant. Bientôt nous perdîmes de vue la Tamar, & nous passâmes une nuit bien inquiète. A trois heures & demie du matin, nous nous trouvâmes près d'une terre très-élevée sur le rivage du Sud, & nous nous en éloignâmes aussi promptement que nous le pûmes: la tempête ne diminuait pas, au contraire, elle semblait prendre de nouvelles forces, & la pluie tombait par torrens. A chaque

inſtant nous nous attendions à voir le vaiſſeau ſe briſer contre un écueil. Le jour commença de poindre, mais ne put nous montrer la terre dont nous étions peu éloignés. A ſix heures, nous vîmes le rivage méridional, & bientôt après la Tamar; ce fut une grande joie pour nous. Il était inutile de lutter contre une tempête ſi conſtante, & nous réſolûmes de revenir dans la baie dont nous étions partis le jour auparavant, à celle au levant du cap Monday. Les deux vaiſſeaux y jettèrent l'ancre vers le ſoir. Les vagues nous y ſecouaient avec violence; mais nous nous trouvions encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage.

Les obſtacles que nous trouvions prenaient leur ſource dans la ſaiſon trop avancée; alors le paſſage du détroit eſt auſſi difficile que dangereux. Les vents très-forts & variables; les tempêtes, la rapidité des courans, des pluies dont on a peu d'exemples ailleurs, des brouillards ſi épais qu'on ne diſtingue rien à deux fois la longueur du navire, rendent cette navigation preſque impraticable.

Nous paſsâmes les deux jours ſuivans dans cet aſyle, mais non ſans trouble & ſans crainte. La Tamar y fut jettée près des rochers; elle fit de vains efforts pour s'en retirer, & nous appella

à ſon ſecours. Nous y courûmes & parvinmes à la retirer du danger. Mais le lendemain la mer s'agita d'une maniere effrayante ; les vagues qui nous aſſaillaient s'élevaient plus haut que nos mâts, & comme le fond ſur lequel nous étions ancrés était mauvais, nous étions dans une crainte continuelle de voir nos cables coupés. Si ce malheur nous était arrivé, notre vaiſſeau aurait été mis en pieces ſur les rochers voiſins, & ſur leſquels la mer briſait avec une fureur inconcevable, & un bruit ſemblable à celui du tonnerre. Nous primes toutes les meſures poſſibles, commandées par le tems & les circonſtances. Ce ne fut que le premier Avril que la tempête ceſſa ; mais le ciel était toujours obſcur, & la pluie ne diminuait point. Toujours occupés à prévenir les dangers qui nous environnaient, nous réparions nos cables, nous prenions des ſituations différentes, nous faiſions chercher une retraite plus sûre. On trouva deux autres baies ſur le rivage ſeptentrional, & l'on y vit des Américains. Leurs pirogues étaient d'une conſtruction bien différente de celles que nous avions vues dans le détroit. Elles étaient faites de planches couſues enſemble, au lieu que les autres n'étaient que d'écorces d'arbres, nouées aux deux bouts & traverſées dans le

milieu par un morceau de bois court pour les tenir ouvertes, ainſi que les enfans font dans les bateaux fabriqués avec des coſſes de pois. Cependant ces Américains, qui avaient des pirogues plus sûres, paraiſſaient plus ſtupides qu'aucun de ceux que nous avions rencontrés. Ils étaient nuds, malgré la rigueur du froid; ils n'avaient qu'une peau de veau marin jettée ſur leurs épaules; un morceau de baleine pourrie & infecte était le mèts dont ils ſe regalaient. L'un d'eux découpait cette charogne avec les dents & en préſentait les pieces à ſes compagnons qui les dévoraient avec la voracité gloutonne des bêtes féroces. Ils n'étaient pas ſans déſirs, ſans envie, car l'un de nos matelots s'étant abandonné au ſommeil, ils lui coupèrent le derriere de ſon habit avec une pierre tranchante qui leur ſert de couteau.

Le 4 Avril, nous tentâmes encore de nous avancer près de l'embouchure du détroit, & nous parvinmes à gagner la baie ſituée au levant du cap Upright ſur le rivage méridional. Nous y jettâmes l'ancre, & nous occupâmes à couper du bois, à faire notre proviſion d'eau. Dans cet intervalle, ſept ou huit Américains parurent dans une pirogue ſur la pointe occidentale de la baie, deſcendirent à terre & y

firent du feu. Nous les invitâmes par tous les moyens que nous pûmes imaginer à venir sur nos vaisseaux; tous nos signes furent inutiles. Alors je résolus d'aller à eux; je m'embarquai dans mon ïole,& m'introduisis auprès de ces sauvages en leur faisant des présens de peu de valeur, mais qui leur firent plaisir. Nous fûmes bientôt bons amis, j'envoyai l'ïole chercher du pain & je demeurai seul avec eux sur le rivage. Dès que mes gens furent de retour, je partageai le biscuit qu'ils avaient apporté entre ces bons Américains, & je remarquai avec surprise que lorsqu'ils laissaient tomber quelques morceaux, aucun d'eux n'osait le ramasser sans ma permission. Nos gens coupaient de l'herbe pour des moutons que nous conservions encore à bord; dès que les Américains s'en apperçurent, ils coururent en arracher & en eurent bientôt rempli notre bateau. J'étais touché de leur attention, & en leur en témoignant ma satisfaction, je leur fis beaucoup de plaisir. Ils s'attachèrent à nous, & nous suivirent lorsque nous revinmes à notre vaisseau; mais lorsqu'ils en furent près, ils s'arrêtèrent & le regardèrent avec une surprise mêlée de terreur. Je les invitai encore à y monter, je ne pus y déterminer que quatre ou cinq, & encore avec beaucoup

de peine. Je leur fis des préſens, ils ſe raſſurerent. Pour les amuſer, l'un de nos officiers joua du violon, d'autres danſerent. Enchantés de ce ſpectacle, impatiens d'en témoigner leur reconnaiſſance, ils envoyerent l'un d'eux à leur pirogue; il en rapporta un petit ſac de peau de loup de mer, rempli d'une graiſſe rouge dont il frotta le viſage du joueur de violon, & m'aurait fait le même honneur ſi je ne m'y étais refuſé; il fit tous ſes efforts pour vaincre ma modeſtie, & j'eus beaucoup de peine à échapper aux marques d'eſtime qu'il voulait me prodiguer. Après leur avoir donné quelques heures de divertiſſement, je leur fis entendre qu'ils devaient ſe rendre à terre; mais ils avaient tout oublié pour le plaiſir qu'ils trouvaient avec nous, & ce ne fut pas ſans peine qu'on put les déterminer à nous quitter.

Le 7 Mars, nous reprîmes notre route par un très-beau tems; nous paſsâmes le cap Upright; déjà nous en étions à quatre lieues, quand le vent s'affaiblit & nous laiſſa en butte au courant qui nous était contraire: nous perdîmes du terrain; mais un vent du couchant s'étant élevé durant la nuit, nous avançâmes au travers de l'obſcurité qu'un brouillard épais répandait autour de nous. Peu d'heures après, le vent

se renforça, la mer s'enfla, la pluie tomba avec force; loin d'avancer, nous retrogradions encore; nous prîmes le parti de nous rapprocher du rivage méridional, où nous découvrions une baie & nous y jettâmes l'ancre. Elle est à quatre lieues au couchant du cap Upright; elle n'a d'autre inconvénient qu'un fond peu sûr: mais les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents: c'est une des meilleures retraites que nous eussions trouvées encore dans le détroit. Nous n'en jouîmes pas long-tems, & le vent s'étant appaisé, nous fîmes deux lieues & demie plus avant vers l'embouchure du canal. La nuit nous força de nous arrêter dans une bonne baie que nous découvrîmes difficilement, & d'où une raffale violente fut sur le point de nous chasser avant que nous eussions pu y jetter l'ancre. Si nous n'avions pu lui résister, nous eussions passé une nuit effrayante dans le canal, car le vent devint un ouragan terrible, accompagné de pluie & de neige.

Nous nous remîmes en route le lendemain par un vent assez violent. Nous passâmes le cap Pillar, reconnaissable à deux roches coupées en forme de tours qui terminent son sommet; plus loin est une isle bordée de rochers qui présente l'apparence d'une meule de foin.

Au-delà

Au-delà du cap Pillar le détroit s'élargit; il peut avoir près de huit lieues, bordé de terres d'une hauteur médiocre; au nord elle eſt moins élevée, au ſud elle eſt plus nette & il y a moins de dangers à la ſuivre: toutes deux ſont coupées & leurs bords ſont rapides. Là eſt l'isle *Weſtminſter*, ſituée plus près de la côte ſeptentrionale: près de l'embouchure, celle-ci eſt bordée d'islots & de rochers ſur leſquels la mer ſe briſe avec violence. Du dernier cap à celui qu'on nomme *Déſeada*, la côte tourne au ſud; ce ſont-là les bornes de la Terre de Feu: à ſept lieues du cap Déſiré, ſont des écueils dangereux que Narborough a nommé les *Juges*; des lames ſemblables à des montagnes tombent ſur eux & s'y briſent d'une maniere effrayante.

Arrivé enfin à la bouche du détroit, je redoutais à chaque inſtant de voir s'élever un vent contraire qui nous forçât d'y rentrer; heureuſement il venait entre le midi & le levant; je mis toutes les voiles dehors pour nous éloigner le plus vîte qu'il nous ſerait poſſible de ces lieux dangereux; nous fîmes près de trois lieues par heure. A huit heures du ſoir, nous étions à vingt lieues de ces côtes redoutables. Je facilitai, j'allégeai la marche de mes vaiſſeaux par

tous les moyens que je pus imaginer, & ces moyens la rendirent auſſi plus sûre.

Les difficultés & les dangers que nous eſſuyâmes pourraient faire croire qu'il eſt imprudent de tenter ce paſſage, & que le plus sûr eſt de doubler le cap Horn. J'ai paſſé par l'un & l'autre chemin, & je préfère celui que je viens de décrire; mais il faut le traverſer dans le mois de Décembre: alors le tems eſt beau, conſtant, agréable; une flotte entière pourrait le franchir en trois ſemaines; on y trouve un avantage ineſtimable: c'eſt une grande abondance de plantes ſalutaires, telles que le cochléaria & le céleri, des fruits & pluſieurs autres végétaux anti-ſcorbutiques; ce ſont elles qui nous firent ſupporter les plus grands dangers, les travaux les plus pénibles, auxquels nous fûmes expoſés pendant près de trois mois; on y a la facilité d'y faire des proviſions de bois & d'eau douce: mais pour jouir de ces avantages ſans rien qui les contrebalance, il ne faut pas y naviger dans la ſaiſon orageuſe de l'équinoxe.

Dès que nous fûmes ſortis du détroit, nous nous dirigeâmes au couchant, puis au nord, juſqu'à ce que nous euſſions découvert l'isle de *Maſafuero;* nous en étions alors à dix-huit lieues, & ne découvrîmes point encore celle de *Juan*

*Fernandès*; les nuages qui obſcurciſſaient l'horiſon du côté du nord nous en dérobaient la vue. Au coucher du ſoleil, nous étions encore à ſept lieues de la première. Nous paſsâmes la nuit en panne, & le lendemain j'envoyai des canots pour viſiter les bords & le fond de la côte orientale; ils n'y purent prendre terre, & je les ſuivis avec le vaiſſeau à trois milles de diſtance; la partie ſeptentrionale me parut autant inacceſſible que l'orientale: elle eſt bordée de rocs qui s'étendent au loin. Nous renoncions preſqu'au deſſein d'y aborder, mais avec regret, car l'aſpect en eſt riant. Des forêts en couvrent une partie; vers le nord, il y a des clarières couvertes d'un beau tapis verd où paiſſaient des chèvres ſauvages. Nos bateaux vinrent nous dire que vers le midi, il y avait un banc à une aſſez grande diſtance du rivage, ſur lequel on pouvait jetter l'ancre, & que vis-à-vis, il y avait une caſcade ſuperbe dont l'eau était très-bonne. Nos bateaux étaient revenus chargés d'une multitude de poiſſons pris à la ligne le long du rivage.

Nous jettâmes l'ancre ſur ce banc le 28 Avril, & nous envoyâmes nos canots à terre pour chercher une place où l'on put faire proviſion d'eau & de bois; mais comme la côte était remplie de rochers contre leſquels la mer ſe briſait avec

violence le long du rivage, je fis prendre à mes gens des corselets de liège dont je m'étais pourvu avant mon départ ; ils donnent de l'aisance au nageur, & l'empêchent de se briser contre les rochers ; la descente se fit avec facilité, & nous nous pourvûmes de ce qui nous était nécessaire. On court là d'autres dangers dont les corcelets ne peuvent défendre ; on y est exposé à des poissons énormes & voraces, connus sous le nom de *goulus de mer* ; plusieurs fois quelque-uns de nos gens furent sur le point d'en être dévorés. L'un de ces poissons, long de plus de vingt pieds, s'approcha du bateau, & se saisit à la vue des matelots, d'un gros veau marin qu'il avala d'un seul trait. Un autre dévora encore un veau marin à mes yeux près de l'arrière de mon vaisseau. Nos gens tuèrent quelques chèvres, dont la chair était d'un goût excellent. L'une de ces chèvres avait été prise & marquée ; son oreille droite avait été fendue d'une manière qui n'annonçait point un accident. Le poisson y est si abondant, qu'à la ligne & en peu d'heures, on pouvait en prendre pour nourrir l'équipage pendant plusieurs jours. Quelques-uns de ces poissons pesaient jusqu'à trente livres, & tous étaient de bon goût.

Sur le soir, les lames s'enflerent si fort, que

le canot fut obligé de revenir ſans reprendre le canonier & un matelot qui rempliſſaient nos pièces d'eau : on découvrit encore une aiguade plus commode, où la lame ſe briſait avec moins de force qu'où nous étions, & nous y remplîmes dix de nos tonneaux. J'envoyai un canot reprendre le canonier & le matelot qui n'avaient pu même ſe rendre à la nouvelle aiguade ; mais la lame était ſi groſſe qu'ils n'oſerent s'y haſarder. Je leur fis dire que ſelon les apparences il y aurait quelque coup de vent durant la nuit, qui chaſſerait le vaiſſeau du banc où il était ancré, & qu'on ſe verrait alors dans la néceſſité de les abandonner. Cette conſidération fit mettre le canonier à la nage & il revint au canot ; mais le matelot dit qu'il ſe noyerait infailliblement, s'il ſe haſardait à le ſuivre, quoiqu'il eut un corſelet de liège ; il préféra une mort naturelle, & ſe détermina à reſter dans l'isle ; il fit des adieux fort tendres à ſes camarades & leur ſouhaita toute ſorte de bonheur. Cependant un des quartiers-maîtres ne pouvant ſe réſoudre à l'y abandonner, prit avec lui le bout d'une corde, ſe jetta au travers des vagues & nagea juſqu'au rivage où le matelot déplorait ſon ſort. Il lui montra les ſuites qu'aurait ſon étrange réſolution, & en lui parlant lui paſſa adroitement

un nœud coulant autour du corps, & cria aux matelots du canot de tirer la corde dont ils tenaient l'autre extrêmité : on le traîna ainſi juſqu'au bateau ; mais il avait avalé tant d'eau qu'il paraiſſait être ſans vie lorſqu'on l'eut retiré de la mer. Ils le ſuſpendirent par les pieds, il reprit ſes ſens, & le lendemain on ne s'apperçut pas qu'il eut ſouffert.

Ce jour, je nommai M. Mouat capitaine du Dauphin ſous mes ordres, M. Cumming le remplaça comme capitaine de la Tamar, & M. Carteret, lieutenant ſur la frégate, vint prendre la place que ce dernier laiſſait vacante ſur mon vaiſſeau. Ces diſpoſitions faites, nous levâmes l'ancre & cinglâmes au nord ; c'était le 30 Avril.

En ſuivant encore les bords de l'isle, nous pûmes découvrir un lieu plus propre à faire de l'eau que ceux dont nous nous étions ſervis. Deux jours après je me dirigeai vers le couchant pour chercher la Terre de Davis, qu'on place ſous le 27$^{e}$ degré 30 min. de latitude, à cent lieues au couchant de Copiapo. Je la cherchai vainement pendant huit jours, & ne voyant aucune apparence de la découvrir, j'abandonnai cette recherche, & cinglai entre le nord & le couchant, juſqu'à ce que j'euſſe rencon-

tré les vents alisés, alors mon plan était de me diriger à l'occident, & de chercher les isles de Salomon, ou quelques terres nouvelles.

Le 10 Mai, nous vîmes autour du vaisseau des dauphins & des bonites; puis l'oiseau solitaire, dont le plumage, brunâtre sur le dos & aux extrêmités des ailes, est blanc dans tout le reste du corps; son bec est court ainsi que sa queue. Trois jours après, nous vîmes plusieurs poissons d'une taille énorme; on les nomme *grampuses*: il y avait tant d'oiseaux autour de nous, que je crus être dans le voisinage de quelque terre; mais du plus haut des mâts on ne découvrait rien dans toute l'étendue de l'horison: le 26, nous vîmes deux oiseaux très-remarquables; ils étaient de la grandeur de l'oie & s'élevaient à une grande hauteur; leur plumage avait la blancheur & l'éclat de la neige, leurs cuisses étaient noires. Un espace calme, borné par une mer houleuse, aida encore à me persuader que j'avais passé au midi de quelques isles.

Le 22, par un vent léger, nous fûmes tourmentés par des vagues si elevées, si rapides, que nous nous trouvâmes dans un danger continuel de perdre nos mâts: pour échapper plus promptement à ce danger, je cinglai vers le nord, afin de

trouver plus-tôt les vents alisés. Le scorbut commençait à se montrer parmi nos équipages, mes meilleurs matelots en étaient attaqués. Ce même jour nous vîmes deux bonites, & nous apperçûmes plusieurs vols de ces oiseaux qu'on ne rencontre que sous les tropiques. Ceux-ci nous parurent plus gros qu'aucuns de ceux que nous avions déjà vus; leur plumage est d'un blanc vif, & leur queue n'est composée que de deux longues plumes.

Je vis encore deux autres grands oiseaux quelques jours après: ceux-ci avaient le plumage noir, un collier de plumes blanches; leurs ailes étaient très-étendues, & leur queue garnie de longues plumes; leur vol était pesant, ce qui me fit penser qu'ils ne pouvaient s'éloigner beaucoup des côtes. Cependant nous ne découvrions rien, & les vents alisés nous manquaient encore; j'avais espéré les trouver à six degrés à l'oueſt de Masafuero; nous en avions déjà parcouru 33 sans en sentir aucun souffle. Le 28, je vis un grand oiseau qui avait le plumage blanc, nuancé de brun, & un autre qui l'avait noir, tacheté de blanc: ils étaient grands, très-beaux & assez familiers; ils se seraient posés sur nos vergues sans le balancement du vaisseau.

Le 31, les oiseaux parurent en grand nom-

bre ; cette circonſtance & d'énormes lames qui nous venaient du midi, me faiſaient toujours mieux penſer que la terre n'était pas éloignée ; cependant ce ne fut que le 7 Juin que nous la découvrîmes ; il était alors une heure du matin ; nous ſuſpendîmes notre courſe, & le jour nous montra une petite isle baſſe à deux lieues de nous ; plus loin, à trois ou quatre lieues d'elle, on en découvrit une plus étendue. Je cinglai vers la premiere ; elle nous offrait une perſpective riante : elle était ceinte d'une plage d'un beau ſable blanc : l'intérieur était planté de grands arbres dont les branches touffues étendaient au loin leur ombre, & formaient, ſans arbriſſeaux, des boſquets délicieux. Elle paraiſſait avoir cinq lieues de tour ; mais la mer ſe briſait avec tant de violence autour, qu'elle nous parut inabordable. Bientôt nous pûmes nous convaincre qu'elle n'était point déſerte ; des hommes parurent ſur la grève, armés de piques longues d'environ ſeize pieds ; ils allumerent des feux, qui ſans doute étaient des ſignaux, car l'inſtant d'après nous en vîmes briller ſur l'autre isle.

J'envoyai chercher un mouillage ; mais le canot fit le tour de l'isle ſans trouver de fond ; le rivage était bordé d'un roc de corail très-eſ-

carpé. Le ſcorbut faiſait alors les plus grands ravages ſur nos équipages ; & les malades qui s'étaient traînés ſur le tillac pour contempler cette terre fertile, apprirent avec déſeſpoir que la nature leur en défendait l'entrée ; ils voyaient une multitude de cocotiers chargés de fruits, dont le ſuc laiteux eſt peut-être l'anti-ſcorbutique le plus puiſſant que l'on connaiſſe ; ils croyaient y voir des limons, des bananes & d'autres fruits délicieux ; ils voyaient le rivage ſemé d'écailles de tortues. Ces rafraîchiſſemens les auraient promptement rendus à la vie ; une ceinture de rocs les éloignait de leur portée autant que s'ils en euſſent été ſéparés par la moitié du globe : en les voyant, ils n'en furent que plus malheureux ; l'imagination qui allége les maux quand elle eſt animée par l'eſpérance, les rend plus cruels lorſqu'elle en eſt abandonnée.

Je ne pus renoncer d'abord à l'eſpoir de trouver quelque adouciſſement à leurs maux. Je fis le tour de l'isle avec les vaiſſeaux ; les Indiens accoururent ſur la plage en pouſſant des cris, en faiſant des gambades ; ſouvent ils s'approchaient du bord, agitant leurs piques d'un air menaçant, & ſe jettant enſuite à la renverſe, où ils demeuraient quelques inſtans étendus comme

s'ils eussent été morts, sans doute pour nous faire comprendre qu'ils nous tueraient si nous tentions de descendre. Nous remarquâmes qu'ils avaient planté deux piques dans le sable, au bout desquelles ils avaient attaché un morceau d'étoffe qui flottait au gré du vent, & devant lequel plusieurs se prosternaient, comme s'ils eussent invoqué une divinité tutélaire. Durant ma navigation autour de l'isle, mes canots sondaient le long du rivage ; mais lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les Indiens jettèrent des cris effroyables, maniaient leurs lances avec fureur, & menaçaient avec de grosses pierres ramassées sur la rive. Nos gens n'y répondirent que par des signes d'amitié & de bienveillance, leur jettèrent du pain & de brillantes bagatelles, qu'ils ne daignerent pas regarder ; ils retirerent à la hâte quelques pirogues qui étaient sur le bord, & les porterent dans les bois ; ils s'avancerent ensuite dans l'eau, & paraissaient épier le moment de saisir notre canot pour le tirer sur le rivage. Nos matelots craignant d'en être massacrés, brûlaient d'impatience de les prévenir en faisant feu sur eux ; mais l'officier qui les commandait les en empêcha. Le soin de notre conservation m'aurait fait recourir à la force pour obtenir des rafraîchissemens qui nous

devenaient indiſpenſables ; mais ç'aurait été une inhumanité atroce que de leur ôter la vie pour prévenir des deſſeins que peut-être ils n'avaient pas, & ſans qu'il en réſultât aucun avantage pour nous.

Ces Indiens ſont d'une couleur tannée & bien proportionnés ; il ont l'air très-vigoureux & ſont très-agiles ; je n'ai pas vu d'hommes auſſi légers à la courſe. Ne pouvant aborder cette isle nulle part, je la quittai pour viſiter l'autre. Nos recherches ne furent pas plus heureuſes ici : nous découvrîmes qu'elle était formée par pluſieurs péninſules liées par des langues de terre ſi étroites, ſi baſſes, qu'elles ſont preſque au niveau de la mer qui briſe ſur elles avec violence. Chaque vaiſſeau envoya ſon canot armé pour ſonder & découvrir ſi ces isles ou cette isle n'avaient point de baie où l'on put pénétrer. En l'approchant, les cocotiers, qui élèvent leurs rameaux épais & chargés de fruits au-deſſus des autres arbres, étaient ce qui nous frappait le plus, & ce que nous regrettions davantage de ne pouvoir atteindre.

Dès que les habitans de ces isles virent nos canots s'approcher, ils accoururent en foule ſur le rivage, armés de lances & de maſſues ; ils les ſuivirent & leur faiſaient des geſtes menaçans

pour les empêcher d'aborder. Je fis tirer par-deſſus leurs têtes une piece de huit livres de bales; le bruit leur inſpira un effroi qui leur fit prendre la fuite avec précipitation, & ſe cacher dans les bois. Enfin, nos bateaux revinrent nous dire qu'il n'y avait nul moyen d'y deſcendre; qu'il n'y avait point de fond, même tout près du rivage. L'impoſſibilité d'en tirer aucun ſecours pour nos malades, nous pénétra de douleur : nous les nommâmes *Isles du Diſapointement*, & je les quittai pour en chercher quelque autre.

Le 9 Mai, vers le ſoir, nous découvrîmes une isle nouvelle à ſix ou ſept lieues devant nous. Nous nous arrêtâmes pendant la nuit, & au point du jour, nous nous en trouvâmes à trois lieues; elle nous parut longue & baſſe; le rivage eſt une belle plage de ſable blanc bordé d'un rocher de corail; elle préſente un aſpect agréable, & eſt embellie par de beaux arbres, entre leſquels on diſtingue le cocotier. Nous en ſuivîmes la côte à la diſtance de demi mille. Dès que les Indiens nous apperçurent, ils allumerent de grands feux, ſans doute pour répandre l'allarme parmi les habitans les plus éloignés, & coururent ſur le rivage armés de lances & de maſſues.

On appercevait au-delà des terres de ce côté de l'isle, un grand lac salé dont l'étendue paraissait être de deux ou trois lieues, & n'était séparé de la mer vers le couchant que par une langue de terre très-étroite : il y avait dans ce lac un islot éloigné d'une lieue de la pointe vis-à-vis laquelle nous étions arrêtés. Là est un village que les ombrages d'un bois de cocotiers garantissaient des rayons brûlans du soleil. J'envoyai sonder ; mais nos canots trouverent toute la côte bordée par-tout d'un rocher aussi escarpé qu'un mur de corail. Nous nous mîmes en travers de cette entrée, où nous vîmes une centaine d'Indiens s'avancer dans l'eau jusqu'à la ceinture en bon ordre ; ils avaient pour armes la lance & la massue ; l'un d'eux portait une longue perche, au haut de laquelle était attachée une pièce de natte que nous prîmes pour un drapeau. Ils faisaient continuellement de grands cris, & bientôt après plusieurs grandes pirogues descendirent le lac pour se joindre à eux. Nos canots leur faisaient tous les signes possibles d'amitié, & les pirogues s'en approcherent ; j'espérais qu'il s'établirait entre nous un commerce de bienveillance : mais je me trompais ; il parut que leur dessein était d'échouer nos bateaux sur le rivage. Dans cet inf-

tant pluſieurs Indiens s'élancerent des rochers dans la mer & nagerent vers nos canots; l'un d'eux ſauta dans le bateau de la Tamar, s'y ſaiſit de la veſte d'un matelot, ſe jeta à la nage entre deux eaux, & ne reparut que près du rivage où il rejoignit ſes compagnons. Un autre prit la corne du chapeau du quartier-maître & la tira vers lui au lieu de le lever, ce qui avertit ſon poſſeſſeur de le retenir. Nos gens ſouffrirent toutes ces tentatives avec patience, & les inſulaires triomphaient de leur impunité.

Mais n'ayant pu réuſſir de trouver un mouillage en ce lieu, nous ſuivîmes la côte juſqu'à la pointe la plus occidentale de l'isle; nos bateaux nous ſuivirent la ſonde à la main, & ne trouverent point de fond. Parvenus à cette pointe, nous découvrîmes une autre isle à quatre lieues vers le couchant de celle où nous étions. Nous nous étions éloignés de celle-ci d'environ une lieue; les inſulaires nous voyant éloigner, nous ſuivirent dans deux doubles pirogues; ils en avaient élevé les voiles; chacune d'elles portait trente hommes armés à leur maniere; ils paſſerent entre le vaiſſeau & le rivage, & paraiſſaient cingler ſur nos canots pour les attaquer. Je fis ſigne à ceux-ci de leur donner la chaſſe; ils coururent ſur elles, les

Indiens s'épouvanterent, laiſſerent tomber leur voile, & ramerent vers le rivage avec une viteſſe ſurprenante. Ils arriverent, échouerent leurs pirogues, & ſe réuniſſant à d'autres de leurs compagnons, ſe préſenterent pour défendre leur isle; ils étaient armés de pierres & de bâtons; nos gens firent feu ſur eux; deux tomberent; un troiſieme, percé de trois balles, eut encore la force de lever une groſſe pierre, & mourut en la lançant ſur ſes ennemis. Il vint tomber près de nos bateaux; ſes compagnons n'oſerent venir enlever ſon corps, mais ils emporterent les autres, & ſe retirerent ſur l'islot où étaient la plupart des leurs. Nos bateaux revinrent avec les pirogues, longues d'environ trente-deux pieds, d'une conſtruction curieuſe, faites de planches travaillées avec ſoin, ornées en divers endroits de ſculpture, & proprement couſues enſemble. La couture était recouverte d'une bande d'écailles de tortue artiſtement attachée, pour empêcher l'eau de pénétrer dans la pirogue, dont le fond était très-étroit, & c'eſt ce peu de largeur qui obligeait de les accoupler, en les aſſujettiſſant l'une à l'autre par des pieces de bois, de maniere qu'elles laiſſaient entr'elles un eſpace de ſix à huit pieds. Un mât était placé dans le milieu de chaque pirogue,

&

& la voile était tendue entre les deux mâts ; cette voile, faite de nattes, nous parut fort ingénieusement travaillée. Leurs pagayes étaient bien faites, & leurs cordages, qui paraissaient être formés de l'écorce du cocotier, avaient la force des nôtres. Quand ces pirogues sont à la voile, plusieurs personnes s'asseient sur les pieces de bois qui les tiennent unies.

Les vagues qui se brisaient avec violence contre le rivage, nous ôtaient l'espérance de nous procurer des rafraîchissemens dans cette partie de l'isle ; nous revinmes vers celle que nous avions quittée, pour sonder encore autour de l'islot ; nous n'y trouvâmes point de fond. Les insulaires s'étaient rassemblés sur la pointe près de laquelle nous les avions mis en fuite ; ils enleverent les pirogues qui se trouvaient sur le bord de la mer ; mais pour prévenir un combat qui ne pouvait produire que des meurtres inutiles, je fis tirer un coup de canon dont les balles, en sifflant sur leurs têtes, les mirent en fuite.

Nos bateaux parvinrent cependant à descendre sur l'isle avant le coucher du soleil ; nos gens ramasserent quelques noix de cocos & ne virent aucun habitant ; des coups de vent, une forte pluie, nous obligerent de louvoyer pendant la nuit, & nous revinmes le lendemain vis-

à-vis de l'isle ; nos bateaux partirent encore ; j'y avais fait descendre tous les malades qui ne l'étaient pas assez pour ne pouvoir quitter leurs hamacs. Nous descendîmes à terre ; nous vîmes des cabanes que les insulaires avaient abandonnées, & ne trouvâmes que des chiens qui ne cessèrent d'aboyer aussi long-tems que nous fûmes sur la terre. Ces cabanes étaient d'une chétive apparence, toutes étaient couvertes de branches de cocotiers, mais leur situation était très-agréable. On y respirait un air frais & délicieux, à l'ombre d'un grand bois de beaux arbres d'espèces différentes, dont quelques-unes nous étaient inconnues. Les cocotiers fournissent aux habitans presque tous les besoins de la vie, la nourriture, les voiles, les bois de charpente & de construction. Ces habitans n'habitent probablement que les lieux où cet arbre utile se trouve. Le rivage était couvert de corail & de coquilles de grandes huîtres perlieres. On y en pourrait établir une pêcherie. Les habitans ne se montrerent que dans l'éloignement. Les hommes étaient nuds, les femmes portaient une espèce de tablier qui les couvrait de la ja ceinture aux genoux.

Nos gens, en visitant une cabane, y trouverent un gouvernail déjà rongé de vers, qui

nous parut être de fabrique hollandaise ; ils y trouverent encore un morceau de fer battu, un de cuivre & quelques outils de fer, que les insulaires avaient reçus sans doute des Hollandais à qui était le petit bâtiment qui s'en servit du gouvernail. Ce vaisseau se brisa-t-il sur cette côte? Les habitans avaient-ils tué ceux qui le montaient, ou étaient-ils revenus dans leur pays? C'est ce qu'on ne pouvait dire. On ne connaissait aucune relation qui nous en instruisit : cette isle paraissait avoir été inconnue jusqu'à nous. Si le vaisseau périt sur ces rivages dangereux, il dût laisser de plus nombreux débris ; mais il aurait fallu plus de tems que nous n'en pouvions donner pour faire ces recherches. J'emportai ces débris ; mais nous leur laissâmes un outil qui avait la forme d'une hache, & dont la tête était une coquille d'huître perliere ; peut-être avait-il été fait à l'imitation d'une hache, & ce qui pourrait le faire croire, c'est qu'il y avait parmi les outils que j'emportai, un morceau de fer qui paraissait avoir été fait en partie d'un de ces instrumens.

Près des cabanes des insulaires, il y avait des bâtimens d'une autre espèce, semblables à des tombeaux ; ils étaient ombragés par de grands arbres ; les murs & le comble en étaient

de pierres, leur forme était celle des tombeaux quarrés qu'on voit dans les cimetieres de nos villages. Nous trouvâmes aux environs des caisses remplies d'os de morts, & sur les arbres qui les couvraient, pendaient des têtes, des os de tortues & des poissons d'espèces différentes, renfermés dans des corbeilles de roseaux. Nous prîmes de ces poissons ; il n'en restait que la peau & les dents ; ils paraissaient avoir été vuidés, & la chair en était desséchée.

Nos bateaux firent plusieurs voyages à terre pour en rapporter des noix de cocos & des plantes anti-scorbutiques dont l'isle est couverte ; secours désiré depuis long-tems, & qui rendit la la santé à nos malades.

L'eau douce qu'on y trouve est admirable, mais n'y est pas abondante. Les puits qui la fourniſſent sont si petits, qu'on les desséche en y puisant deux ou trois fois avec une coquille de cocos ; mais comme ils se rempliſſent de nouveau assez vîte, on pourrait, en les élargissant, les rendre plus utiles.

Nous n'y apperçûmes aucun animal vénimeux ; mais les mouches y sont insupportables ; elles nous couvraient de la tête aux pieds ; elles nous tourmentaient dans nos vaisseaux. Nous y vîmes des perroquets, des oiseaux qui

nous étaient inconnus, des espèces de colombes d'une beauté si rare & si douces, si familieres qu'elles nous approchaient sans crainte, & nous suivaient souvent dans les cabanes des Indiens.

Les insulaires se cacherent pendant tout le jour; nous n'apperçûmes aucune fumée: sans doute qu'ils craignirent que nous ne découvrissions leur retraite. Le soir, nous nous retirâmes à bord, & le jour suivant nous partîmes pour visiter la nouvelle isle que nous avions apperçue. Celle que nous quittions est à 69 lieues des isles du Disappointement, & sous le 14$^{e}$ degré 29 min. de latitude méridionale.

Nous éprouvâmes sur la nouvelle isle, les mêmes obstacles qui nous avaient repoussés à la précédente. La côte qui se présentait à nous avait sept lieues de long, & dans cet espace nous ne trouvâmes point de fond. Les habitans accoururent sur le rivage dès qu'ils nous apperçurent, armés de lances & de pierres; ils nous suivirent le long de la grève; la chaleur était si grande, que cette course paraissait les épuiser; on les voyait chercher à se donner de nouvelles forces en se plongeant dans l'eau, ou en s'étendant sur le sable que les vagues venaient d'abandonner; puis ils recommençaient à courir.

Dans cet intervalle, nos bateaux sondaient

le long de la côte ; j'avais défendu à mes gens de faire aucune violence aux insulaires, à moins que la nécessité de leur propre défense ne les y obligeât ; j'avais ordonné encore d'employer tous les moyens possibles pour gagner leur bienveillance & leur amitié. Ils s'approcherent du rivage, & firent entendre qu'ils avaient besoin d'eau ; les Indiens les comprirent & leur firent signe de s'avancer plus loin de la côte, ils les suivirent jusqu'à un village formé de cabanes semblables à celles que nous avions visitées. Le nombre des Indiens s'y accrut. Nos bateaux raserent le rivage le plus près qu'il était possible, & les vaisseaux se préparerent à leur envoyer du secours & à les soutenir avec l'artillerie.

Nous vîmes alors un vieillard descendre du village vers le bord de la mer ; il était suivi d'un jeune homme. Sa taille était haute & il paraissait vigoureux ; une barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture, lui donnait un air vénérable. Il semblait avoir l'autorité d'un chef ou d'un roi. Il fit un signe, & les insulaires se retirerent à une certaine distance. Il s'avança sur le rivage ; d'une main il tenait un rameau vert, de l'autre il pressait sa barbe contre son sein. Dans cette attitude, il fit un long discours ; sa prononciation cadencée semblait un chant qui

n'avait rien de désagréable. Nous regrettions de ne pouvoir l'entendre, comme de ne pouvoir en être entendus. Pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jettâmes quelques présens de peu de valeur tandis qu'il parlait encore; il n'y toucha point, il ne permit point aux siens d'y toucher avant qu'il eut achevé sa harangue. Alors il s'avança dans la mer, nous jetta un rameau vert, & prit ensuite les présens. Nous fîmes entendre à ce peuple qu'il devait poser les armes; la plupart les quitterent. Un de nos officiers, encouragé par cette bonté apparente, sauta dans la mer & gagna la terre à la nage. Les Indiens l'entourerent, examinerent ses habits, admirerent sa veste. Il leur en fit un don; mais quand il eut donné sa veste, un Indien lui ôta sa cravate & s'enfuit. L'officier craignit de plus grandes familiarités, & revint au travers des vagues au canot. Cette fuite ne détruisit point la bonne intelligence; plusieurs insulaires vinrent vers nos bateaux: les uns nous apporterent des fruits, les autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. On espéra en obtenir des perles; on leur montra des huîtres perlieres, mais ils ne purent comprendre ce qu'on demandait. Peut-être on aurait mieux réussi, s'il eût été possible d'y rester

plus long-tems ; la côte n'y offrait pas un mouillage, il fallut s'en éloigner. La paſſion de ces inſulaires pour les grains de verre, ne permet pas de croire qu'ils négligent les perles, & peut-être on pourrait y faire des échanges avantageux avec des verroteries, des haches & des cloux. Nous apperçûmes dans le lac deux ou trois grandes pirogues, dont l'une avait deux mâts tenus par des cordages.

Nous donnâmes à ces deux isles le nom du Roi Georges : le lendemain nous en découvrîmes une nouvelle ; nous cinglâmes vers elle ; c'était une isle qui s'étend du levant au couchant. La verdure qui la couvre en rend l'aſpect très-agréable ; mais les vagues briſaient ſur ſes côtes avec un bruit ſi terrible, le fond en eſt ſi mauvais, ſi ſemé d'écueils, que nous n'eſpérâmes pas y aborder. Elle n'a guères moins de vingt lieues de long, & paraît très-peuplée. Elle eſt à 48 lieues des isles du Roi Georges ; nous lui donnâmes le nom du Prince de Galles.

Nous cinglions toujours au couchant ; bientôt les groſſes lames qui nous avaient incommodés, recommencerent à ſe faire ſentir. Avant qu'elles ceſſaſſent, nous avions vu de grandes compagnies d'oiſeaux qui dirigeaient leur vol vers le midi dès que le coucher du ſoleil appro-

chait. J'en conjecturai qu'il y avait quelque terre étendue de ce côté ; ſi les vents nous avaient favoriſé, nous l'aurions rencontrée, & ſi nos matelots n'euſſent été malades du ſcorbut, je l'aurais cherchée. La population de ces isles baſſes ſemble annoncer l'exiſtence d'un continent peu éloigné, dont les habitans s'y ſont établis : mais je fus obligé de renoncer à l'eſpoir de cette découverte.

Le jour ſuivant, des oiſeaux qui voltigeaient autour de nous, nous firent ſuppoſer que nous étions dans le voiſinage de quelque isle nouvelle ; nous pourſuivîmes notre route avec précaution, parce que ces terres baſſes ne ſe voient qu'à une petite diſtance, & qu'on peut s'y briſer avant qu'on ait ſoupçonné qu'elles exiſtent. Cependant les trois jours qui ſuivirent, quoique toujours au milieu d'oiſeaux qui erraient autour de nous, ne nous offrirent aucune terre. Déjà nous étions à plus de 300 lieues de la derniere isle que nous avions découverte, lorſque nous apperçûmes une chaîne d'écueils qui s'allongeait vers le ſud, & n'était qu'à une lieue de nous.

Une heure après, nous vîmes la terre du haut des mâts ; elle offrait l'apparence de trois isles, dont les côtes bordées de rochers, laiſſaient entrevoir différentes coupures; des écueils

innombrables les ceignaient : ces isles nous parurent plus fertiles, plus riches que celles que nous avions visitées, elles étaient fort peuplées & leurs habitations s'étendaient en groupes le long du rivage. Une grande pirogue se montra à quelque distance des côtes. Je crus que c'était une partie des isles de Salomon, & j'espérais en trouver quelques autres d'un accès moins difficile & moins dangereux : cette espérance diminua nos regrets de quitter cette belle contrée sans la mieux connaître ; les écueils ne nous permettaient pas de le faire sans la plus grande nécessité. Ces isles sont à 352 lieues au couchant de celle du Prince de Galles, & sous le 10^e^ degré 15 min. de latitude méridionale. Nous les nommâmes *Isles du Danger.*

La vue de ces chaînes d'écueils, me fit craindre une nuit alarmante ; mes officiers la passerent sur le pont à observer ; de violens coups de vent qui se firent sentir, rendaient nos précautions plus nécessaires encore. Vers les 9 heures, je rentrai dans ma chambre : mais un bruit que j'entendis au-dessus de moi m'en fit sortir avec précipitation ; on m'apprit que la Tamar, qui marchait devant nous, avait tiré un coup de canon, & que nos gens découvraient des écueils redoutables. Je courus sur le pont, & je vis

que cette apparence d'écueils était formée par les ondulations de la lune qui perçaient à travers un léger nuage. Nous cherchâmes la Tamar pour la raſſurer, & ne la découvrîmes qu'une heure après.

Nous cinglâmes ſans rien découvrir juſqu'au 27 Juin, qu'à dix heures du matin, nous apperçûmes à huit lieues de nous une isle nouvelle; elle était vers le midi, & nous y courûmes. A meſure que nous l'approchions, ſes côtes parurent s'abaiſſer juſqu'au niveau de la mer. La verdure, les cocotiers l'embelliſſaient, & un grand lac en baigne l'intérieur. Elle a environ dix lieues de tour; ſes bords ſont marécageux & la mer s'y briſe avec violence. Nous en ſuivîmes les côtes & envoyâmes nos canots pour ſonder & chercher un lieu où nous puſſions jeter l'ancre. On ne put en trouver; mais je renvoyai les canots pour qu'ils cherchaſſent à débarquer & à nous apporter quelques rafraîchiſſemens pour les malades. Ils aborderent avec peine & nous apporterent deux cents noix de cocos, qui, dans notre ſituation, étaient d'un prix ineſtimable: nos gens n'y avaient trouvé aucun veſtige d'habitations ni d'habitans; ils y trouverent des milliers d'oiſeaux qui ſe laiſſaient tuer dans leurs nids placés

au ſommet des arbres ; ils n'y virent aucun quadrupède. Je crus d'abord que cette isle était celle que le Neptune Français nomme *Maluita*, placée au levant de la plus grande des isles de Salomon ; mais m'étant convaincu du contraire, je la nommai *Isle du duc d'Yorck*. Il paraît qu'elle était inconnue avant nous. Les isles Salomon n'ont été vues que par Quiros, & il ne paraît pas avoir laiſſé des détails ſur ſa découverte qui puiſſent la faire reconnaître.

En m'éloignant de cette isle, je cinglai vers le nord, pour traverſer la ligne & arriver aux isles des Larrons. Nous ne découvrîmes de terre que le 2 Juillet ſur le ſoir ; elle était au nord à la diſtance de ſix lieues ; nous louvoyâmes durant la nuit ; aux premiers rayons du jour cette isle nous préſenta un coup-d'œil charmant ; elle eſt baſſe, unie, couverte d'arbres où les cocotiers dominent ; mais l'accès en était défendu par un rivage marécageux, & par les vagues qui ſe briſaient avec violence ſur le rivage ; & cette vue tempéra le plaiſir qu'elle nous avait d'abord donné. Nous nous en approchâmes ; la population nous en parut nombreuſe ; un grand nombre d'inſulaires ſe montrerent ſur la plage, & une ſoixantaine de pirogues ſe mirent en mouvement & s'approcherent de nos vaiſſeaux ;

elles se rangerent autour de nous ; leurs pirogues, d'une construction bien entendue, étaient très-propres ; chacune d'elles renfermait de trois à six hommes.

Ces insulaires nous considérerent quelques instans, puis l'un d'eux s'élança dans l'eau, & grimpa ensuite sur le vaisseau comme un chat, s'y assit en faisant de grands éclats de rire, parcourut tout le bâtiment, s'efforçant d'emporter tout ce qu'il rencontrait : mais comme il était nud, il ne pouvait rien cacher. Nos matelots lui mirent une veste & des culottes, ce qui nous divertit beaucoup : car il avait tous les gestes d'un singe nouvellement dressé ; nous lui donnâmes du pain qu'il mangea avec voracité ; enfin, après avoir fait mille tours grotesques ; il s'élança du bord avec sa veste & ses longues culottes, & regagna sa pirogue à la nage. Dès qu'il fut de retour, plusieurs l'imiterent, nagerent vers le vaisseau, monterent par les sabords, se saisirent de tout ce qui leur tomba sous la main, & se replongeant à la mer, nagerent à une grande distance, quoique la plupart d'entr'eux eussent les mains pleines, & les tinssent élevées hors de l'eau, pour ne pas mouiller ce qu'ils emportaient.

Ces insulaires sont d'une taille avantageuse

& bien faits ; leur teint eſt un bronzé clair : on remarque ſur leur viſage un mêlange d'enjouement & d'intrépidité dont on eſt frappé : leurs traits n'ont rien de déſagréable : leurs cheveux ſont longs & noirs, noués derriere en une groſſe touffe ou en trois nœuds ; quelques-uns ont de longues barbes, d'autres n'ont que la mouſtache ou un bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils ne ſont vêtus que par des ornemens, tels que des colliers, des bracelets, des ceintures de coquillages artiſtement arrangés. Tous avaient les oreilles percées, ſans y avoir rien de ſuſpendu ; mais ſans doute ils y portent quelquefois des choſes peſantes, car quelques-uns avaient les oreilles qui pendaient juſques ſur les épaules. Un d'eux, qui paraiſſait conſidéré, avait une ceinture faite de dents humaines ; c'était apparemment un trophée de ſes exploits guerriers. Quelques-uns étaient ſans armes : d'autres avaient une eſpèce de lance, très-large par un bout, garnie des deux côtés dans une longueur d'environ trois pieds, de dents de goulus de mer, auſſi tranchantes que des lancettes. Nous leur demandâmes des noix de cocos en leur en montrant : mais loin de nous en donner, ils chercherent à nous enlever celles que nous avions encore.

Nos canots revinrent nous annoncer qu'ils avaient trouvé un fond propre à jeter l'ancre fort près du rivage ; mais qu'il était de corail & voiſin des écueils. Je crus donc devoir ne pas m'arrêter à cette isle pour fournir des rafraîchiſſemens à nos malades. Mes officiers lui donnerent mon nom : elle eſt ſous le 1 deg. 18 m. de latitude méridionale.

Nous cinglâmes vers les isles Larrons : divers poiſſons ſe préſenterent à nous ſur la route ; mais nous ne pûmes prendre que des goulus, que la diſette nous fit trouver excellens. La dyſſenterie attaqua les matelots, maladie qu'on attribua à la chaleur exceſſive que nous reſſentions, & à des pluies conſtantes. Déjà notre proviſion de cocos était épuiſée ; déjà le ſcorbut ſe manifeſtait avec plus de force : la noix de cocos l'avait ſuſpendue : elle avait guéri des hommes dans un état déſeſpéré : elle leur avait donné des forces & de l'activité : c'eſt le remede le plus ſalutaire à cette maladie deſtructive.

Nous étions pouſſés par des vents faibles & variables : la mer était calme, on avançait peu, & c'était une nouvelle peine de nous ſavoir ſi voiſins des isles que nous cherchions, d'en ſentir ſi fort le beſoin & de ne pouvoir les at-

teindre. La chaleur était suffocante ; la route que nous suivions, est en effet la plus brulante, la plus longue & la plus dangereuse qu'on eût faite encore. Enfin, nous arrivâmes le 22 Juillet sous la latitude de Tinian, & nous la cherchâmes. Nous ne découvrîmes de terres que six jours après : c'étaient les isles de Saypan, de Tinian & d'Aiguigan que nous vîmes à la fois ; dans l'éloignement, elles semblaient n'en faire qu'une. Saypan est la plus occidentale ; de la pointe nord de cette isle à la plus méridionale de celle d'Aiguigan, la distance est de dix-sept lieues ; entre elles est celle de Tinian, séparée de l'une & l'autre par deux détroits larges d'environ deux ou trois lieues. Saypan est la plus étendue, Aiguigan est la plus petite, mais celle dont les terres sont les plus élevées ; elle est de forme triangulaire. Nous vinmes jetter l'ancre près de celle de Tinian, sur un fond de gros sable & de corail brisé, à trois quarts de mille d'une chaîne de rochers qui se trouve à quelque distance de la côte, dans le lieu même où le lord Anson s'était arrêté avec le Centurion. L'eau y était si transparente, qu'on distinguait encore fort bien le fond à une profondeur de 140 pieds.

Dès que nos vaisseaux furent assurés dans leur position,

position, je descendis à terre pour chercher un lieu propre à dresser nos tentes pour nos malades qui étaient nombreux. Nous n'avions pas un matelot exempt de scorbut, plusieurs étaient à la derniere extrêmité. Nous trouvâmes des cabanes, élevées l'année derniere par les Espagnols & les Indiens; il n'était pas probable qu'on y eût encore à craindre leur arrivée; car le soleil y était au zénith, & la saison des pluies avait commencé.

Après avoir marqué la place de nos tentes, j'entrepris avec six ou sept de mes officiers, de pénétrer au travers des bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perspectives enchantereſſes, ces prairies verdoyantes, émaillées de fleurs & qu'animent de nombreux troupeaux qui y paissent en liberté, dont on trouve une description si intéressante dans les voyages du lord Anson. Mais le bois était si embarrassé de brouissailles que nous ne voyions pas à deux toises devant nous; & que pour ne pas nous perdre dans cette forêt presque impraticable, nous étions obligés de nous appeller les uns les autres. La chaleur excessive nous avait fait partir en chemise, sans autres vêtemens que nos longues culottes & nos souliers, qui furent bientôt en lambeaux. Nous parvinmes cepen-

dant, mais avec des peines infinies, à traverser ces bois ; cependant nous ne trouvâmes au-delà que des plaines couvertes de roseaux & de buissons, qui s'élevaient quelquefois jusqu'à la hauteur de nos têtes, & nos jambes embarrassées dans des ronces étaient en sang. Nous étions couverts de mouches de la tête aux pieds ; si nous voulions parler, nous en avions la bouche pleine, & plusieurs pénétraient jusqu'à la gorge. Après avoir parcouru ainsi l'espace de trois ou quatre milles, nous apperçûmes un taureau que nous tirâmes, & nous revinmes un peu avant la nuit au lieu de notre débarquement, aussi mouillés que si nous nous fussions plongés dans l'eau, & si harassés, que nous avions peine à nous soutenir. Nous envoyâmes chercher notre taureau, & trouvâmes une partie de nos malades à terre.

Le 1 Août, toutes nos tentes furent dressées, & nous nous occupâmes à remplir nos pieces d'eau dans un puits dont l'eau était saumâtre & peuplée de vers. La rade où nous étions était dangereuse : le fond était de sable, mêlé de masses de corail dures & tranchantes, qui coupent les cables : je fus obligé de les faire garnir de tonneaux vuides qui les tenaient tendus & les empêchaient de frotter sur les coraux ; de plus, je ne fis jeter qu'une seule ancre, toujours dans

le but qu'il ne fut jamais assez lâche pour frotter sur le fond, & mon expédient réussit.

La mer y est très-agitée dans le tems des syzygies; nous y fûmes assaillis un jour par des vagues si terribles, & qui brisaient avec tant de fureur sur les rocs voisins, que je fus obligé de mettre en pleine mer & d'y demeurer huit jours, dans la crainte que le cable ne se rompit, & que le vaisseau ne fut jeté sur les rochers.

J'étais attaqué du scorbut, & je fis dresser ma tente sur le rivage; j'y fis établir aussi la forge de l'armurier, & on répara toutes les ferrures des deux vaisseaux. L'isle produit des limons, des oranges amères, des cocos, du fruit à pain, des goyaves & d'autres fruits; mais je ne pus y trouver des melons d'eau, de l'oseille & des plantes anti-scorbutiques qu'on disait y végéter avec force.

Malgré nos fatigues & notre longue navigation au travers de climats divers, nous n'avions pas perdu un seul homme. Ici deux matelots moururent de la fièvre; plusieurs en furent attaqués après avoir été guéris du scorbut. Je crois l'air de cette isle mal-sain, au moins pendant la saison des pluies; elles y sont violentes, continuelles, & la chaleur suffocante. Elle est moins ardente sur les côtes de la Guinée,

aux Indes occidentales, dans l'isle S. Thomas où j'avais été, & ce ciel brûlant n'en est pas le seul désagrément : les mille-pieds, les scorpions, les grosses fourmis noires l'infestent. Nous y vîmes divers insectes inconnus & venimeux ; leurs piquures nous causaient des douleurs aiguës ; on tremblait de se mettre au lit où ils se tenaient cachés ; on en fut tourmenté sur les vaisseaux comme sur le rivage, parce qu'ils y avaient été portés avec le bois, s'étaient nichés dans tous les recoins, & ne nous laissaient aucun repos.

Dès que nos tentes eurent été dressées, j'avais envoyé nos gens à la chasse ; on trouva un peu de bétail, mais à une grande distance de notre habitation ; & ces animaux étaient si ombrageux qu'il était difficile d'en approcher assez près pour les tirer. Nos détachemens les poursuivirent souvent pendant des jours entiers sans les atteindre, & lorsqu'enfin ils avaient été tués, il fallait les traîner l'espace de sept à huit milles au travers des bois ; ils arrivaient à nos tentes couverts de mouches, exhalant une odeur fétide, ne pouvant servir d'alimens. Les chasseurs après s'être exténués de fatigue, n'en rapportaient souvent que la fièvre.

Nous avions de la volaille avec plus de faci-

lité ; les bois étaient peuplés d'animaux de toute espece ; mais la chair en était généralement de mauvais goût ; elle était corrompue une heure après qu'on avait tué l'oiseau.

L'isle abonde en cochons sauvages qui presque seuls nous fourniſſaient de la viande fraîche ; ils sont féroces & pesent environ 200 livres ; on peut les tirer avec assez de facilité ; mais un Nègre qui était avec nous, imagina un piége pour les prendre & y eut du succès : c'était un grand avantage ; par-là nous étions assurés d'avoir tous les jours de la viande fraîche, & nous pouvions en faire une excellente provision pour les vaisseaux.

Tandis que nous nous occupions de cet objet, M. Gore découvrit un endroit agréable, abondant en bétail & dont l'accès était facile par la mer ; c'était entre le nord & le couchant de l'isle. Nous y élevâmes une tente, & chaque jour nos bateaux en rapportaient ce que les chasseurs avaient tué ; mais quelquefois les vagues étaient si violentes qu'il était impossible d'aborder ; & le canot de la Tamar qui voulut braver le danger, perdit trois de ses hommes.

Nous étions alors abondamment pourvus de provisions fraîches ; chaque jour on faisait cuire du pain pour les malades ; & comme la fatigue

fut moins forte, la fièvre fut moins fréquente. Il y a de beaux poiſſons ſur les côtes; mais ils ſont mal-ſains; le voyage du lord Anſon nous en avertiſſait; mais nous crûmes qu'il n'en condamnait qu'un trop grand uſage: nous en mangeâmes avec ſobriété, & cependant ils mirent tous ceux qui en mangerent en danger de perdre la vie.

Cette isle produit auſſi du coton & de l'indigo en abondance; elle ſerait d'un grand revenu ſi elle était ſituée dans des mers moins éloignées. Le chirurgien de la Tamar y fit une eſpèce de jardin qu'il ferma d'un enclos; il y ſema différentes graines; mais les plantes qu'elles produiſirent n'étaient pas aſſez avancées pour en faire uſage quand nous partîmes de l'isle.

Pendant le tems que nous y demeurâmes, j'envoyai la Tamar reconnaître l'isle Saypan, qui, plus étendue & plus élevée, ſe préſentait ſous un aſpect plus agréable. La Tamar y trouva un fond ſemblable à celui de Tinian; ſes gens deſcendirent ſur une très-belle plage ſablonneuſe, qui s'étend dans une longueur de plus de deux lieues; ils ſe promenerent dans les bois, & y remarquerent pluſieurs arbres propres à faire des mâts de navire. Ils y virent

beaucoup de cochons ſauvages & des guanaques, mais point d'autre bétail, point d'oiſeaux, point de ruiſſeaux ni de ſources d'eau douce; ils apperçurent un grand étang au milieu des terres dont ils n'approcherent pas. De grands tas d'huîtres perlieres jetés çà & là ſur le rivage, firent penſer que les Eſpagnols s'y rendaient en de certains tems de l'année pour y faire la pêche des perles; d'autres veſtiges l'annonçaient encore. Ils y virent encore pluſieurs de ces piliers de figure pyramidale, repoſant ſur une baſe quarrée dont on lit la deſcription dans le voyage du lord Anſon.

Nos malades étant rétablis, je fis embarquer nos tentes, la forge, le four, tout le bagage, & munis de tous les rafraîchiſſemens que l'isle fournit, ſur-tout de deux mille noix de cocos, dont nous connaiſſions les effets heureux pour le ſcorbut, nous mîmes à la voile le 1 Octobre; nous quittâmes Tinian après y avoir fait un ſéjour de neuf ſemaines. J'eſpérais trouver la mouſſon avant d'avoir atteint le méridien des isles Bashées. Le vent fut d'abord faible, il ſe renforça enſuite, il venait du couchant & nous cinglâmes vers le nord : le 3, nous vîmes l'isle d'Anatacan ; elle eſt remarquable par l'élévation de ſes terres qui avaient déjà frappé

les voyageurs qui nous avaient précédés.

Nous continuâmes de faire voile au nord jusqu'au 10; alors nous nous trouvions sous le 18 degré 33 min. de latitude; un courant retarda notre course dans cette route. Le 18, nous vîmes des oiseaux de terre dont le vol pesant annonçait la fatigue. Nous en prîmes un au moment qu'il se posait sur nos voiles basses; il nous parut d'une espece rare; il était de la grosseur d'une oie; son bec, ses cuisses d'un noir d'ébène relevaient l'éclat de son plumage plus blanc que la neige; son cou long d'un pied, était aussi menu que celui de la grue; son bec recourbé était si long & si gros qu'il est difficile de comprendre comment les muscles de son cou pouvaient le supporter. Il vécut quatre mois de biscuit & d'eau; mais il dépérissait chaque jour, sans doute parce que cette nourriture ne lui convenait pas. Il était devenu si maigre qu'il n'était plus qu'un squelette quand il mourut. Je croirais que cet oiseau, différent de toutes les especes de toucans dont Edwards fait mention, n'a jamais été décrit par les naturalistes. Cet oiseau & ceux qui volaient avec lui paraissaient s'être écartés de quelques isles au midi de la route que nous suivions & qui ne sont point marqués sur les cartes.

L'aiguille aimantée demeura dirigée directement au nord pendant trois jours ; elle s'en écarta de nouveau, lorsque nous fûmes à six lieues de l'isle Grafton, la plus septentrionale des isles Bashées. Je voulais m'arrêter à ces isles, & je cinglai vers elles ; mais comme la navigation de-là jusqu'au détroit de Banca est très-périlleuse, & qu'un beau ciel, un vent frais nous permettaient d'aller à toutes voiles, je crus qu'il était plus prudent de poursuivre ma route, & je me dirigeai vers le couchant.

Le 24, je reconnus les rochers qu'on nomme les triangles, écueils dangereux situés au-dehors de la pointe Prasil ; des arbres, de gros bambous se recontrerent flottans sur notre route.

Le 3 Novembre, à sept heures du matin, nous découvrîmes Pulo-Timaon ; nous en étions encore à douze lieues. Dampier parle de cette isle comme d'un lieu où l'on peut se procurer des rafraîchissemens, & je fus tenté d'y aborder ; nos viandes salées étaient alors nos seuls alimens, & elles commençaient à se corrompre. Les brises légeres, le calme, les courans ne me permirent d'y arriver que le 5 au soir. Nous y jettâmes l'ancre à environ deux milles du rivage, dans une baie de la côte orientale de l'isle.

Nous descendîmes à terre le lendemain pour voir quels vivres nous pouvions y obtenir. Les habitans nous parurent insolens; ce sont des Malais. Dès que nous approchâmes du rivage, ils accoururent en grand nombre sur le rivage, tenant un grand couteau d'une main, & de l'autre une pique armée d'une pointe de fer; à leur ceinture pendait un redoutable cric. Nous débarquâmes malgré cet appareil menaçant, & nous commençâmes à entrer en pourparlers; mais tout ce que nous pûmes obtenir fut une douzaine de volailles, une chèvre & un chevreau; ils rejeterent avec mépris des haches, des couteaux que nous leur offrions en échange, ils voulaient de l'argent que nous n'avions pas; enfin, ils daignerent accepter des mouchoirs.

Ce peuple est petit & bien fait; son teint est un noir bronzé. Nous vîmes parmi eux un vieillard vêtu à peu près comme le sont les Persans; tous les autres étaient nuds, à la réserve d'une espece de turban fait avec un mouchoir, & de quelques morceaux d'étoffe dont ils se ceignent les reins & qu'ils attachent à une agraffe d'argent. Nulle femme ne parut à nos yeux; la jalousie peut-être les fit cacher. Leurs maisons, bâties en bois de bambou, sont propres, construites

avec régularité, sont élevées sur des poteaux d'environ huit pieds de haut; leurs canots sont aussi très-bien faits, & quelques-uns sont fort grands. Le pays nous parut fort agréable & couvert d'arbres. L'isle est montueuse & abondante en chou palmite & en cocotier; mais les habitans ne jugerent pas à propos de nous donner de leurs fruits. Nous y vîmes des rivieres, mais nous n'en pûmes connaître les autres productions végétales.

Malgré l'agitation violente de la mer dans la baie où nous étions à l'ancre, nous réussîmes à y faire une pêche abondante; les habitans le virent avec peine; les poissons qui viennent sur leurs côtes leur paraissaient une de leurs propriétés, & ils ne pouvaient voir avec indifférence qu'on les leur enlevât.

Deux belles rivieres viennent se jetter dans la baie; l'eau en est bonne & pure, & si supérieure à celle que nous avions, que nous en remplîmes autant de pieces que le canot put en porter deux fois. Tandis que nous étions encore à l'ancre, quelques insulaires nous apporterent un animal qui avait le corps du lièvre & les jambes d'un daim. Un de nos officiers l'acheta. Nous voulions le conserver vivant; mais nous n'avions à lui donner aucune nourriture qui lui

convint, & il nous fallut le tuer; la chair en était de très-bon goût.

Pendant trente-six heures que nous fûmes dans cette baie, le tems fut orageux; la pluie, les éclairs, les plus violens coups de tonnerre s'y succéderent presque sans interruption. Nous nous en éloignâmes le 7, aidés d'un vent de terre; un courant violent nous portait vers le midi; cette saison était la moins favorable pour traverser ces parages; & lorsque nous eûmes atteint la latitude de Pulo-Condor, nous n'eûmes que des vents faibles, séparés par de longs calmes, interrompus par des pluies violentes & des tonnerres effrayans.

Le 10, nous apperçûmes l'isle Lingen, & le lendemain d'autres petites isles, qui nous parurent les isles Domines, ensuite Pulo-Taya, où nous vîmes une jonque Chinoise, & au nord de cette isle la très-petite isle de Pulo-Toupao.

Cette mer n'est pas profonde: nous pouvions y jetter l'ancre & l'y jetâmes quelquefois. Le 13, nous découvrîmes un sloup à l'ancre qui mit pavillon Hollandais; il y avait fort long-tems que nous n'avions vu de bâtiment qui appartint à des Européens, & cette vue nous fit plaisir. Après avoir été tourmenté par le vent & un courant, je revins dans le voisinage du

sloup Hollandais, j'y jetai l'ancre & lui envoyai mon canot pour en tirer quelques informations; il fut bien reçu, mais bien étonné de ne pouvoir se faire entendre. Il n'y avait que des Malais sur ce vaisseau; ils se montrerent polis, offrirent du thé à mes gens, & leur firent beaucoup d'honnêtetés. Ce sloup était d'une construction singuliere; son pont était de bambou, & deux grosses pieces de bois placées aux deux bouts du vaisseau, lui servaient de gouvernail.

Le lendemain, 15 Novembre, nous remîmes à la voile; nous arrivâmes à la hauteur des sept Isles, & bientôt après nous découvrîmes la côte de Sumatra. Nous vîmes les pointes de Manopin, Hill & de Batacarang, évitâmes l'écueil dangereux de Frédéric Hendrick, & passâmes devant l'embouchure de la riviere de Palambam. Nous découvrions la haute terre de Queda-Banca lorsque nous jetâmes l'ancre. Nous apperçûmes alors plusieurs vaisseaux dont quelques-uns portaient pavillon Hollandais. Le fond sur lequel nous nous trouvions était bon, & ce fut un bonheur pour nous; car pendant la nuit le vent souffla par bouffées violentes, il fit de la pluie, des tonnerres, un tems couvert lui succéda; mais nous n'en continuâmes pas moins notre chemin. Le 19, nous rencontrâmes un

fenau de la Compagnie Anglaiſe des Indes orientales; il venait de Bencolen, pour ſe rendre à Malaca, & enſuite au Bengale. Ce fut une heureuſe rencontre pour nous; car nous nous trouvions alors réduits aux proviſions que nous avions apportées d'Europe; le bœuf & le porc exhalaient une puanteur inſupportable, & le pain fourmillait de vers; le maître du ſenau nous envoya un mouton, une douzaine de volailles & une tortue, qui formaient, je crois, la moitié de ſes proviſions, & ne voulut rien accepter en échange que nos remercîmens. C'eſt avec plaiſir que je lui paie ce tribut de ma reconnaiſſance; je n'ai pu me rappeller ſon nom, ni celui de ſon vaiſſeau, & j'en ſuis bien fâché.

Nous ſuivions la côte de Sumatra; mais parvenus à ſa partie méridionale, je jetai l'ancre pour ne pas nous jeter dans les écueils qui s'étendent au nord de l'isle Lucipara dont nous n'étions plus éloignés que de ſix lieues. Le vent était faible, & la marée qui nous était contraire, ne nous permettaient pas de paſſer entre ces écueils & Sumatra; nous cinglâmes plus au ſud, découvrîmes Java, paſsâmes entre les isles d'Edam & de Horn, & entrâmes dans la rade de Batavia, où nous jetâmes l'ancre, au levant de l'isle Onruſt, à quelque diſtance des

autres vaiſſeaux qui s'y trouvaient. C'était le 27 Novembre 1765.

Le lendemain nous nous approchâmes davantage de la ville, que je ſaluai d'onze coups de canon, qui nous furent rendus. Il y avait dans cette rade plus de cent vaiſſeaux de différentes grandeurs, & dans ce nombre un grand vaiſſeau Anglais de Bombay.

La Compagnie Hollandaiſe entretient toujours ici un vaiſſeau amiral. Son commandant eſt un perſonnage de conſéquence, ou affecte de l'être ; il jugea à propos d'envoyer ſon canot à mon vaiſſeau, avec une eſpece d'officier de mauvaiſe mine & mal vêtu, qui me demanda qui nous étions, d'où nous venions, quelle était notre deſtination ; il me fit d'autres queſtions impertinentes, & voulut écrire mes réponſes. Son ton de juge me déplut, & je lui épargnai la peine d'écrire, en lui ordonnant de ſe retirer ſur le champ ; il le fit ſans répliquer.

Lorſque nous jetâmes l'ancre, nous n'avions pas un malade dans nos vaiſſeaux ; mais comme l'air de Batavia y eſt fort mal-ſain, ſur-tout dans la ſaiſon des pluies qui s'approchait, & que l'arac, qui enflamme le ſang, y eſt très-commun, je réſolus d'y faire peu de ſéjour.

Pour expédier, j'allai faire visite au général ; il était à sa maison de campagne ; le fabandar, ou introducteur des étrangers me proposa d'y aller, & je m'y déterminai plutôt que d'attendre son retour. Nous partîmes sans différer ; le général me fit un accueil gracieux, & me laissa le choix d'une maison dans la ville, ou de loger dans l'hôtel, grande & belle maison que le général afferme à un particulier, avec le privilege exclusif de loger tous les étrangers, qui sont toujours nombreux. Un habitant qui oserait donner un lit à un étranger pour une seule nuit, paierait une amende de 500 rixdales, ou 2500 livres de France.

Il est peu de grands édifices à Batavia ; mais les maisons y sont régulieres au-dehors, agréables & commodes au-dedans. Les rues y sont larges, bien pavées & la plupart traversées par des canaux bordés de grands arbres de chaque côté ; ces canaux sont commodes aux négocians pour le transport des marchandises jusqu'à leurs portes ; mais ils y entretiennent une humidité dangereuse. La ville est bâtie sur un terrain marécageux qui rend ces canaux nécessaires pour l'écoulement des eaux ; mais les arbres qui les embellissent gênent la circulation de

de l'air & s'oppoſent à la diſperſion des vapeurs qui s'en élevent (*).

Il n'eſt gueres de villes en Europe plus peuplée. Batavia eſt le centre commun où ſe réuniſſent toutes les nations de l'Inde ; les Hollandais, les Portugais, les Chinois, les Perſans, les Maures, les Malais, les Javans s'y raſſemblent, ils en forment la population. Les Chinois y ont un quartier ſéparé, & y font le plus grand commerce ; chaque année il y arrive 10 ou 12 jonques Chinoiſes, & c'eſt la principale ſource des richeſſes des Hollandais qui l'habitent.

La jouiſſance des plaiſirs variés, de la bonne chère, des productions les plus propres à flatter le goût, y eſt troublée par une multitude d'inſectes venimeux qui ne vous y laiſſent aucun repos. Ses dehors approchent de la magnificence des environs de Londres. On y eſt ſur-tout frappé de la beauté des chemins, embellis d'un côté par un canal où vont & viennent un grand nombre de barques, & ornés d'arbres ſuperbes : de l'autre par des maiſons

(*) Mais les Phyſiciens aſſurent que les végétaux abſorbent une partie de l'humidité & du mauvais air, même dans une chambre : il ſemble qu'ils devraient, au contraire, purifier l'air de Batavia.

de campagne qui offrent un coup-d'œil enchanteur. Ils y réſident autant que leurs affaires le leur permettent, parce qu'ils y reſpirent un air plus pur & ſalubre que dans la ville.

Impatient de quitter Batavia, je preſſais notre expédition. Dès que nous eûmes embarqué les rafraîchiſſemens, une proviſion de riz & d'arac pour le reſte du voyage, nous mîmes à la voile après y avoir ſéjourné douze jours. Nous cinglâmes vers l'isle du Prince ſituée dans le détroit de la Sonde; & nous y arrivâmes le 14 Décembre. Dans ce paſſage, les habitans de Java vinrent nous offrir des tortues dont leurs canots étaient chargés; nous en achetâmes un ſi grand nombre, que nous ne vivions que de ce mêts. Nous demeurâmes cinq jours devant l'isle du Prince, dont les habitans nous vendirent auſſi des tortues à fort bas prix. Nous y fîmes notre proviſion d'eau & de bois, & partant de ce lieu avec un vent favorable, nous eûmes bientôt perdu de vue l'isle de Java. Ce fut alors qu'une fièvre putride ſe développa avec fureur dans nos équipages; trois matelots en moururent: pluſieurs furent mis hors de toute eſpérance. Cependant nous n'avions pas perdu un ſeul homme à Batavia: ce qui fut regardé comme un exemple extraordinaire de bonheur.

Quand nous eûmes demeuré quinze jours en mer, nous eûmes la consolation de voir nos malades rétablis.

Quarante jours s'écoulerent sans qu'il nous arrivât rien de remarquable, excepté la mort d'un de nos meilleurs canoniers; il se laissa tomber du vaisseau dans la mer, & tous nos efforts ne purent le sauver. Le 10 Février 1766, nous découvrîmes la côte d'Afrique; elle était à sept lieues de nous, & paraissait coupée en plusieurs hautes montagnes, entre lesquelles on voyait la terre s'abaisser en pente douce, & couverte d'un sable blanc: c'était sous le 34 degré 14 minutes de latitude méridionale.

Nous nous dirigeâmes vers la terre, & lorsque nous en fûmes à deux lieues, nous vîmes une fumée épaisse s'élever d'une plage sablonneuse. J'imaginai que ce feu était allumé par des Hottentots, & j'étais surpris qu'ils eussent choisi cette partie de la côte pour leur résidence, puisqu'on n'y trouvait que des collines d'un sable aride, où l'on n'apperçoit ni arbrisseaux, ni verdure, & au pied desquelles la mer se brise avec une violence qui rend la pêche dangereuse ou impraticable.

Le 12, nous doublâmes le cap Lagullas ou des Aiguilles, éloigné de trente lieues au levant

du cap de Bonne-Eſpérance. Le lendemain nous paſsâmes entre l'isle Pingoin & la pointe verte, & entrâmes dans la baie de la Table par un vent violent & qui ſoufflait par bouffées. Nous laiſsâmes tomber l'ancre & ſaluâmes le fort, qui nous rendit le ſalut. Les Hollandais nous dirent qu'aucun marin de leur nation n'aurait oſé entrer dans la baie avec un vent ſi contraire; qu'ils nous avaient vu avec ſurpriſe entrer & manœuvrer avec plus de facilité & de promptitude qu'on ne le fait ordinairement par un vent favorable.

Je deſcendis le lendemain pour rendre viſite au gouverneur; ſa voiture nous attendait ſur le rivage: c'était un vieillard très-affable, qui me reçut avec la plus grande politeſſe, il m'offrit un appartement dans la maiſon de la compagnie pendant mon ſéjour au cap, & me pria de diſpoſer de ſa voiture comme ſi elle m'appartenait. J'y dînais un jour avec quelques perſonnes, j'eus occaſion de parler de la fumée que j'avais vue ſur une plage ſablonneuſe, où tout annonçait dans le voiſinage la plus grande ſtérilité, & j'en parus étonné. Il me dit qu'il n'y avait pas long-tems qu'un autre vaiſſeau qui s'était approché de cette partie de la côte, avait vu comme moi cette grande fumée, quoi-

que cette terre, qu'on supposait une isle, fut inhabitée. Il m'apprit encore, qu'il y avait deux ans que deux vaisseaux de la Compagnie des Indes, venant de Batavia au cap, s'étaient probablement perdus sur cette côte, puisqu'on n'en avait point reçu de nouvelles, & que les fumées qu'on avait apperçues, venaient sans doute de leurs équipages qui s'y étaient sauvés. On y avait envoyé plusieurs bateaux pour éclaircir ces conjectures; mais la mer brise là avec tant de furie que jamais on a osé y aborder. Je fus touché du récit de cette triste aventure, & regrettai de l'avoir apprise si tard: car j'aurais fait mes efforts pour trouver ces infortunés, & les tirer d'un lieu où ils devaient probablement périr de misere.

Le cap est un lieu très-propre pour relâcher & se rafraîchir, au moins pour les vaisseaux qui doivent franchir la pointe méridionale de l'Afrique. Le climat en est frais, la campagne très-belle, & l'on y trouve en abondance des provisions de toute espece. Le jardin de la Compagnie est un endroit délicieux: à l'une de ses extrêmités on voit une ménagerie qui appartient au gouverneur: il n'épargne rien pour la remplir d'un grand nombre d'animaux curieux & rares; j'y ai vu trois belles autruches & quatre

zebres d'une taille extraordinaire. Nos gens, à qui je permettais d'aller à terre tour à tour, profitaient de cette liberté pour se régaler des vins du cap, & ils n'en revenaient gueres sans être ivres.

Plusieurs vaisseaux de différentes nations arriverent près du nôtre, mais aucun n'allait au-delà du cap.

Je demeurai trois semaines dans ce lieu pour remettre mes équipages de leurs fatigues. Après avoir pris congé du bon vieux gouverneur, & m'être pourvu de toutes les provisions nécessaires, je mis à la voile le 7 Mars par un vent favorable.

Le 16, nous vîmes à 15 lieues vers le couchant l'isle de Sainte-Hélène; mais nous ne cherchâmes point à y aborder. Quelques jours après, comme nous étions poussés par un bon vent, à une grande distance des terres, le vaisseau éprouva une secousse aussi forte que s'il eût donné sur un banc: elle nous effraya, nous courûmes tous sur le pont, & nous vîmes la mer se teindre de sang à une grande étendue autour de nous. Cette vue dissipa nos craintes; elle nous persuada que nous avions heurté contre une baleine ou un grampus, & que vraisemblablement notre vaisseau n'en avait reçu aucun dommage. C'est encore dans ces parages

que nous perdîmes notre maître charpentier, jeune homme industrieux & actif, qui languissait depuis notre départ de Batavia.

Le 25, nous passâmes la ligne : le jour suivant, j'appris que le gouvernail de la Tamar était en très-mauvais état. On le répara aussi bien qu'on le put ; mais craignant que ce vaisseau ne pût se maintenir contre un vent violent qui aurait pu le briser sur les côtes, j'ordonnai au capitaine de faire voile pour Antigoa, où il serait bien plutôt qu'en Europe, & où il pourrait faire réparer son gouvernail & son vaisseau. La Tamar se sépara donc de nous, & fit voile pour les Antilles. Peu de tems après, nous fûmes assaillis par des vents variables & très-forts qui nous chassèrent vers le nord. Le 7 Mai, nous découvrîmes les Sorlingues. Le 9, nous mouillâmes aux Dunes, après un voyage de vingt-deux mois & quelques jours.

# VOYAGE
## DU
## CAPITAINE PHILIPPE CARTERET,
## EN 1766, 67, 68 & 69.

BIENTÔT après mon retour d'un voyage autour du monde, fait avec le commodore Byron, je fus nommé commandant du Swallow, sloup de sa majesté Britannique ; ma commission était datée du 1 Juillet 1766. Le sloup était à Chattam & l'on m'ordonna de l'équiper avec toute la diligence possible. C'était un vieux vaisseau qui servait depuis trente ans, & je ne le croyais pas en état de faire un long voyage. Il était légérement doublé à la quille, & cette quille n'était pas même garnie de clous qui pussent aider à la défendre contre les vers. Je devais accompagner le Dauphin dans son expédition ; mais le Dauphin était un grand vaisseau, il était doublé de cuivre, il était approvisionné de tout ce qui était nécessaire pour une navigation longue & dangereuse. Le Swallow, pesant

& vieux, n'avait qu'un doublage imparfait; il était mal pourvu des choſes les plus eſſentielles. Je ne pouvais croire qu'ils fuſſent deſtinés au même voyage. Je me hazardai cependant à demander une forge, du fer, un petit eſquif & pluſieurs autres choſes dont je connaiſſais l'importance dans une longue navigation. On me répondit que le Swallow était fort propre pour l'uſage qu'on en voulait faire, & l'on ne m'accorda rien de ce que je déſirais. Cette réponſe me perſuada toujours davantage que je ne devais accompagner le Dauphin que juſqu'aux isles Falkland, où je ſerais remplacé par le Jaſon, frégate excellente, doublée en cuivre, approviſionnée avec ſoin. Comme je manquais de fil de carret, je voulus m'en procurer à Plymouth; mais on me répondit qu'on en avait mis ſur le Dauphin une quantité ſuffiſante pour les deux vaiſſeaux.

Le Dauphin & le Swallow mirent donc à la voile le 22 Août; le premier était commandé par le capitaine Wallis; ils étaient ſuivis par la flute le Prince Frédéric, commandée par le lieutenant Brine. Nous marchâmes enſemble juſqu'au 7 Septembre, jour où nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madere.

Dans le ſéjour que nous y fîmes, j'écrivis au capitaine Wallis pour lui repréſenter, que je

manquais de fil de carret, & il m'en envoya cinq cents livres : ce n'était pas assez pour nos besoins, & je fus forcé bientôt après de mettre en pièces quelques-uns de nos cables pour sauver nos agrès.

Le 9, mon lieutenant m'avertit que neuf des meilleurs matelots s'étaient échappés du vaisseau pendant la nuit, & avaient gagné la côte à la nage, entiérement nuds, & n'emportant que leur argent enveloppé dans un mouchoir, attaché autour de leurs reins. Il ajouta que ces déserteurs avaient nagé ensemble jusqu'à ce qu'ils se trouvassent près de la houle qui se brisait avec violence sur le rivage ; mais qu'alors l'un d'eux, effrayé du bruit des vagues, était revenu en nageant, autour du vaisseau d'où on l'avait remis à bord. Les autres eurent la hardiesse de braver les flots.

Comme la perte de ces hommes aurait eu des suites funestes pour nous, j'écrivis sur le champ au consul pour qu'il m'aidât à les recouvrer. Ma lettre n'était pas finie qu'on vint m'apprendre qu'au grand étonnement des gens du pays, on venait de les trouver nuds sur le rivage, qu'on les avait mis en prison & qu'on n'attendait que mes ordres pour les renvoyer. Je dépêchai un bateau, & dès qu'on m'eût annoncé leur retour, je me rendis sur le pont. Je fus charmé

de voir le répentir sur leur visage, & je me sentis porté à ne pas leur infliger une peine, à laquelle ils semblaient disposés à se soumettre de bon cœur pour expier leur faute. Je leur demandai ce qui avait pu les porter à s'enfuir du vaisseau & à quitter le service de leur patrie, au risque d'être dévorés par les goulus, ou déchirés par la houle qui battait sur la côte. Ils répondirent que, quoiqu'ils eussent couru tant de dangers en nageant vers le rivage, ils n'avaient jamais eu l'intention de déserter, qu'ils étaient résolus de ne quitter le vaisseau que lorsqu'ils ne pourraient plus naviger; mais que sachant bien qu'ils entreprenaient un long voyage dont personne n'était assuré de revenir, il leur avait semblé bien dur de n'avoir pas une occasion de dépenser son argent, & s'étaient déterminés à boire encore une bouteille d'eau-de-vie, & à revenir ensuite à bord, où ils espéraient qu'on ne se serait pas apperçu de leur départ. Je voulais leur pardonner, & je n'examinai pas trop sévérement leur apologie, que le reste de l'équipage qui les entourait, paraissait approuver. Je leur fis observer qu'après avoir bu une bouteille d'eau-de-vie, ils auraient été peu en état de traverser la houle à la nage; ensuite je dis, qu'espérant que désormais ils n'exposeraient leur

vie que dans des occasions plus importantes ; & n'aurais point d'autres raisons de me plaindre de leur conduite, je ne leur infligeais d'autre châtiment que la honte & le regret dont je les voyais pénétrés. Je pensai qu'ils avaient besoin de repos, & je les avertis de remettre leurs habits & de se coucher. J'ajoutai que si pendant notre voyage j'avais besoin de bons nageurs, ils m'avaient montré à qui je devais m'adresser. Je dissipais ainsi les craintes de ces braves matelots, & fus très-satisfait d'entendre le murmure d'applaudissement qui se fit entendre alors au milieu de tous les gens de l'équipage. Ma clémence fut bien payée dans la suite : au milieu des peines & des dangers de notre voyage, ces déserteurs nous rendirent toutes sortes de services, avec un zèle, une ardeur, qui leur fit honneur, & qui servit d'exemple aux autres.

Nous remîmes à la voile le 12, & le capitaine Wallis me remit un double de ses instructions, qui m'apprirent l'objet de notre voyage. Il nomma le port Famine dans le détroit de Magellan, pour rendez-vous au cas que nous vinssions à nous séparer.

J'étais convaincu qu'on envoyait le Swallow & son équipage à une expédition qu'ils ne pouvaient remplir ; mais je résolus de faire mon

devoir à tout événement, le mieux qu'il me ſerait poſſible.

Nous continuâmes notre route ſans de grands inconvéniens, ſans aventures intéreſſantes, juſqu'au moment où nous eûmes atteint la hauteur du cap Vierge Marie : là nous mîmes à l'ancre, & nous vîmes des Patagons, dont j'ai fait la deſcription dans ma lettre au docteur Matty, publiée dans les Tranſactions Philoſophiques. Il ſerait inutile de la rapporter ici ; elle eſt ſemblable à celle qu'en donne le commodore Byron & le capitaine Wallis.

Nous entrâmes dans le détroit. Je marchais en avant du Dauphin & de la flute, afin de ſonder & de découvrir les bas-fonds ; mais mon vaiſſeau manœuvrait ſi mal, que rarement je pouvais le changer de direction ſans le faire traîner par notre chaloupe ; cependant, après bien des travaux, bien des dangers, nous jetâmes l'ancre dans le port Famine. C'était le 26 Décembre 1766.

Nous démontâmes là notre gouvernail, pour y ajouter de la force & plus de largeur ; j'eſpérais par ce moyen le rendre plus facile à mouvoir ; mais cette opération ne répondit pas à mon attente.

Je n'entrerai pas dans le détail des périls que

nous courumes, des difficultés que nous surmontâmes pour arriver jusqu'à la baie d'Island, où nous arrivâmes le 7 Février. Nous y séjournâmes quelques jours. Avant de remettre à la voile, j'exposai l'état de mon navire au capitaine Wallis, je le priai d'examiner s'il n'était pas plus à propos pour le service de sa majesté de le renvoyer, que de lui faire continuer un voyage qu'il était très-probable qu'il ne pourrait achever. Il me répondit, que puisque les lords de l'amirauté l'avaient destiné à une expédition dont je connaissais l'objet, il ne croyait pas être le maître de changer sa destination.

Nous continuâmes donc à naviger ensemble dans le détroit pendant quelque temps, & comme je l'avais déjà passé une fois, j'étais toujours en avant pour servir de guide; j'avais la liberté de jeter l'ancre, ou de mettre à la voile, quand je le jugeais à propos. Mais éprouvant tous les jours combien le Swallow était mauvais voilier, qu'il retardait le Dauphin, & que probablement il lui ferait manquer la saison de gagner la mer du Sud, qui était le principal but du voyage, je proposai au capitaine Wallis de laisser le Swallow dans une baie sûre, & de monter moi-même ses bateaux pour l'accompagner & l'aider jusqu'à ce qu'il eut franchi le détroit.

Je repréſentai que par ce moyen il acheverait ſon paſſage, ſuivant toute apparence, beaucoup plutôt que ſi mon vaiſſeau continuait à lui faire perdre du tems. Afin de lui mieux faire agréer ce plan, je lui fis remarquer qu'il pourrait compléter ſes proviſions de bouche & de marine, & ſon équipage avec ce qui était dans mon vaiſſeau, & le renvoyer en Angleterre avec ceux de ſes gens que la maladie rendait incapables de le ſuivre. J'ajoutai qu'en m'en retournant en Angleterre, j'examinerais la côte orientale des Patagons, qu'enfin j'entreprendrais toutes les découvertes qu'il voudrait m'indiquer. Je lui dis encore, que s'il jugeait que mes connaiſſances lui fuſſent utiles dans ſon voyage au travers de la mer du Sud, j'étais prêt d'aller avec lui à bord du Dauphin & d'abandonner le commandement du Swallow à ſon premier lieutenant dont je remplirais la place; ou de faire le voyage moi ſeul avec le Dauphin, s'il voulait revenir en Europe avec mon vaiſſeau. Mais le capitaine Wallis perſiſta toujours dans l'opinion, que d'après les ordres que nous avions reçus, les deux vaiſſeaux devaient continuer leur route ſans ſe ſéparer.

Mon vaiſſeau était alors en ſi mauvais état, qu'en portant toutes ſes voiles, il ne pouvait

pas faire autant de chemin que le Dauphin avec la moindre partie des siennes. Nous marchâmes pourtant ensemble jusqu'au 10 Avril, que nous découvrîmes l'entrée occidentale du détroit & la grande mer du Sud. Jusques là j'avais marché en avant selon les ordres qu'on m'avait donnés; mais alors le Dauphin se trouvant vis-à-vis de nous, déploya sa voile de misaine qui le fit bientôt gagner le pas sur nous, & sur les neuf heures du soir, nous le perdîmes de vue; il ne nous montrait aucuns signaux. Il soufflait alors un vent du levant dont nous profitâmes le mieux qu'il nous fut possible durant la nuit, en portant toutes nos petites voiles malgré le danger auquel nous nous exposions. La nuit s'écoula, l'aurore se fit appercevoir, & nous cherchâmes des yeux le Dauphin sur le vaste Océan : nous le vîmes encore, ou plutôt nous n'en vîmes plus que les voiles les plus élevées, qui toutes étaient déployées : il était évident qu'il ne voulait plus nous attendre, & nous laissait le soin de l'atteindre avec un vaisseau vieux & lourd qui ne marchait qu'avec lenteur. A neuf heures du matin, nous le perdîmes de vue & nous jugeâmes qu'il était dehors du détroit. Nous nous efforçions d'en sortir à notre tour; mais nous n'étions poussés que par des vents légers & variables. Je

perdis

perdis l'espoir de revoir le Dauphin dans la longue & pénible course qui nous restait à faire ; car nous n'avions concerté aucun plan d'opérations, ni donné aucun rendez-vous comme nous l'avions fait jusqu'alors. Cette séparation était d'autant plus malheureuse pour moi, que pendant les neuf mois que nous avions navigué ensemble, on n'avait mis à bord du Swallow aucune des étoffes de laine, ni des toiles, des verroteries, des couteaux, d'autres ouvrages de coutellerie destinés à l'usage des deux vaisseaux, & qui étaient si nécessaires pour obtenir des rafraîchissemens des Indiens. Nous manquions de forge & de fer, sans lesquels nous ne pouvions conserver notre bâtiment. J'eus cependant la satisfaction de ne remarquer aucune marque d'abattement dans mon équipage ; je les encourageai, je leur dis que quoique le Dauphin fut le meilleur des deux vaisseaux, j'espérais que ce désavantage serait bien compensé par leur courage, leur habileté & leur bonne conduite.

A midi, nous étions vis-à-vis du cap Pillar, mais un vent contraire s'éleva & nous fumes obligés de plier une partie de nos voiles : le vent s'accrut encore ; nous fîmes en vain de grands efforts pour nous dégager de la terre & sortir du détroit ; nous eûmes le chagrin de voir qu'il

nous était impossible d'y réussir. Il était presque nuit ; le vent devenait un orage, il chassait devant lui des vagues énormes, un brouillard qui nous enveloppa, & une pluie qui nous pénétra. Nous nous approchâmes de la côte méridionale, & j'envoyai un bateau pour découvrir la baie Tuesday, que sir Narborough dit être à quatre lieues du détroit, ou chercher quelque autre abri où nous pussions nous retirer. Le jour était encore assez grand que nous ne pouvions découvrir les terres, quoiqu'elles soient très-élevées & que nous n'en fussions qu'à demi-mille. A six heures, l'épaisseur du brouillard avait répandu autour de nous la nuit la plus ténébreuse ; nous ne voyions pas à quatre pas l'un de l'autre ; je pliai toutes les voiles pour attendre mon bateau dont j'étais très-inquiet. Pour qu'il ne s'égara pas, nous allumâmes des flambeaux, nous fîmes de tems en tems des feux pour signaux ; mais incertain si nos gens pouvaient les appercevoir au travers du brouillard & de la pluie, je fis tirer le canon toutes les demi-heures, & enfin j'eus la consolation de les revoir dans le vaisseau. Ils n'avaient découvert ni la baie Tuesday, ni aucun abri. Nous reprîmes donc les voiles pour le reste de la nuit, essayant de nous tenir auprès de la côte méridio-

nale, & de conſerver autant qu'il nous était poſſible le chemin que nous avions fait vers le couchant.

Le lendemain, à la pointe du jour, je renvoyai une ſeconde fois le canot chercher ſur la côte méridionale, un lieu ſûr où nous puſſions jeter l'ancre. J'attendis ſon retour juſqu'à cinq heures après midi dans la perplexité la plus accablante. Je craignais que nous ne fuſſions obligés de paſſer encore une nuit dans ce parage dangereux; mais bientôt je le vis ſonder une baie & je me dirigeai vers lui. Peu de tems après il nous rejoignit, & nous apprîmes avec une joie inexprimable que nous pouvions y jeter l'ancre en pleine ſûreté. A l'aide de notre canot, nous l'y jetâmes vers les ſix heures, & j'allai dans ma chambre prendre quelque repos. J'étais à peine couché ſur mon lit, que je fus alarmé par des cris, par un tumulte général. Les gens de l'équipage qui étaient dans l'autre partie du vaiſſeau, accouraient en hâte & joignaient leurs clameurs à celles des autres. Je me levai ſur le champ, imaginant qu'un coup de vent avait fait chaſſer le vaiſſeau ſur ſes ancres & le pouſſait hors de la baie. En arrivant ſur le tillac, j'entendis l'équipage s'écrier dans un tranſport de ſurpriſe & de joie qui approchait de l'extravagance, le Dau-

phin ! le Dauphin ! Cependant quelques minutes après nous fumes persuadés que ce que nous prenions pour un vaisseau, n'était autre chose que des trombes d'eau élevées dans l'air par un des coups de vent violens qui partaient sans interruption de la haute terre. Le brouillard avait servi à nous tromper. Cette erreur déconcerta d'abord l'équipage ; mais avant de le quitter, j'eus le plaisir de lui voir reprendre son courage & sa gaîté ordinaires.

La petite baie où nous étions retirés était à environ trois lieues au levant du cap Pillar. C'est la premiere plage qui ait quelque apparence de baie en-dedans de ce cap, qui est situé à quatre lieues au midi de l'isle que sir Jean Narborough appelle Westminster-Hall, à cause de la ressemblance qu'elle présente de loin à ce vieux bâtiment. La pointe occidentale de cette baie est facile à reconnaître : l'intérieur de la baie même est coupée perpendiculairement comme un mur élevé ; à quelque distance de son entrée il y a trois isles, en dedans desquelles on trouve un havre assuré, sur un fond de vase molle. Nous mîmes à l'ancre au dehors de ces isles ; le passage qu'elles laissent entr'elles est assez étroit, & notre petite baie n'avait que huit fois cette largeur ; le fond y est inégal ; d'un côté

nous voyions des écueils, de l'autre des rochers plus élevés. Un vent très-fort nous faisait traîner nos ancres après nous, & je craignais qu'à chaque instant les rochers ne coupassent nos cables. Lorsque nous les relevâmes, nous fûmes très-surpris de ne les trouver endommagés nulle part, quoique nous n'eussions pu les dégager d'entre les rochers qu'avec de grands efforts. Autour de cette baie, la terre est par-tout élevée; & comme un courant pousse continuellement vers la côte, je ne doute pas qu'il n'y ait là quelque autre communication avec la mer du Sud au cap Désirado. L'un de mes officiers qui avait dirigé notre canot, me dit qu'il s'était avancé à quatre milles de là, & qu'alors il n'était pas éloigné de quatre milles encore de l'Océan occidental; cependant je vis toujours une large entrée entre le midi & le couchant. Partout, le débarquement est facile & sans danger; on peut y faire de l'eau & du bois sans beaucoup de peine, & on y trouve des moules & des oies sauvages en abondance.

De la côte septentrionale à l'extrêmité du détroit où nous nous trouvions, située sous la latitude de 52° 30′, jusqu'à celle de 48°, la terre va du midi au nord. Elle n'est composée que d'isles que la mer a détachées du continent, &

parmi lesquelles sont celles que Sharp appelle les isles du duc d'York. Il les a placées à une distance considérable de la côte ; mais s'il y avait plusieurs isles dans cette situation, il serait impossible que le Dauphin, la Tamar, ou le Swallow ne les eussent point vues, puisque nous avons navigué les uns & les autres à peu-près sur le méridien où on les suppose. Jusqu'à notre arrivée à cette latitude, nous eûmes un assez bon tems, & nous ne rencontrâmes que peu ou point de courans ; mais lorsque nous fûmes parvenus au nord du 48°, nous trouvâmes un courant très-fort qui se dirigeait vers le septentrion, de sorte que nous entrions probablement alors dans la grande baie qui a, dit-on, quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Les vagues y étaient fort élevées & annonçaient qu'elles venaient d'une enceinte vaste.

Enfin le 15, sur les quatre heures du matin, après avoir bravé bien des périls & surmonté bien des difficultés, nous franchîmes le cap Pillar, aidé d'un vent léger. Environ deux heures après, nous apperçumes le cap Deseado, ou Désir ; mais dans ce moment même le vent changea, il nous devint contraire, & acquit toujours de nouvelles forces ; ce fut bientôt une tempête effroyable ; les vagues enflées se brisaient contre

le vaisseau avec un bruit & une fureur inconcevables ; l'eau inondait notre tillac, & nous courions risque à chaque instant de couler à fond. Nous n'osâmes diminuer nos voiles, quoiqu'elles rendissent notre danger bien plus grand encore ; mais nous en avions besoin, pour ne pas revenir dans le détroit où nous serions tombés sur des terres coupées, où nous nous serions brisés sur le continent. Elles nous étaient nécessaires encore pour parvenir au-delà de ces isles remplies de rochers auxquelles sir Jean Narborough avait donné le nom d'isles de Direction. Cependant malgré nos efforts, notre vaisseau s'approchait sans cesse de la côte septentrionale : dans cette situation critique, nous fûmes obligés d'alléger le vaisseau de toute maniere ; nous défonçâmes les pièces d'eau qui étaient sur le tillac, nous nettayâmes tout ce qui était entre les ponts, & forçâmes de voiles ; enfin nous échappâmes au danger qui nous menaçait, nous sortîmes du détroit, nous laissâmes les isles que nous redoutions derriere nous, & nous entrâmes dans un Océan dont les vagues étaient plus régulieres & moins à craindre. Le vent nous devint plus favorable, & nous en profitâmes pour nous avancer dans l'Océan ; nous parvinmes à neuf lieues au-delà du cap de

la Victoire qui eſt ſur la côte ſeptentrionale.

C'eſt ainſi que nous ſortîmes enfin du détroit de Magellan, dont l'embouchure occidentale eſt, ſelon moi, fort dangereuſe. Nous ne fûmes délivrés qu'au moment où nous allions périr ; car immédiatement après le vent redevint contraire, & s'il n'avait ceſſé de l'être quelques heures auparavant, notre perte était inévitable.

Dès que j'eus franchis cette route tortueuſe & redoutable, je me dirigeai au nord, le long de la côte du Chili. La route que nous allions entreprendre était longue, & en examinant l'eau douce que nous avions encore, il me parut que nous n'en avions plus aſſez ; nous n'en avions que 24 ou 25 tonnes. Il était donc néceſſaire de s'en pourvoir avant de tenter de traverſer tout le vaſte Océan du Sud, & le lieu qui me détournait le moins de ma route était l'iſle Maſafuero ; c'eſt là que je réſolus de prendre ce qui me manquait.

Nous profitions le jour & la nuit de tous les ſouffles de vent qui pouvaient nous favoriſer, afin de nous avancer dans les latitudes où l'on jouit d'un ciel plus tempéré. Déjà nous eſpérions y arriver bientôt, lorſqu'un vent directement contraire vint diſſiper notre eſpoir. Nous étions alors à environ cent lieues de l'embou-

chure du détroit, & depuis ce moment jusqu'au 8 de Mai, c'est-à-dire, pendant vingt jours, nous fumes balottés par un vent contraire, par une tempête qui n'eut presque point d'intervalles, & qui fut rendue plus dangereuse par des raffales précipitées qui s'accroissaient à chaque instant, mêlées de pluies & de grêle, ou plutôt de glace à moitié fondue. Quelquefois encore nous étions assaillis par des tonnerres & des éclairs plus effrayans que tout ce que nous avions éprouvé, & une mer si agitée, que le bâtiment était souvent au-dessous de l'eau.

Depuis notre sortie du détroit, & pendant notre route le long de cette côte, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer, & en particulier des albatross, des mouettes, des coupeurs d'eau, & un oiseau paresseux de la grosseur du grand pingoin, que les marins appellent poule du cap de Bonne-Espérance: il est d'un brun foncé ou d'une couleur noirâtre, & c'est par cette raison qu'on lui donne quelquefois le nom de mouette noire. Nous apperçumes aussi beaucoup de pintades de la même grandeur & qui sont tachetées de blanc & de noir d'une maniere très-agréable: elles volent toujours, quoique souvent elles paraissent se promener sur l'eau comme les peterels, que les marins anglais

appellent *poulets de la mere Carey*. Nous vîmes auſſi pluſieurs de ces derniers.

Le 27 Avril ſur le ſoir, le ciel devint très-ſombre ; nous n'oſions porter alors que nos baſſes voiles avec une voile haute pliée à moitié. Une rafalle très-forte vint d'un côté contraire à celui d'où ſoufflait le vent, & prit les voiles en ſens oppoſé ; nos mâts furent ſur le point d'en être enlevé & le vaiſſeau de culbuter ; on parvint à échapper à une partie de ſa force ; mais le vent continuant à ſouffler avec autant de violence & nos voiles étant mouillées, elles ſe collerent ſi bien aux mâts & aux agrêts, qu'on ne pouvait les élever ni les abattre qu'avec les plus grands efforts. Cependant nos gens travaillerent avec tant d'ardeur & d'adreſſe, que nous parvinmes à élever notre grande voile, & détournâmes le vaiſſeau ſans recevoir beaucoup de dommage. Le même vent continua pendant pluſieurs heures ; la nuit s'écoula ainſi ; mais à la pointe du jour, il changea, & ſouffla entre le nord & le couchant ; enſuite il tomba & nous laiſſa jouir d'un calme de ſix heures.

Mais ce calme même n'était pas ſans danger ; la mer ſe balançait en divers ſens, & ces vagues confuſes, ſe mêlaient, ſe briſaient entr'elles & contre le vaiſſeau, & lui imprimait un roulis

ſi violent, & ſi bruſque, que nous nous attendions à chaque inſtant à voir tomber nos m. Ils ſe ſoutinrent, & bientôt il s'éleva un n vent dont nous nous hâtâmes de profiterIl continua quelques heures dans la même diction, en nous accablant d'un déluge de pl ; mais à midi, il retourna entre le nord le couchant, & il fut ſi impétueux que nous fus encore obligés de naviguer avec nos bas voiles, expoſés aux vagues les plus fortesui rompaient ſouvent ſur nous.

Le premier Mai, vers les cinq heures dna-tin, nous marchions avec une partie de no oi-les pliées à moitié, quand un grand coup mer inonda la partie la plus élevée du vaiſſe où ſes rames étaient attachées & en emporſix ; il rompit auſſi une de nos vergues, & mpendant quelqués minutes tout le bâtime ſous l'eau. Nous fumes cependant aſſez heurepour élever la grande voile ſans la déchirer, qqu'il fit alors un véritable ouragan, & qu'uéluge de neige ou de glace à moitié fonduombât ſans ceſſe ſur nous. Le vent changea ſuite, mais ſouffla plus fortement que jamais ; nous força de couper directement les vaguque le vent précédent avait élevées, & à chæ pas, l'extrêmité du mât qui eſt en avant du iment,

ait ſous l'eau ; les vagues venaient en mugiſ-nt juſqu'au pied du grand mât, & s'y briſaient ſſi fortement que ſi elles l'euſſent été par un ro-er. Chaque coup donné par le flot nous ſem-lit devoir être le dernier, & faire couler le vſſeau à fond. Avec tous ſes défauts & ſa vieil-lè, c'était un bâtiment ſolide, puiſqu'il réſiſta ette tempête furieuſe. Nous avions fait des oiſons ſur la partie du vaiſſeau qui eſt en avant, nous éprouvâmes que nous avions pris une caution ſage.

e vent était bon, mais nous n'oſâmes le pdre en poupe, parce que nous avions à re-dter qu'une de ces vagues énormes ne prit ne vaiſſeau en flanc ; elle aurait alors ſûre-m emporté tout ce qu'elle aurait rencontré. Qque tems après la mer ſe calma ; nous dé-plmes nos voiles, & fîmes route vers le no Nous eûmes un inſtant de repos ; & core nous étions tous mouillés juſqu'aux os, nouous réchauffâmes avec un peu de vin.

Lent revint le lendemain comme il avait été jour précédent ; mais nous avions eu le teme réparer ce que la tempête avait briſé ; nouvions raſſuré ce qu'elle avait ébranlé ; opérons qui nous firent ſentir vivement la priva d'une forge & du fer. Nos regrets aug-

menterent encore quand nous eûmes apperçu que les ferrures de notre gouvernail étaient brisées ; nous les rechangeâmes comme nous pûmes ; & le tems étant devenu plus calme, quoique le vent fut toujours contraire, nous réparâmes nos agrêts ; les charpentiers, les voiliers furent tous occupés à réparer les avaries essuyées précédemment, & nous fumes un peu plus tranquilles.

Mais le 5 Mai, un nouvel ouragan nous força d'abattre nos voiles hautes, & le vaisseau fut si baloté que nous ne pouvions le diriger ; il semblait devoir se fendre, & en effet quelques parties des mâts se rompirent. Le vent changea ensuite, fut d'abord doux & bientôt violent ; des raffales violentes & précipitées firent détacher nos voiles, & nous eûmes de la peine à les retenir avant que nous eussions changé de direction. Quelques momens de calme nous permettaient de réparer les dommages de la tempête, qu'une nouvelle venait bientôt détruire. Au travers de ces dangers & des inquiétudes cruelles qu'ils nous causaient, nous avançions cependant vers le nord. Enfin le 8 Mai arriva, & ce fut le premier beau jour dont nous eussions joui depuis notre sortie du détroit de Magellan. Le lendemain nous

découvrîmes l'isle de Masafuero, & le 10 celle de Juan Fernandès; nous suivîmes de près la côte orientale de cette derniere, & nous vînmes près de la baie de Cumberland. Je ne savais pas que les Espagnols eussent fortifié cette isle, & je fus bien surpris de voir sur le rivage un grand nombre d'hommes, une maison, quatre pièces de canon au bord de l'eau, & dans l'intérieur du pays, à cent cinquante verges de la côte, un fort construit sur le penchant d'une montagne & sur lequel flottait le pavillon Espagnol. Ce fort environné de murs construits en pierres, a dix-huit ou vingt embrasures, & l'on apperçoit au dedans un bâtiment étendu qui sans doute sert de caserne à la garnison. Il y a encore vingt-cinq ou trente maisons grandes ou petites répandues autour de cette forteresse. Nous vîmes beaucoup de bétail errant au sommet des collines qui nous parurent cultivées, & partagées par des haies. Deux grands bateaux étaient attachés sur le rivage. Les coups de vent qui venaient de cette baie étaient si violens que nous ne pûmes approcher de ce lieu autant que nous l'aurions voulu; je crois même qu'il y est impossible de gouverner un vaisseau, lorsque ce vent y souffle.

Nous traversâmes cependant cette baie, mais

à une trop grande distance pour distinguer mieux les objets : quelques-uns des Espagnols qui nous regardaient, détacherent une de leurs barques, & ramerent vers nous ; mais elle retourna au rivage quand elle s'apperçut des coups de vents qui nous tenaient éloignés. En poursuivant notre route, nous découvrîmes l'extrémité occidentale de la baie près de laquelle était une petite maison qui me parut un corps de garde, & deux pièces de canon montées sur leurs affuts, mais sans fortifications dans le voisinage. Nous portâmes encore une fois vers cette baie, nous étions à l'entrée & la barque se détacha encore vers nous. Les coups de vent ne nous permirent pas d'approcher davantage, nous nous dirigeâmes vers le levant, la barque nous suivit jusqu'à ce que nous fussions dehors de la baie ; la nuit vint & bientôt nous la perdîmes de vue ; nous continuâmes notre route ; nous n'avions point arboré de pavillon, parce que je n'en avais que d'Anglais que je ne jugeai pas à propos de montrer.

Cependant, je vis que je pouvais faire en ce lieu, ni provisions d'eau & de bois, ni de rafraîchissemens nécessaires après les fatigues excessives que nous avions essuyées. Je résolus de revenir à Masafuero. Nous arrivâmes le 12

Mai dans sa partie méridionale ; mais le vent était trop fort, la mer trop agitée pour que nous puissions l'approcher de ce côté ; nous vinmes au couchant de l'isle, & nous y jetâmes l'ancre sur une belle plage, dans une baie ouverte, propre à contenir une flotte entiere qui dans l'été pourrait y demeurer sans beaucoup de crainte. J'envoyai les bateaux pour chercher de l'eau, mais il fut impossible à nos gens d'y débarquer, les vagues se brisaient avec trop de violence contre les rochers dont le rivage est hérissé. Les nageurs mêmes n'oserent se hasarder au travers des écueils. Nous en fûmes d'autant plus fâchés que du vaisseau nous distinguions un beau courant d'eau douce, beaucoup de bois à bruler, & un grand nombre de chèvres errant sur les collines.

Le lendemain nous fîmes une nouvelle tentative ; nous réussîmes en partie : nos gens débarquerent & purent remplir quelques pièces d'eau ; mais le vent soufflait avec tant de force qu'ils n'avaient pu atteindre la côte où nous voyions le courant, les bois & les chèvres.

Nous attendîmes un tems plus calme, & déployant nos voiles, nous vinmes le 15, au coucher du soleil, jeter l'ancre sur le côté oriental de l'isle, dans le même lieu où le commodore

Byron

Byron l'avait fait deux ans auparavant. J'y envoyai tout de suite remplir quinze pièces d'eau, & j'envoyai un détachement avec d'autres futailles qui devait revenir le lendemain, & un autre pour chercher & couper du bois.

Ils s'en occupaient, lorsqu'à deux heures du matin le vent s'éleva, souffla par raffales & nous chassa hors de la plage où nous risquâmes de perdre nos ancres; nous eumes beaucoup de peines à les retirer, & mîmes à la voile sans nous éloigner de la côte. Peu d'heures après le vent se calma; mais nous ne pûmes réussir à revenir en arrière. Nous étions assez loin du rivage; cependant j'envoyai le canot prendre une charge d'eau avant que les flots fussent assez élevés pour nous interdire l'abord de l'isle. Le vent nous ramena ensuite près de l'aiguade; mais le tems avait si mauvaise apparence que nous ne crûmes pas qu'il fut prudent d'approcher davantage. Nous nous en tinmes cependant assez près pour recevoir le canot avec douze pièces d'eau. Je le renvoyai pour en chercher une nouvelle charge; j'osai dépêcher notre grande chaloupe, bâtiment fort & pesant, pour porter des provisions à ceux qui étaient à terre. J'ordonnai aux matelots qui le montaient de rapporter des futailles pleines d'eau, s'ils pou-

vaient les charger. Nous louvoyâmes en les attendant. Le vent devint plus fort, un brouillard épais nous environna, la pluie tomba en torrens. Mais dès que le brouillard se fut dissipé, nous fixâmes nos regards vers la terre & vîmes nos bateaux côtoyant le rivage pour aborder sur la partie de l'isle opposée au vent; nous nous approchâmes d'eux, ils revinrent vers nous & ils remonterent sur notre vaisseau; ils n'avaient pu aborder, & rapportaient leurs futailles vuides & leurs bateaux endommagés; ce fut une nouvelle occupation pour nos charpentiers.

Le 17, l'isle était à quatre lieues de nous; le vent était doux, la mer calme. Nous revinmes vers l'endroit où nos gens devaient être, & je renvoyai le canot chercher de l'eau. Quelque tems après il revint chargé & m'apprit que la pluie qui était tombée durant la nuit avait amené des torrens si enflés dans le lieu où mes gens s'étaient placés qu'ils avaient eu beaucoup de peines à s'échapper, & que plusieurs des tonneaux avaient été entraînés dans la mer & s'étaient perdus. Il était trop tard pour tenter encore d'aller chercher de l'eau; mais mon lieutenant Gower, homme intrépide & actif, ayant remarqué que la pluie avait formé plusieurs courans, m'offrit d'y aller avec le bateau, & de rem-

plir autant de futailles qu'il en pourrait ramener. J'acceptai sa proposition avec joie; il partit. En l'attendant, je m'éloignai un peu du bord; mais une heure après le tems devint nébuleux, le vent se renforça, un brouillard épais & noir couvrit l'isle, & bientôt après on vit des éclairs effrayans & des tonnerres succéder. Cet orage mettait mes gens en grand danger, & je me rapprochai de l'isle pour les sécourir s'il était possible. Je suivis de près la côte, espérant de rencontrer le bateau; nous ne pûmes l'appercevoir. La nuit survint, le brouillard la rendit d'une obscurité extrême, le vent s'augmenta encore, & la pluie tomba en torrens. Je retardai alors ma course, fis allumer des feux & tirer des coups de canon pour diriger le canot; il ne revenait point & je n'en pouvais expliquer la raison; j'étais livré à l'inquiétude la plus accablante, & je craignais qu'il n'eut fait naufrage. Plus ma peine avait été vive, plus ma joie fut grande en le voyant revenir vers les sept heures du matin, & comme j'appercevais les indices d'une tempête qui s'approchait, nous le remontâmes à bord avec toute la diligence possible. Heureusement nous ne perdîmes point de tems; car à peine eut-il été remis à sa place, que nous essuyâmes des coups de vents si forts & qui se succé-

daient si rapidement qu'ils balotterent le vaisseau avec violence, & rompirent une de nos vergues; si nous eussions tardé un instant de remonter le bateau, il était mis en pièces, & tous ceux qu'il portait auraient péri. Cette tempête dura jusqu'au lendemain matin qu'elle s'affaiblit & nous permit de mettre nos basses voiles.

Je m'informai à mon lieutenant de la cause qui l'avait retardé; il me dit qu'après être arrivé près de l'endroit où il avait voulu remplir ses futailles, trois de ses hommes les avaient traînées à la nage sur le rivage; mais qu'en peu de minutes les vagues étaient devenues si terribles, elles s'étaient brisées sur la côte avec tant de fureur, que ceux qui étaient à terre n'avaient pu revenir au bateau; que ne voulant pas les abandonner, parce qu'ils étaient nuds, il les avait attendus dans l'espoir de trouver une occasion favorable pour les reprendre; mais qu'enfin, intimidé par le tems & l'obscurité de la nuit, il avait cru devoir, malgré sa répugnance, revenir sans eux.

La situation de ces pauvres malheureux me fournissait un nouveau sujet d'inquiétudes & de chagrin; ils étaient nuds, dans une isle déserte, éloignés de l'aiguade où leurs compagnons avaient dressé une tente, sans alimens, sans

abri, au milieu de la nuit, accablés par une pluie violente & continuelle, qui devenait plus affreuse encore par des tonnerres & des éclairs bien plus terribles que ceux qui se font entendre en Europe. Je les envoyai chercher; on les trouva, ils revinrent & nous firent le récit de leurs avantures. Tant que le jour les avait éclairés, ils s'étaient flattés de pouvoir rejoindre leurs compagnons qui les attendaient; mais lorsque la noire obscurité de la nuit qui n'était dissipée que par le feu rapide des éclairs, & que la tempête devint à chaque instant plus furieuse, ils penserent que leur réunion était impossible, & que le bateau sans doute s'était mis en sûreté en retournant au vaisseau. Il était au-dessus de leurs forces, de gagner la tente de leurs compagnons au milieu des ténèbres & de la tempête. Ils furent donc réduits à passer la nuit dans l'endroit où ils étaient, sans rien avoir pour les défendre de la pluie & du froid qu'ils commençaient à sentir dans toute leur rigueur. Conseillés par la nécessité, ils trouverent une ressource passagere pour se réchauffer & se mettre à l'abri de la pluie, en se couchant l'un sur l'autre, & chacun à son tour au milieu. Ils désiraient ardemment de revoir le jour, & dès qu'il parut, ils se mirent en marche du côté de la tente. Ils furent obligés

d'aller le long de la côte de la mer ; car le chemin de l'intérieur du pays était impraticable, & ce n'eſt pas là ce qui leur arriva de pis : ils étaient ſouvent arrêtés par de hautes pointes de rochers eſcarpés qui les forçaient ou de s'éloigner beaucoup de la mer, ou d'en faire le tour à la nage en s'écartant beaucoup des côtes, pour ne pas y être jetés par les vagues qui les auraient mis en pieces contre les rochers. Dans ces grands détours, ils couraient un grand danger encore, celui d'être mis en pieces par les goulus de mer. Ils arriverent à la tente vers les dix heures du matin, preſque mourans de faim & de froid, y furent reçus avec ſurpriſe & avec plus de joie encore par leurs compagnons, qui partagerent d'abord avec eux leurs proviſions & leurs habits. Lorſqu'ils arriverent ſur le vaiſſeau, je leur fis donner tous les rafraîchiſſemens qui pouvaient leur être les plus ſalutaires, & paſſer toute la nuit dans leurs hamacs. Le lendemain, ils furent auſſi vigoureux, auſſi gais que s'il ne leur était rien arrivé, & cet accident n'eut aucune influence ſur leur ſanté. Ces trois hommes étaient du nombre des braves matelots qui s'étaient échappés du vaiſſeau à la nage dans la rade de Madere, pour boire quelques coups d'eau-de-vie.

Le 18 Mai le tems fut calme ; nous ne pû-

mes atteindre de nouveau le lieu où nous avions dernierement jeté l'ancre & d'où le vent nous avait chaſſés : un courant & le calme étaient des obſtacles que nous ne pûmes vaincre. Mais nous nous étions approchés de la plage où nos gens avaient élevé une tente, & ce fut alors que nous reçumes nos trois matelots. Le courant & les vagues nous en éloignerent de trois lieues durant la nuit ; le tems cependant était bon, & nous envoyâmes deux fois chercher de l'eau. Nous en profitâmes encore pour pêcher au hameçon. Nous prîmes aſſez de poiſſon pour en ſervir à tout l'équipage, & ce repas aida un peu à nous faire oublier les déſagrémens de notre ſituation. De nouveaux coups de vent nous firent craindre de plus grands malheurs ; ils nous firent paſſer une nuit fatigante & dangereuſe ; ils nous éloignerent de l'iſle, dont nous nous rapprochâmes le lendemain ; nous y jetâmes même l'ancre fort près de la côte. Quand le vaiſſeau fut en ſûreté, il était trop tard pour ſe rendre à l'aiguade ; nous nous bornâmes à pêcher, pour donner un bon ſouper à l'équipage fatigué. La nuit vint ; elle fut ſombre, troublée par des orages, par un déluge de pluie. Nous eûmes de la peine à réſiſter à la tempête, le vaiſſeau traînait ſes ancres qui ſillonnaient un ſable fin &

mouvant. La mer était si agitée le lendemain & la pluie si forte qu'on ne put envoyer de bateaux dans l'isle : ainsi cinq jours & cinq nuits s'écoulaient au milieu des fatigues & des dangers pour parvenir à nous pourvoir d'eau. Enfin sur le soir le vent se calma & j'envoyai un bateau ; je fis aussi descendre trois hommes sur la côte vis à vis de nous pour tuer des veaux marins & tirer de leur graisse une huile qui put nous servir à la lampe & pour d'autres usages.

Le vent fut très-fort le 22 ; mais comme il venait de l'isle, la mer en était moins agitée où nous étions & la terre affaiblissait une partie de ses raffales ; nous pûmes envoyer des bateaux qui revinrent quelques heures après chargés d'eau & de pintades : ces oiseaux pendant la pluie se précipitaient vers les feux qu'allumaient les gens que nous avions à terre qui les prenaient ensuite avec facilité ; ils avaient même de la peine à les en écarter : ils en avaient pris sept cent dans la nuit précédente. On travailla tout le jour à transporter de l'eau ; mais les vagues émues en firent perdre une partie en défonçant les vases qui la contenaient. Cependant il s'en fallait peu que notre provision ne fut complette, & je voyais les approches d'une tempête. Je me hâtai donc de renvoyer mes bateaux pour

ramener de l'eau, ma tente & mes gens qui étaient à terre. Bientôt le vent se renforça, & malgré tous nos efforts, malgré nos ancres, mon vaisseau s'éloigna de la côte. Je voulais y rester pour recevoir mes gens, il fallut y renoncer & tirer nos ancres qui n'étaient plus que suspendues sur un abyme. Nous n'osames mettre à la voile; l'eau s'élevait en tourbillons plus hauts que le sommet de nos mâts : le vent nous chassait rapidement loin de l'isle; je craignais pour mes bateaux qui devaient être remplis de vingthuit de mes matelots & de mon lieutenant. La nuit commençait à se répandre lorsque j'apperçus la chaloupe qui s'approchait de nous avec vîtesse : malgré les effort des hommes qu'elle portait, elle avait été jetée en mer. Nous nous empressâmes de la monter à bord; mais malgré notre diligence & nos soins, elle fut fort endommagée. Elle portait dix hommes qui nous apprirent que lorsqu'elle avait été chassée dans la mer, elle était chargée de bois à bruler dont il avait fallu la délivrer, ainsi que de quelques objets pesans pour qu'elle ne coulât pas à fond. Nous n'appercevions point le canot; j'avais lieu de craindre qu'il n'eut également été chassé loin de la côte, avec les tentes, dix-huit hommes & mon lieutenant que je regardais comme

perdus. Je savais que si la nuit les surprenait au milieu de cette tempête, ils périraient infailliblement. Je me flattais que les hommes étaient encore à terre, qu'ils n'avaient point à craindre d'être engloutis dans les eaux ; la nuit me parut longue, l'inquiétude la rendit cruelle, & dès que le vent se fut calmé, que le jour se fit apercevoir, je me hâtai de regagner la côte. Nous déployâmes toutes nos voiles, nous approchâmes ; nos yeux cherchaient le canot sur la mer & le long du rivage sans le découvrir ; nous étions effrayés & désespérions de le revoir, ainsi que nos compagnons, lorsqu'enfin nous le vîmes dans un recoin attaché au rivage par une corde. Nous nous le montrions avec des transports de joie, & prenant nos lunettes, nous cherchâmes nos gens ; ils accouraient pour s'embarquer, & sur les trois heures nous fûmes tous réunis sains & saufs ; mais nos compagnons étaient si épuisés de fatigues, qu'on avait eu de la peine à gagner le vaisseau & à y monter. Le lieutenant me dit qu'il avait entrepris de s'en revenir le soir auparavant ; mais que dès qu'il avait été sur la mer, une raffale subite avait rempli le canot, qu'il avait été sur le point d'être submergé ; qu'à force d'activité & de travail à la pompe, ils étaient parvenus à le remplir ; qu'il fallut alors

retourner au bord où ils étaient arrivés avec peine, & qu'après avoir laiſſé dans le canot le nombre d'hommes néceſſaire pour le préſerver des accidens & le vuider de l'eau que les vagues y jetaient, ils avaient paſſé la nuit ſur le rivage dans une perplexité & des angoiſſes difficiles à exprimer; qu'au point du jour ils avaient cherché le vaiſſeau, & que ne le voyant point, ils en avaient conclu qu'il avait péri dans cette tempête plus violente qu'aucune de celles qu'ils avaient éprouvées juſqu'alors. Cette idée terrible ne les avait pas jetés cependant dans l'indolence & l'affaiſſement du déſeſpoir; tous s'étaient occupés à nettaier le rivage des ronces & des épines qui le couvraient, avaient coupé des arbres en tronçons pour traîner le canot à terre & le conſerver. Comme ils n'eſpéraient pas de revoir jamais le vaiſſeau, ils projetaient d'attendre juſqu'à l'été, & de tâcher alors de gagner l'iſle de Juan Fernandès. Ils oublièrent en nous découvrant, & leurs peines & leurs projets, & le ſentiment de la joie fit diſparaître les ſonges de la triſteſſe.

Depuis le moment où nous avions tenté d'aborder dans cette iſle, nous avions eſſuyé une ſuite continuelle de périls, de fatigues & de malheurs. Le vaiſſeau avait beaucoup ſouffert

& marchait très-mal ; le tems ſombre & orageux était accompagné de tonnerres, d'éclairs & de pluie, & les bateaux toujours occupés s'étaient trouvés dans le danger continuel du naufrage : ils étaient aſſaillis de tous côtés par des raffales ſubites qui fondaient ſur nous avec une violence qu'il eſt difficile de concevoir. Ces accidens étaient d'autant plus cruels que je m'y attendais moins ; j'avais éprouvé deux ans auparavant avec le commodore Byron un tems bien différent dans ces mêmes parages. Freſier eſt, ce me ſemble, le ſeul voyageur qui ait dit y avoir rencontré des vents très-forts qui ſoufflaient du nord. J'ai fait malheureuſement la même expérience.

Dès que nous eumes repris nos gens & nos bateaux ſur notre vaiſſeau, nous fîmes voile pour nous éloigner de ce climat orageux, & je me crus heureux de ne rien laiſſer derrière moi que le bois que nos matelots avaient coupé pour notre proviſion.

L'iſle de Maſafuero eſt ſituée ſous le 33° 45′ de latitude méridionale, ſous le 80° 46′ de longitude à l'orient de Londres. Elle eſt au couchant de celle de Juan Fernandès, dont elle eſt ſéparée par un eſpace d'environ trente-une lieues : tous deux ſont ſous la même latitude.

Elle eſt très-élevée, remplie de montagnes, & de loin elle n'en paraît former qu'une; ſa forme eſt triangulaire; ſa circonférence eſt d'environ ſept à huit lieues : ſa partie méridionale eſt la plus haute; dans la ſeptentrionale on voit des cantons ſans brouſſailles qui paraiſſent ſuſceptibles de culture.

L'auteur du voyage de l'amiral Anſon ne parle que d'un endroit où l'on puiſſe jeter l'ancre; c'eſt vers le nord & dans une eau profonde : nous n'avons pu le trouver. Sur le côté occidental il y en a un, à environ un mille de la côte. Je n'y ai pu trouver non plus la chaîne de rocs qu'il y place vers la partie orientale & qu'on peut y reconnaître parce que les vagues s'y briſent; je n'ai apperçu de rochers & de banc de ſable qu'à la partie du couchant. Nous y avons remarqué un rocher qui a une ouverture au milieu; c'eſt près de là ſeulement qu'on peut jeter l'ancre.

On trouve de l'eau & du bois en abondance tout autour de l'iſle; mais on ne peut en faire proviſion qu'au travers des dangers : des rocailles, des maſſes de rochers détachés des montagnes embarraſſent par-tout le rivage, & des vagues ſi fortes viennent briſer ſur elles qu'il eſt impoſſible à un bateau d'en approcher en ſûreté.

Pour y débarquer, il faut néceſſairement aller à la nage à terre, y attacher le bateau au dehors des rochers; & pour s'y pourvoir d'eau & de bois, il faut tirer les tonneaux & le bois avec des cordes. Il y a pluſieurs endroits où l'on pourrait débarquer avec facilité en y conſtruiſant un quai, & c'eſt ce qu'on devrait faire ſi l'on était obligé de ſéjourner quelque tems dans l'iſle.

Cette partie qui eſt preſque au couchant de l'iſle, eſt très-bonne pour s'y pocurer des rafraîchiſſemens, ſurtout en été. Il y a beaucoup de chèvres; ſes bords ſont peuplés d'une multitude de poiſſons, & avec trois lignes on peut en peu d'heures, s'en fournir pour un repas de cent perſonnes. On y trouve d'excellens merlans noirs, des cavallies, de la morrue, des plies, & des écreviſſes. Nous y prîmes un martin-pêcheur qui peſait quatre-vingt-ſept livres; il avait cinq pieds & demi de long. Les goulus y ſont ſi voraces qu'ils mordent même le plomb de la ſonde. Les veaux marins y ſont ſi nombreux qu'on en prendrait pluſieurs milliers dans une nuit ſans qu'on s'en apperçut le lendemain. Nous en tuâmes beaucoup, parce qu'en côtoyant le rivage, ils couraient ſans ceſſe contre nous en faiſant un bruit épouvantable. Ils donnent une huile excellente; leur cœur, leur freſſure ſont très-

bons à manger, & ont le goût du lard frais: leurs peaux forment la plus belle fourrure que j'aie jamais vue. On y trouve beaucoup d'oiseaux, parmi lesquels on remarque de très-gros faucons. J'ai dit ailleurs combien nos gens prirent de pintades dans une nuit.

Nous n'avons pas eu le tems d'examiner les productions végétales du pays; mais il y a lieu de croire que l'arbre à chou y croît, puisque nous avons vu plusieurs feuilles de cet arbre çà & là.

Nous partîmes de Masafuero par une mer très-agitée; je cinglai vers le nord pour rencontrer plus vîte les vents alisés: car notre vaisseau était si mauvais voilier qu'il ne pouvait marcher sans un vent favorable & qui soufflât avec force. Comme je me trouvai enfin plus au nord que je ne l'avais projetté, & que n'étais pas éloigné de la latitude assignée aux deux isles de Saint-Ambroise & Saint-Félix, je crus devoir rendre aux navigateurs le service de visiter ces lieux, pour m'assurer si elles ne pourraient point suppléer à l'isle Jean Fernandez, pour leur fournir des rafraîchissemens; mais égaré par ceux qui m'avaient précédé & par les géographes, je manquai ces isles en m'avançant trop au nord.

Il me sembla que ces deux isles devaient être la même terre vue par Davis, au midi des Galapagos, & que la terre à laquelle on donne le nom de ce navigateur n'existe point. J'ai suivi la route où elle est marquée, & j'aurais dû la rencontrer en mon chemin, ainsi qu'on le va voir. Je me tins entre le 25 degré 50 min. de longitude & le 25 deg. 30 min. de latitude jusqu'à la distance de plus de 120 lieues du point de notre départ, cherchant toujours les isles qui m'étaient échappées. Alors ne voyant point de terres, ne voyant même plus d'oiseaux, je revins d'environ deux degrés plus au midi, & je suivis cette direction vers le couchant pendant plus de 400 lieues : j'avançai jusqu'au 28 degré de latitude méridionale ; mais le tems & le vent ne me permirent pas de parvenir plus au midi : la terre de Davis n'est pas aussi avancée que celle où je parvins.

Nous cherchâmes cette terre jusqu'au 17 Juin. Dans ce jour nous découvrîmes plusieurs oiseaux de mer qui volaient en troupes, & des algues flottant sur la mer : nous conjecturâmes que nous approchions de quelques terres, ou que nous étions au-delà. Il soufflait un vent du nord très-violent qui faisait balancer la mer en grosses vagues ; de longues lames venaient

cependant

cependant du midi, & dans cette direction au moins, il ne pouvait y avoir de terres étendues; de petites isles, des rochers pouvaient seuls y être disperſés ſans interrompre la longueur des lames. Je conjecturai que s'il y a des terres, elles ſont au nord de notre direction: telle pourrait être l'isle orientale de Roggewin, qu'il place ſous le 27$^{e}$ degré, & que des géographes marquent ſur leurs cartes à environ 700 lieues du continent de l'Amérique.

Nous étions alors au milieu de l'hiver, & les vents étaient impétueux, la mer fort agitée: ils nous obligeaient ſouvent malgré nous de naviger avec nos baſſes voiles. Ces vents étaient variables, & quoique nous fuſſions près du tropique, le ciel était ſombre, enveloppé de brouillards épais & froids même; mais quelquefois le tonnerre s'y faiſait entendre, la neige & la pluie y tombaient à la fois. Le ſoleil était pendant dix heures ſur l'horiſon chaque jour, & nous en paſſions pluſieurs ſans l'appercevoir. Le brouillard rendait la nuit d'une obſcurité effrayante, & ſur-tout dangereuſe dans les circonſtances où nous nous trouvions, parce que ce tems ſombre ne nous permettait pas de faire des obſervations, de ſavoir le lieu précis où nous étions: & cependant notre vaiſſeau

étoit si mauvais voilier, notre marche était si lente, que pour ne pas périr sur ce vaste Océan qu'il nous fallait traverser, nous étions, au risque de nous briser contre des écueils, obligés de porter toutes nos voiles pendant la nuit comme pendant le jour.

Nous continuâmes notre route au couchant jusqu'au soir du second jour de Juillet, que nous découvrîmes une terre vers le nord. Nous nous en approchâmes le lendemain; c'était une isle qui ne nous parut qu'un grand rocher qui s'élevait de la mer, ayant cinq milles de tour; elle paraissait inhabitée, mais était couverte d'arbres; un courant d'eau douce descendait sur l'un de ses côtés. J'avais envie d'y débarquer: mais les vagues qui brisaient avec violence, ne nous le permirent pas. Je sondai à un mille de la côte occidentale, j'y trouvai un fond de sable & de corail; dans un beau tems d'été l'abordage y serait aisé. Nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer voltiger autour de nous, & il nous parut qu'il y avait du poisson près de ses bords. Cette isle est sous le 20$^{e}$ degré 2 min. de latitude méridionale, à environ mille lieues du continent de l'Amérique. Elle est si élevée, que nous la découvrîmes à quinze lieues de distance. Nous lui donnâmes le

nom de *Pitcairn ;* c'eſt le nom du jeune homme qui la vit le premier. Il paraît que c'eſt la même que Quiros découvrit en 1606.

Le tems fut très-orageux & la mer agitée, pendant que nous fûmes dans le voiſinage de cette isle. Les vagues étaient plus hautes, plus groſſes que nous ne les euſſions vues encore. Rarement nous eûmes des vents du levant, & nous ne pûmes gagner une latitude plus méridionale.

Deux jours après, nous nous apperçûmes que le vaiſſeau faiſait beaucoup d'eau ; une mer orageuſe & tourmentée l'avait disjoint dans quelques-unes de ſes parties ; nos voiles étaient uſées, elles ſe déchiraient au moindre effort, & l'on était ſans ceſſe occupé à les raccommoder. Juſqu'alors notre équipage avait joui d'une bonne ſanté ; le ſcorbut commença à y développer ſes ſymptômes inquiétans. Ce qui peut-être avait aidé à nous en préſerver, était une eſpece d'abri de toile peinte, qui ſervait auparavant de tapis de pied dans ma chambre ; il raſſemblait aſſez d'eau de pluie pour que nous euſſions tous autant qu'elle nous était néceſſaire, & nous mettait à couvert de l'inclémence du tems. Un autre préſervatif contre cette maladie, fut ſans doute l'eſprit de vitriol qu'on mêlait à l'eau de pluie.

Le 11, nous découvrîmes une petite isle plate, qui semblait être de niveau avec la mer, & ombragée d'arbres verds. Le vent ne nous permit pas de l'atteindre; elle est sous le 22° de latitude méridionale, à environ deux cents lieues au couchant de celle de Pitcairn. Nous lui donnâmes le nom d'*Osnabrugh*; j'ai su dans la suite que le capitaine Wallis avait donné le même nom à une autre isle de cet océan.

Le lendemain, nous en vîmes deux autres plus petites, couvertes aussi d'arbres verds, & paraissant inhabitée. Nous étions fort près de la plus méridionale: c'était une bande de terre en forme de demi-lune, basse, plate & sablonneuse. Plus au midi, on voyait une chaîne d'écueils vers lesquels la mer était écumante. On n'y trouva point de fond pour y jeter l'ancre: cependant le bateau put y débarquer. L'aspect en est agréable: mais on n'y trouva ni sources, ni végétaux. On y trouva des oiseaux qui se laissaient prendre avec la main. L'autre isle est semblable à celle-ci, & n'en est éloignée que de cinq à six lieues. Nous les appellâmes *Isles du Duc de Glocester*. Il me paraît que ces isles sont la terre vue par Quiros; leur situation est à peu près la même que celle qu'il assigne à cette terre.

Nous cinglâmes au midi de ces isles, mais les vagues longues & enflées que nous y trouvâmes, me persuaderent qu'il n'y avait pas de terres dans le voisinage. Nous ne perdîmes ces grandes lames que le soir du 13; mais nous les retrouvâmes le lendemain à sept heures du matin: j'imaginai qu'il y avait au midi une terre peu éloignée.

Depuis ce jour, nous fûmes tourmentés jusqu'au 16, par des vents variables & violens, par de fortes pluies, par des raffales, dont l'une fut sur le point de nous devenir funeste. Le calme succéda ensuite, il fut terminé par de nouveaux orages. Le 22, nous estimâmes que nous étions à dix-huit cents lieues au couchant du continent de l'Amérique. Rien dans cette route ne nous avait annoncé une terre étendue.

Le scorbut faisait des progrès allarmans: notre vaisseau marchait toujours plus lentement: le vent ne nous permettait pas d'avancer plus au midi: tout me faisait un devoir de chercher un lieu où le vaisseau put être réparé, où l'équipage put retrouver la santé. Je renonçai donc au projet de revenir en Europe par une route nouvelle entre le midi & le levant, parce qu'il était impraticable, sur-tout dans cette saison, & je me dirigeai au nord pour trouver les

vents alisés, en choisissant les parages où les cartes placent des isles; j'espérais y trouver des rafraîchissemens dont nous avions le plus grand besoin. J'avais dessein, si le vaisseau pouvait être réparé, de poursuivre mon voyage au midi au retour de la bonne saison, pour faire de nouvelles découvertes. Je projettais, si je trouvais un continent & y pouvais trouver des provisions, de suivre le long de la côte jusqu'à ce que le soleil eut passé l'équateur, & de m'enfoncer au midi aussi loin qu'il me serait possible, de cingler au couchant vers le cap de Bonne-Espérance, ou du côté opposé, & après avoir touché aux isles Falkland, de revenir promptement en Europe.

Je ne rencontrai le vent alisé que vers le 16e degré de latitude méridionale; mais le tems y fut mauvais jusqu'au 25. Nous vîmes alors un grand nombre d'oiseaux voler en troupes, & nous supposâmes que nous étions voisins de quelques isles marquées sur les cartes, & dont le commodore Byron apperçut une qu'il nomma *Isle du Danger.* Je n'en découvris point. Le vent était très-fort, & quoiqu'il soufflât en poupe, nous fûmes obligés de plier une partie de nos voiles; le ciel était sombre, la pluie fréquente. Nous espérions enfin rencontrer

quelques-unes des isles Salomon, dont la plus méridionale eſt marquée ſur les cartes dans la latitude où nous nous trouvions. Nous continuâmes cette route juſqu'au 3 Août. Nous nous eſtimions alors à deux mille lieues à l'occident du continent de l'Amérique ; mais en vain nos regards s'égarerent ſur l'Océan, nous ne vîmes point de terre. Peut-être le tems ſombre & le brouillard nous en déroberent la vue : car un grand nombre d'oiſeaux de mer ſemblaient nous annoncer le voiſinage de la terre. Mais comme le commodore Byron avait paſſé les limites entre leſquelles ces isles ſont ſituées, & que j'ai été comme lui beaucoup au-delà, j'ai des raiſons de conclure que ſi ces isles exiſtent, elles ſont mal placées ſur nos cartes.

Nous eûmes enſuite un vent très-fort entre le midi & le levant ; les groſſes lames ne ſe firent point remarquer pendant un eſpace de cent lieues ; le courant qui nous avait portés au midi depuis le détroit de Magellan, nous porta vers le nord quand elles revinrent. J'en conclus que nous étions à l'ouverture du paſſage qui ſépare la Nouvelle-Zélande de la Nouvelle-Hollande.

C'eſt dans ce tems que les lignes de lock nous manquerent, & ſans elles nous ne pou-

vions observer notre course journaliere. Nous avions de vieux cordages, mais il les fallait détordre, les carder, les réduire en filasse ; opérations pour lesquelles nous manquions d'outils & d'expérience. La nécessité nous fit faire un peigne avec des cloux, elle donna de l'adresse & de l'activité à nos doigts pour filer : nous eûmes des lignes de lock, mais nous ne pûmes faire du fil pour réparer nos voiles : disette qui nous aurait été fatale, si nous n'y avions suppléé avec nos filets.

Le scorbut continuait à s'étendre parmi notre équipage, & ceux de nos gens qu'il ne rendait pas inutiles, étaient épuisés par un travail excessif. Notre vaisseau, rendu lourd & pesant par la vieillesse, secoué si long-tems par les tempêtes & les orages, ne pouvait plus manœuvrer. Le 10 Août, notre situation devint encore plus allarmante, parce qu'il s'y fit une voie d'eau dans la partie qui était sous la mer. Il nous était impossible d'y remédier, à moins que nous ne trouvassions un port. Tel était notre état, lorsque le 12 Août nous découvrîmes la terre. Le transport subit d'espérance & de joie que cette vue nous inspira, sembla être pour nous ce qu'est le cri de grace pour le criminel sur l'échaffaut. Nous vîmes bientôt

que cette terre était un groupe d'isles : j'en comptai sept, & je crois qu'il y en avait un plus grand nombre. Nous cinglâmes vers deux d'entr'elles qui étaient devant nous, & le soir nous jetâmes l'ancre près du rivage de la plus grande & de la plus élevée. Bientôt nous en vîmes les habitans ; ils étaient noirs & entièrement nuds : leur tête est laineuse. J'envoyai chercher une aiguade, & tentai de nous faire entendre de ces hommes noirs : ils disparurent avant qu'on put aborder sur le rivage. On trouva un beau courant d'eau vis-à-vis du vaisseau ; mais tout le pays était une forêt impénétrable : il était dangereux de chercher à y faire sa provision, si les habitans s'y opposaient. On n'y avait découvert aucuns végétaux commestibles pour rafraîchir nos malades, aucune habitation : cette partie de l'isle avait paru sauvage, abandonnée & montueuse.

Ce rapport offrait des difficultés & peu d'avantages : la mer brisait avec force contre la côte, & la crainte d'une embuscade, jointe à celles-là, me détermina à chercher un autre lieu pour faire de l'eau & recueillir quelques secours pour nos malades. Je fis donc examiner la côte occidentale, & y chercher quelque abri où l'on put réparer notre vaisseau. Je donnai aux quinze

hommes bien armés que j'y envoyai dans le canot, des verroteries, des rubans & d'autres bagatelles que nous avions trouvées par hasard à bord. Je leur recommandai une grande prudence, de se retirer vers nous si des pirogues les menaçaient d'hostilités, & d'en agir avec humanité avec les Indiens qui se trouveraient épars sur leur chemin, pour les engager à entrer en commerce avec nous. Je leur donnai l'ordre de ne point quitter le bateau, de ne laisser descendre que deux hommes lorsqu'il le paraîtrait nécessaire & sans danger; mais de se tenir prêts alors pour la défense. Je leur recommandai de ne s'occuper que de leur objet, & de revenir le plus promptement qu'il serait possible.

Peu de tems après, j'envoyai la chaloupe avec dix hommes chercher de l'eau. Elle revint à huit heures, après avoir rempli son but. Je la renvoyai à neuf heures; mais voyant quelques Indiens s'approcher de la côte, je lui fis signal de revenir. Ils auraient pu être attaqués & je n'aurais pu aller à leur secours.

Dès que nos hommes furent rentrés, nous vîmes trois Indiens s'asseoir sous les arbres vis-à-vis du vaisseau. Ils nous regarderent long-tems, & voyant le canot revenir, je ne craignis plus

d'envoyer la chaloupe avec quelques verroteries & des rubans pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, & par leur entremise avec les autres habitans. Les trois Indiens s'avancerent le long du rivage avant que la chaloupe put aborder à terre. Les arbres les cachaient à mes gens dans ma chaloupe ; mais nous avions l'œil sur eux depuis le vaisseau. Nous les vîmes rencontrer trois autres insulaires, leur parler quelque tems, puis les trois premiers s'en allerent, & les derniers venus s'avancerent à grands pas vers la chaloupe. Je fis signal à mes gens de se tenir sur leurs gardes. Mon lieutenant qui les commandait, ne voyant que trois hommes, approcha la chaloupe du rivage, fit des signaux d'amitié aux Indiens & leur tendit de petits présens. Les Indiens, sans daigner regarder ce qu'on leur offrait, s'avancerent hardiment à la portée du trait, & décocherent leurs flèches, qui passerent par-dessus la chaloupe. Ils ne penserent pas à en lancer de nouvelles, mais s'enfuirent dans les bois : on leur tira quelques coups de fusil sans les blesser.

Peu de tems après cet événement, je vis arriver le canot, & la premiere personne qui s'offrit fut le maître qui le commandait percé de trois flèches ; il avait mépriſé mes ordres,

& cela était évident par le récit qu'il me fit, quoiqu'il le rendît favorable à sa cause. Il dit, qu'après avoir parcouru environ quinze milles le long du rivage, il avait vu quelques cabanes & cinq ou six habitans, était descendu avec quatre hommes armés de fusils & de pistolets; que les insulaires, d'abord effrayés, s'étaient enfuis: qu'ils étaient ensuite revenus; qu'on leur avait donné des bagatelles qui parurent leur faire plaisir; qu'il leur avait demandé par signes des noix de cocos; qu'ils lui en avaient apporté avec un empressement hospitalier, & y avaient joint un poisson grillé & des ignames bouillies; qu'il avait marché vers les maisons situées à quelque distance; qu'il avait vu bientôt après un grand nombre de pirogues qui venaient de la pointe occidentale de l'isle, & plusieurs Indiens sous les arbres; qu'alors il avait cru devoir s'en retourner promptement vers le canot; mais qu'avant d'arriver à bord, les Indiens avaient commencé l'attaque contre lui & le reste de ses gens. Il dit qu'ils étaient au nombre de trois ou quatre cents; que leurs armes étaient des arcs longs de plus de six pieds, des flèches longues de plus de quatre, & qu'ils les décochaient par pelotons avec beaucoup d'ordre; qu'obligé de se défendre, lui & ses

gens avaient fait feu sur les Indiens ; qu'ils en avaient tué & blessé plusieurs ; mais que les Indiens, loin d'être découragés, s'étaient toujours avancés, décochant leurs flèches par pelotons, de maniere que l'un succédant à l'autre, les flèches tombaient sur eux sans relâche ; qu'ils n'avaient pu facilement dégager le bateau, & que dans cet intervalle, lui & la moitié de ses gens avaient été blessés dangereusement ; qu'enfin, il avait coupé la corde qui les attachait au rivage & s'étaient promptement éloignés en faisant feu de leurs gros mousquetons ; que lorsqu'ils avaient été hors de la portée des Indiens, les pirogues les avaient poursuivis avec vigueur ; mais que l'une d'elles ayant été coulée à fond, & plusieurs de ceux qui la montaient mis hors de combat, ils s'en étaient retournés à terre.

Tel fut le récit du maître, qui mourut de ses blessures avec trois de nos meilleurs matelots. Il paraissait coupable par son propre récit ; il l'était plus encore par celui des hommes qui lui avaient survécu. Ils nous assurerent que les Indiens les avaient reçus avec les plus grandes marques d'amitié, jusqu'après un repas qu'ils leur avaient offert, qu'il avait ordonné alors à ses gens d'abattre un cocotier ; que les Indiens

en avaient témoigné du mécontentement, & qu'il avait insisté sur son ordre; que l'arbre abattu, les Indiens s'étaient retirés à l'exception d'un seul; que l'un de nos gens avait apperçu qu'ils se rassemblaient entre les arbres, & en avertit le maître, en lui montrant que probablement ils méditaient une attaque. Le maître, au lieu de se retirer, avait tiré son pistolet. L'Indien qui était resté avec eux, se retira brusquement alors & alla rejoindre ses compatriotes. Le maître entêté, persista dans son insouciance, & perdit son tems jusqu'au moment où il fut attaqué.

Nous avions été si malheureux dans la recherche d'un lieu plus commode pour radouber notre vaisseau, que nous essayâmes de le faire dans le lieu même où nous étions. Nous nous en occupâmes avec toute la vigueur qu'y pouvait mettre un équipage affaibli par les maladies. Nous ne pûmes arrêter la voie d'eau; mais nous la diminuâmes. Un vent frais qui s'éleva, nous poussa très-près de la côte; nous y vîmes un grand nombre d'insulaires qui se cachaient derriere les arbres, & qui attendaient vraisemblablement que le vent eut jetté le vaisseau contre le rivage.

Mais le jour suivant, le tems était beau,

le vent avait baiſſé, & nous diſposâmes notre vaiſſeau de maniere qu'il pût protéger ceux qui deſcendraient à terre pour remplir d'eau nos futailles. Comme nous penſions que les inſulaires n'étaient pas éloignés, je fis tirer deux coups de canon dans le bois pour les écarter. Mon lieutenant partit dans le canot bien armé. Je lui ordonnai de ſe tenir près du rivage, afin de défendre le bateau tandis qu'il prendrait ſa charge, de tirer des coups de carabine dans le bois des deux côtés d'où on pouvait attaquer nos gens. Mes ordres furent exécutés. Le rivage était eſcarpé & le bateau put ſe tenir près des travailleurs. Aucun des inſulaires ne paraiſſait, & l'on débarqua, on ſe mit à l'ouvrage. Malgré nos précautions, un quart d'heure après qu'ils eurent mis pied à terre, ils furent aſſaillis par une volée de flèches, dont un ſeul homme fut bleſſé à la poitrine. Le lieutenant fit faire pluſieurs décharges dans la partie du bois d'où les flèches partaient. Je rappellai les bateaux, afin de pouvoir ſans obſtacles balayer les bois avec le canon & chaſſer les Indiens de leurs embuſcades. Bientôt après, nous vîmes environ deux cents inſulaires ſortir des bois & s'enfuir avec précipitation le long du rivage. J'eus lieu de croire alors la côte entièrement

balayée ; mais peu de tems après nous en apperçûmes un grand nombre qui se rassemblaient sur la pointe occidentale de la baie, où ils se croyaient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer un canon à boulet ; le boulet effleurant la surface de l'eau, se releva & tomba au milieu d'eux ; ils se disperserent en tumulte, avec autant de viteſſe que de confuſion, & nous n'en vîmes plus.

Nous fîmes donc notre proviſion d'eau ſans en être inquiétés ; cependant nous tirâmes dans les bois quand les bateaux étaient à terre, & nos gens faiſaient de tems en tems des décharges de mouſquetterie. Les inſulaires ne ſe montrerent pas ; mais on entendit des plaintes & des gémiſſemens en divers endroits de la forêt.

Quoique attaqué d'une fièvre bilieuſe & inflammatoire, j'avais pu toujours tenir ſur le tillac ; mais enfin les ſymptômes devinrent ſi menaçans, que je fus obligé de tenir le lit. Le maître expirait de ſes bleſſures ; mon lieutenant était auſſi mal que moi, trente de nos gens étaient dans l'impuiſſance de faire leur ſervice. Nous étions ſans eſpoir de nous procurer des rafraîchiſſemens dans cette isle ; toutes ces circonſtances décourageantes me firent renoncer

noncer à mon projet de voyage vers le ſud. Je ne pouvais tenter de nouveaux efforts pour entrer en commerce avec les inſulaires ; je manquais d'inſtrumens de fer, de coutellerie, de verroteries, de tout ce qui pouvait ſembler utile ou agréable aux inſulaires, pour échanger avec les proviſions qui croiſſent dans cette isle. Ma ſituation ne me permettait pas d'expoſer la vie des matelots qui pouvaient encore travailler, pour me procurer des vivres par la force. Je fus donc obligé de lever l'ancre le 17 & de continuer mon voyage.

J'appellai cette isle *Egmont*, en l'honneur du comte de ce nom. C'eſt la même ſans doute que les Eſpagnols ont nommé *Santa-Crux*. Je donnai le nom de mon vaiſſeau à la baie où je m'étais arrêté & à ſa pointe orientale : celui de *Byron* à l'occidentale ; entr'elles eſt une pointe moins avancée, devant laquelle eſt une chaîne d'écueils, & près de là une isle qui a l'apparence d'un volcan. En ſuivant la côte, nous découvrîmes un village environné de cocotiers. Plus loin eſt une baie profonde que je nommai *Carlisle*, à l'entrée de laquelle eſt une petite isle que j'appellai *Portland*. Ce havre ou baie me parut bon : mais il faudrait y faire traîner ſon vaiſſeau avec des chaloupes,

& on aurait à craindre d'y être attaqué par les insulaires, qui nous parurent hardis jusqu'à la témérité, & combattre avec une intrépidité peu commune. A une lieue & demie de l'isle de Portland, on rencontre un beau havre petit & rond, assez vaste pour renfermer trois vaisseaux; je lui donnai le nom de *Byron*. Notre bateau y entra & y trouva deux courans, l'un d'eau douce, l'autre d'eau salée; celui-ci communiquait peut-être avec la baie de Carlisle. Plus loin, je vis le havre où notre canot avait été attaqué: je l'appellai *havre de Sang*. Il y a un petit ruisseau d'eau douce dans cette baie, & nous y vîmes plusieurs maisons construites avec régularité. Au bord il en est une fort longue, couverte de chaume, & qui me parut une espece de maison d'assemblée. C'est-là que nos gens avaient été reçus: les deux côtes & le plancher étaient couverts d'une belle natte; on y avait suspendu un grand nombre de flèches en paquets pour servir au besoin. Il y a dans ce lieu des jardins ou vergers enclos de murs, plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames & d'autres végétaux. Nous voyions les cocotiers qui ombrageaient les maisons du village. A une lieue au couchant de ce village, nous en vîmes un autre fort étendu,

vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avait un parapet, conſtruit de pierres de quatre pieds & demi de hauteur, & formant des angles. Les armes de ces peuples, leur courage dans les combats, l'ordre qu'ils y obſervent, nous firent penſer qu'ils avaient de fréquentes guerres entr'eux. A une lieue encore au couchant de ce lieu, nous vîmes une petite baie dans laquelle une riviere vient ſe rendre. Du haut du mât, il parut que cette riviere venait de bien avant dans le pays, & qu'elle était navigable au moins vers ſon embouchure. La baie eſt formée au couchant par une pointe que nous nommâmes *Ferrers*. Au-delà, la terre forme une grande baie, près de laquelle eſt une ville fort étendue: les habitans ſemblaient y fourmiller comme les abeilles dans une ruche. Lorſque le vaiſſeau paſſa vis-à-vis, il en ſortit une multitude d'Indiens tenant dans leurs mains quelque choſe qui reſſemblait à un paquet d'herbes vertes; ils danſaient ou couraient en cercle. A deux lieues & demie de la pointe Ferrers, on en voit une autre que nous nommâmes *Carteret*, d'où part une chaîne d'écueils cachés. Là nous vîmes une grande pirogue avec un pavillon au milieu, & plus au couchant encore, un grand village qui nous

parut environné d'un parapet de pierres. Quand ſes habitans virent le vaiſſeau, ils accoururent ſur le rivage en danſant en rond, & bientôt après ils lancerent en mer pluſieurs pirogues qui ramerent vers nous. Nous pliâmes nos voiles pour les attendre, eſpérant les engager à venir vers nous; mais après qu'ils ſe furent aſſez avancés pour nous voir diſtinctement, ils ceſſerent de ramer & nous contemplerent avec tranquillité. Nous reprîmes notre marche, & les eûmes bientôt laiſſé derriere nous. Derriere la pointe Carteret, la terre forme un lagon profond, dont une petite isle partage l'entrée: nous donnâmes le nom de *Trevanion* à cette isle, qui ſemble là former un port sûr & commode. Au-delà de la premiere entrée, nous vîmes un grand bouillonnement qui excita notre attention; il paraît qu'il eſt l'effet de la rencontre des marées: plus loin, nous vîmes la ſeconde entrée; le rivage des deux isles qui la forment eſt bordé de cabanes, dont les habitans étaient nombreux. J'envoyai viſiter cette entrée: à la vue du bateau, les Indiens envoyerent des pirogues l'attaquer; ils lui décocherent des fleches dès qu'il fut à portée: mais il répondit par des coups de fuſil qui tuerent un Indien, & en bleſſerent un autre. Nous tirâmes

aussi du vaisseau un gros canon chargé à mitraille ; alors ils s'enfuirent avec précipitation vers le rivage, excepté la pirogue qui avait commencé l'attaque, qui fut saisie avec l'insulaire blessé par notre bateau, qui les amena au vaisseau. Je fis visiter ses blessures, celle de la tête parut mortelle au chirurgien, & je le fis redescendre dans sa pirogue ; malgré cette blessure à la tête, quoiqu'il eut encore un bras cassé, il rama vers la côte. C'était un jeune homme qui avait la tête laineuse, une petite barbe, des traits fort réguliers, & le teint moins noir que les Nègres de Guinée. Sa pirogue, petite, mal travaillée, n'était qu'un tronc d'arbre creusé ; elle avait cependant un balancier : aucune ne portait de voiles.

Ce lieu forme l'extrémité occidentale de l'isle d'Egmont ; elle est exactement sous la même latitude que la pointe orientale, éloignées l'une de l'autre de cinquante milles ou dix-sept lieues.

Je gardais toujours le lit : ce ne fut qu'avec le plus grand regret que j'abandonnai l'espoir d'obtenir des rafraîchissemens de cette isle : nos gens y avaient vu des cochons, des volailles, des cocotiers & d'autres végétaux qui nous auraient rendu la santé, altérée par les

fatigues d'un voyage long & pénible: mais je ne pouvais rien eſpérer de la bonne volonté des habitans, & je manquais de force pour exiger ce qu'on ne voulait pas m'offrir. J'étais languiſſant; la plus grande partie de mon équipage était infirme, & le reſte découragé par les contretems & les travaux. Je n'avais point d'officiers ſur leſquels je pus me repoſer, ſoit pour une expédition à terre, ſoit pour me remplacer à bord ſi je m'en chargeais. Ces difficultés ne me permirent pas d'examiner les isles voiſines. J'étais préſſé par notre faibleſſe de ne pas manquer la mouſſon. Je cinglai donc au nord pour atteindre la terre que Dampier appelle la Nouvelle-Brétagne. Mais avant d'aller plus loin, je dirai le peu que je ſais des isles que nous quittions.

Je leur donnai le nom général d'*Isles de la Reine Charlotte.* Je donnai enſuite un nom particulier à chacune. Les deux que nous apperçûmes d'abord, reçurent le nom d'*Egmont* & de *How;* celle-ci eſt au midi de l'autre; toutes deux offrent une perſpective agréable; toutes deux paraiſſent fertiles, couvertes de grands arbres & d'une belle verdure; la derniere eſt élevée, quoique moins montueuſe que l'autre. A treize lieues du cap Byron, on en voit une

troiſieme d'une hauteur prodigieuſe & de figure conique : ſon ſommet a la forme d'un entonnoir dont nous vîmes ſortir de la fumée, mais point de flammes : je l'appellai l'*Isle du Volcan*, & il a bien apparence que c'en eſt un. Vers le nord était encore une longue isle plate, que je nommai *Keppel*. Deux autres étaient ſituées au midi : je leur donnai le nom d'*Edgeomb* & d'*Ourry ;* la premiere offre un beau coup-d'œil. J'ai laiſſé ſans nom des isles plus petites, répandues autour des grandes.

Les habitans d'Egmont ſont très-agiles, vigoureux, actifs ; ils ſemblent amphibies, tant ils ſe tenaient dans l'eau avec facilité. Leurs pirogues ſont de troncs d'arbres creuſés ; elles peuvent porter douze hommes ; trois ou quatre les conduiſent avec une dextérité étonnante. Quelques-unes avaient un pavillon dans le milieu de leur longueur.

Nous trouvâmes deux arcs & un paquet de flèches dans la pirogue dont nous nous ſaiſîmes ; avec ces armes ils frappent un but à une diſtance incroyable. Une de leurs flèches traverſa les planches de notre bateau, & bleſſa un de nos officiers à la cuiſſe. Elles ont une pointe de pierres ; nous ne vîmes parmi eux aucune apparence de métal. Leur pays eſt montueux

& couvert de bois ; de jolies vallées y paraiſſent arroſées par de petites rivieres ; la côte eſt coupée de havres.

Nous nous en éloignâmes le 18 Août, pouſſés par un bon vent aliſé, & cherchâmes à gagner la Nouvelle-Brétagne ; je ne déſeſpérais pas de trouver encore quelques isles où nous ſerions plus heureux que dans celles que nous venions de quitter. En effet, deux jours après nous en vîmes une petite, baſſe & plate, à laquelle je donnai le nom de *Gower ;* mais nous ne pûmes trouver de lieu pour y jetter l'ancre. Nous échangeâmes cependant avec ſes habitans quelques cloux qui nous reſtaient, contre un petit nombre de noix de cocos. Ils reſſemblent à ceux d'Egmont ; ils nous promirent de nous en apporter encore ; mais pendant la nuit un courant nous porta vers deux autres isles éloignées de deux milles l'une de l'autre ; la plus petite fut nommée *Simpſon* ; l'autre qui eſt élevée & d'une belle apparence, reçut mon nom ; elle a ſix lieues de long : celle de Gower n'en a que deux & demi : celle-ci eſt couverte d'arbres, ſur-tout de cocotiers. Nous trouvâmes ſur ſes bords des pirogues qui pêchaient & y étaient venues de l'isle Carteret. J'envoyai mon bateau vers eux ; mais ils tenterent de maſſacrer

nos gens : nous saisîmes leurs pirogues & y trouvâmes une centaine de cocos qui nous firent plaisir. Nous y vîmes près des bords des tortues, mais nous ne pûmes en prendre. Les pirogues que nous avions prises étaient construites avec art de planches bien jointes, sculptées & ornées de coquillages ; les coutures étaient revêtues d'une espece de mastic noir très-solide : leurs armes sont l'arc, la flèche & la pique ; les deux dernieres sont armées d'un caillou tranchant. Il nous parut par leurs signes qu'ils n'ignoraient pas l'usage des armes à feu. C'est la même race d'hommes que ceux d'Egmont, & comme eux ils sont nuds : leurs pirogues étaient sans voiles. Les cocos que nous y achetâmes nous furent d'un grand secours.

Depuis le départ de l'isle d'Egmont, un courant nous portait vers le midi, & son impétuosité était augmentée autour des isles ; je me dirigeais sur ce courant pour ne pas manquer la terre que nous cherchions, ou ne pas nous enfoncer dans un golfe profond dont nous n'aurions pu sortir avec un équipage épuisé & infirme.

Le 22, nous essuyâmes un malheur ; un de nos matelots les plus vigoureux tomba dans la mer, aussi-tôt nous pliâmes nos voiles ; nous

lançâmes une pirogue que nous avions prise à la mer; notre promptitude, nos soins furent inutiles: notre infortuné compagnon, quoique fort & encore plein de santé, était allé au fond dès l'instant de sa chûte, & nous ne le revîmes plus; en reprenant la pirogue, elle heurta contre un de nos canons, & il fallut la mettre en pieces.

Deux jours après, nous rencontrâmes neuf isles répandues dans un espace de quinze lieues: ce sont peut-être celles d'Ovang-Java, qui furent découvertes par Tasman; leur situation est à peu-près la même. Je crois que les dernieres que nous avions quittées n'avaient été vues jusqu'alors par aucun Européen, & il y en a beaucoup encore dans cet Océan qui nous sont inconnues.

L'une de ces neuf isles est d'une grande étendue; les autres ne sont que de grands rochers plats & bas, mais couverts de bois & d'habitans: ils sont noirs, ont la tête laineuse, sont armés d'arcs & de flèches, ont de grandes pirogues qui portent une voile: aucune n'osa s'approcher de nous.

Nous cinglâmes au nord de ces isles; vers les onze heures du soir, nous en rencontrâmes une fort grande, plate, verdoyante, d'un as-

pect agréable. Un grand nombre de feux nous persuada qu'elle était très-peuplée ; elle est sous le 4^e^ degré 50 minutes de latitude méridionale, à quinze lieues au couchant de la plus septentrionale des neuf isles ; je la nommai *Charles Hardy*.

A la pointe du jour, nous en découvrîmes une autre grande, s'élevant en trois montagnes : nous lui donnâmes le nom de *Winchelsea :* elle est à dix lieues de la derniere. A dix heures, une grande isle parut encore vers le nord : je crois que c'est l'isle Saint-Jean de Schouten. Plus loin, nous vîmes une terre élevée que nous reconnûmes bientôt pour la Nouvelle-Brétagne. C'est-là que nous tendions ; un courant nous porta dans une baie ou golfe profond, le même que Dampier nomme baie de Saint-Georges.

Enfin le 28, nous jetâmes l'ancre dans une baie, près d'une petite isle située au nord du cap Saint-Georges, & que nous nommâmes *Isle Wallis.* Ce cap est à environ deux mille cinq cents lieues au couchant de l'Amérique. Je fis examiner la côte, pêcher du poisson & cueillir des cocos ; ils rapporterent cent cinquante de ces derniers & point de poissons. J'avais vu des tortues flotter sur la mer, j'espé-

rais qu'elles se retiraient la nuit sur l'isle qui est sablonneuse, stérile, inhabitée, telle enfin que les lieux que ces animaux fréquentent par préférence. J'y envoyai des gens, ils revinrent sans succès.

Nous cherchions un mouillage plus convenable, & quand nous l'eûmes trouvé, nous essayâmes de lever l'ancre; mais les forces unies de l'équipage n'en purent venir à bout; pénétrés de douleur de notre impuissance, nous nous aidâmes de différens moyens, & parvinmes à lui faire quitter le fond; mais le vaisseau s'approcha de la côte, & elle reprit sur un fond de roche; tous ceux qui avaient encore des forces accoururent pour les unir aux nôtres pour la retirer de nouveau; mais tous nos efforts furent vains, il fallut y renoncer pour ce jour: une nuit tranquille nous redonna de la vigueur, & le lendemain nous réusîmes à la retirer: mais elle était hors d'usage, une de ses pattes était rompue.

Nous vinmes à une bonne lieue de-là, dans une petite baie que nous nommâmes l'*anse Anglaise*. Là, nous fîmes provision de bois & d'eau; nous lestâmes notre navire qui l'était mal. Nous voyions beaucoup de poissons & en prîmes peu, parce que nous étions de mauvais

pêcheurs, que l'eau était claire & le fond semé de roches. Nous pêchâmes au hameçon, aucun poisson ne voulut y mordre : nous vîmes des tortues, & ne pûmes en prendre ; ainsi environnés d'objets que tout nous faisait désirer, nous périssions du supplice de Tantale. Nous ramassâmes cependant sur le rivage des huîtres, de gros pétoncles ; nous cueillîmes quelques cocos, quelques choux au sommet de l'arbre qui les porte. Ce chou est blanc, frisé, tendre, d'une substance remplie de suc ; lorsqu'on le mange cru, il a le goût de la chataigne ; quand il est bouilli, il vaut le meilleur panais ; coupé en tranches dans le bouillon fait avec les tablettes, épaissi avec du gruau d'avoine, il donnait un excellent mêts ; il nous fallait abattre l'arbre pour avoir le chou, c'était avec regret, mais la nécessité nous y forçait. Ces végétaux frais & l'eau du coco rendirent promptement la santé à nos malades. Ils mangerent aussi d'un fruit semblable à la prune de Jamaïque : elle a un goût agréable, aigrelet : mais elle est sauvage & a peu de chair. Elles sont rares & leur bonté les rend d'un grand prix.

La côte est ici remplie de rochers ; le pays est montueux, couvert d'arbres d'especes différentes, dont quelques-uns sont d'une grandeur

extraordinaire, & pourraient ſervir à divers uſages. Entr'autres, nous trouvâmes les muſcadiers en grande abondance; mais le fruit n'en était pas mûr encore; ces muſcades croiſſent à l'ombre ſans culture, ce qui les rend inférieures en bonté à celles qu'on apporte en Europe. Le cocotier y eſt beau, mais en petit nombre. On y trouve toutes les eſpeces de palmier, l'arbre qui donne le bétel, diverſes ſortes d'aloès, des cannes à ſucre, des bambous, des rattans & diverſes plantes que je ne connais pas. On n'y trouve aucuns végétaux comeſtibles. Les bois ſont remplis de pigeons, de tourterelles, de freux, de perroquets; on y voit un grand oiſeau à plumage noir dont le cri reſſemble à l'aboiement du chien, & pluſieurs autres que je ne puis ni nommer ni décrire. On n'y découvrit que deux petits quadrupedes que nos gens prirent pour des chiens; ils étaient très-ſauvages, & s'enfuirent très-vîte. Nous y vîmes des mille-pieds, des ſcorpions, quelques ſerpens d'eſpèces différentes; mais point d'habitans. Çà & là on trouvait des habitations abandonnées, des coquilles jettées récemment, des morceaux de bois brûlés, & ces indices nous indiquaient que le pays eſt habité quelquefois, & qu'on venait de le quitter. Ces habitations étaient de

misérables huttes, & nous annonçaient des hommes dans les premiers degrés de la vie sauvage.

Nous nettoyâmes notre vaisseau ; nous bouchâmes notre voie d'eau ; nous enduisîmes de poix & de goudron chaud les endroits du bâtiment qui étaient rongés des vers ; puis avant de mettre à la voile, je pris possession du pays, de ses isles, baies, ports & havres, au nom de Sa Majesté Britannique Georges III. Nous clouâmes à un grand arbre une planche couverte de plomb, sur laquelle étaient gravées les armes du royaume, le nom du vaisseau, du commandant & de l'anse, & nous partîmes.

J'avais envoyé visiter les côtes, & nos gens avaient découvert un havre où il était facile de faire une provision de cocos ; ils avaient remarqué que les arbres étaient marqués, & qu'il y avait près de là plusieurs huttes des naturels du pays. Comme ces rafraîchissemens étaient d'une grande importance pour nos malades, je résolus de me rendre dans ce havre & d'y placer le vaisseau de maniere qu'il protégeât les hommes que j'enverrais pour abattre les arbres & couper des choux palmites. J'y arrivai sur le soir, & nous nous procurâmes plus de mille noix de cocos, & autant de choux palmites,

que nous pûmes en consommer pendant qu'ils étaient bons. J'aurais resté assez long-tems dans ce lieu pour donner à mes gens celui de se remettre de leurs fatigues, mais la saison avancée rendait le plus petit délai dangereux. Plusieurs raisons nous persuadaient que pour conserver une partie de notre équipage, il fallait gagner Batavia pendant que la mousson de l'est régnait encore; mais notre vaisseau était si pesant, si en mauvais état, qu'il lui fallait trois fois plus de tems qu'à un autre pour faire ce chemin. S'il eût fallu attendre la saison prochaine, le retour était impossible, & nos provisions étaient presque épuisées. Je me hâtai donc de quitter ce lieu, qui fut l'abri le plus favorable que nous eussions trouvé depuis le détroit de Magellan.

Je donnai à ce dernier havre le nom de *Carteret;* il est à quatre lieues de l'anse Anglaise. Deux petites isles & la côte le forment; la plus grande des isles reçut son nom des cocos qu'on y trouve, l'autre eut celui de *Leith;* l'entrée du côté de cette derniere isle est rétrécie par un rocher qui sort de l'eau: mais elle est profonde & sûre: cependant la meilleure est formée par l'isle des Cocos, parce qu'on peut y jeter l'ancre. A l'extrêmité du havre est une grande

grande anſe où l'on eſt à l'abri de tous les vents & où un vaiſſeau peut entrer. Il ſemble qu'elle ſoit l'embouchure d'une riviere, mais on ne put s'en aſſurer. On trouve de la très-bonne eau dans une autre anſe où un vaiſſeau peut pénétrer & faire avec facilité ſa proviſion d'eau & de bois. Le havre a une lieue de long.

Lorſque nous l'eûmes quitté, nous avions deſſein de faire le tour de cette terre & de paſſer devant le cap Marie; mais le vent & le courant qui ſe jette dans le golfe de Saint-Georges ne ne nous le permirent pas. Je fus donc obligé de tenter un paſſage au couchant de ce golfe, & le courant me fit eſpérer d'y parvenir; je ſuivis la direction de la terre, & j'eus bientôt lieu de croire que ce qu'on avait appellé *baie de Saint-Georges*, formé par deux pointes avancées de la même isle, était un canal formé par deux isles. L'événement juſtifia ma conjecture.

Avant la fin du jour, nous vîmes que ce canal était partagé par une isle aſſez grande, à laquelle je donnai le nom du *Duc d'Yorck*, & par d'autres isles plus petites répandues autour de celle-ci. Je laiſſai à la terre ſituée au midi le nom ancien de *Nouvelle-Brétagne*; vers ſon extrêmité occidentale, on voit des

terres élevées & trois montagnes remarquables que j'appellai *la Mere & les Filles* ; la Mere eſt placée entre les Filles & domine ſur elles : derriere s'élevait une grande colonne de fumée qui me parut ſortir d'un volcan qu'elles renferment. On apperçoit ces montagnes à vingt lieues de diſtance dans un tems clair, elles offrent l'apparence d'une isle ; elles ont à leur orient un cap auquel je donnai le nom de *Palliſer*, & vers le couchant un autre cap que je nommai *Stephens :* celui-ci eſt la partie la plus ſeptentrionale de la Nouvelle-Brétagne ; au nord du cap Stephens eſt une isle que je nommai *Isle de Man* (*) : vis-à-vis le golfe formé par ces deux caps eſt l'isle du Duc d'Yorck. La terre, le long de la mer autour du golfe, eſt baſſe, unie, agréable à la vue ; au-delà elle s'éleve par degrés, & forme des montagnes très-hautes, couvertes de bois, entre leſquels on diſtingue des clarieres qui ſemblent être des campagnes cultivées. Nous vîmes un grand nombre de feux dans cette partie du pays, & nous en conclûmes qu'il étaie bien peuplé.

Nous avions deux paſſages à choiſir, au nord

(*) La carte du Voyage de Carteret donne le nom de Man à celle d'York, & laiſſe la premiere ſans nom.

ou au midi de l'isle du Duc d'Yorck: ils m'étaient également inconnus, & dans l'obscurité je ne devais point m'y hasarder; je pliai donc mes voiles & j'attendis le jour avec la sonde à la main: mais je ne trouvai point de fond à la profondeur de 700 pieds.

L'isle du Duc d'Yorck est unie & d'un aspect agréable; l'intérieur est couvert de grands bois; les habitations des naturels du pays, assez voisines les unes des autres, sont rangées près des bords de l'eau, parmi des bocages de cocotiers: le tout ensemble offre un payságe romantique. Nous apperçûmes plusieurs de leurs pirogues qui sont très-bien faites: & le 10 Septembre, quand je mis à la voile, quelques-unes s'avancerent vers le vaisseau; mais comme nous avions un bon vent, nous ne pûmes pas nous arrêter pour les attendre. J'entrai dans le passage formé par l'isle & la terre située au nord; le canal a huit lieues de large. Le lendemain nous avions perdu de vue la Nouvelle-Brétagne, & je me trouvai dans une grande mer; il me fut donc démontré que j'avais trouvé un nouveau détroit auquel je laissai le nom de *Saint-Georges*; la terre septentrionale eut le nom de *Nova-Hibernia*, ou *Nouvelle-Irlande*.

Le tems était obscur, le vent était fort &

soufflait par bouffées, & je continuai à suivre la côte de la Nouvelle-Irlande à la distance d'environ six lieues, jusqu'à ce que j'eusse atteint son extrêmité occidentale. Un courant assez rapide nous aidait. Sur le soir, nous découvrîmes une belle isle, qui forme avec la Nouvelle-Irlande, un détroit large de cinq lieues. Il pleuvait, & le tems était très-sombre; je crus devoir suspendre notre course pour ne pas nous exposer à des dangers inconnus. La nuit fut orageuse; il fit beaucoup d'éclairs & de tonnerres, & je m'applaudis de ma prudence. Le lendemain fut beau; nous mîmes à la voile, le courant facilita notre passage. L'isle nous offrait un coup-d'œil agréable; elle paraît fort peuplée, & je l'appellai isle *Sandwich :* elle est plus grande que celle d'Yorck, & paraît avoir de bons ports. Vers le nord, elle a une montagne conique, & sur la côte opposée, on en voit une absolument semblable. Nous entendîmes pendant tout le tems que nous employâmes à traverser le détroit, un bruit continu semblable à celui du tambour. Le tems était calme, & dix pirogues qui portaient environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la Nouvelle-Irlande pour venir à nous. Elles s'approcherent assez pour recevoir quelques quincailleries que

nous leur offrîmes au bout d'un long bâton: mais aucun Indien ne voulut monter sur le vaisseau. Ils semblaient préférer le fer à tout ce que nous leur offrions, quoique ce fer ne fut point travaillé. Les pirogues étaient très-longues & fort étroites: elles avaient un balancier, & quelques-unes étaient bien faites. L'une d'elles avait quatre-vingt-dix pieds de longueur, cependant elle était formée d'un seul arbre; les côtés avaient quelques ornemens de sculpture; elle portait trente-trois hommes & n'avait pas de voiles. Ces insulaires sont noirs, leur tête est laineuse; ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres grosses; tous sont nuds, mais quelques chaînons de coquillages ornent leurs bras & leurs jambes; leurs cheveux, ou plutôt la laine qui couvre leur tête, est chargée d'une poudre blanche; il paraît que cet usage est plus antique, plus étendu qu'on ne le croit communément; ces peuples étendent cet usage plus loin que nous, puisqu'ils poudrent aussi leur barbe. La plupart d'entr'eux attachent au-dessus d'une de leurs oreilles une plume qui paraît avoir été arrachée à la queue d'un coq, & probablement ils ont de la volaille. Ils sont armés de piques & de grands bâtons en forme de massues: nous ne leur vîmes ni arcs ni flèches, peut-être ils

les cachaient dans leurs pirogues. De mon côté, j'ordonnai à mes gens de se tenir à leurs postes tandis qu'ils rodaient autour du vaisseau. Ils portaient un œil attentif sur nos canons comme s'ils en eussent craint quelque danger, & ces regards me firent penser qu'ils n'ignoraient pas l'usage des armes à feu. Ils avaient des filets & des cordages qui nous parurent bien faits; un vent qui s'éleva les fit retourner vers la côte d'où ils étaient partis.

Dès qu'ils nous eurent quittés, nous nous dirigeâmes vers le couchant, & bientôt après nous découvrîmes une pointe de terre que nous reconnûmes ensuite être l'extrêmité de la Nouvelle-Irlande; je lui donnai le nom de *Cap Byron*. Plus au couchant est une grande & belle isle que j'appellai la *Nouvelle-Hanovre;* elle est séparée de la Nouvelle-Irlande par un détroit dont la direction est entre le nord & le levant, & qui est embarrassé de petites isles, dont l'une offre un pic remarquable; ce détroit & ce pic reçurent le même nom que le cap.

La Nouvelle-Hanovre est une isle élevée, couverte d'arbres, entre lesquels on remarque des plantations; le tout offre un aspect agréable: la pointe qui s'avance entre le couchant & le midi forme un mont assez haut; je l'appellai

le *Promontoire de la Reine Charlotte.* Cette colline eſt environnée de quelques autres moins élevées ; nous ne les pûmes obſerver avec ſoin, parce que la nuit, un tems ſombre, des coups de vent & la pluie nous ſurprirent. Le jour ſuivant fut ſombre encore, & nous ne faiſions qu'appercevoir la Nouvelle-Hanovre. A huit lieues à ſon couchant, nous apperçûmes ſix ou ſept petites isles, dont deux ſeules ſont aſſez larges : je les appellai *Isles de Portland.* L'étendue des vagues me fit voir que j'étais dans un Océan libre, & j'en conclus que le paſſage que j'avais trouvé ouvrait un chemin plus facile & plus court que celui des terres au nord. Il eſt auſſi plus avantageux ; on pourrait ſe procurer toutes ſortes de rafraîchiſſemens auprès des habitans des deux côtés du détroit & des isles voiſines, en les échangeant pour des inſtrumens de fer qu'ils recherchent beaucoup, & dont nous n'étions pas fournis. Du cap Saint-Georges au cap Byron je comptai quatre-vingt lieues ; du cap Byron au promontoire de la reine Charlotte il y en a environ douze. J'aurais pu faire une deſcription plus détaillée & plus complette du pays, de ſes productions, de ſes habitans, ſi je n'avais pas été ſi affaibli & ſi épuiſé que je ſuccombais preſque ſous le poids des

fonctions qui retombaient sur moi faute d'officiers ; je pouvais à peine me traîner ; il en était de même de mon lieutenant, & nous étions les seuls pour veiller alternativement.

Le 14, cinglant toujours au couchant, nous découvrîmes une isle très-étendue & peuplée ; nous en vîmes une autre qui semblait un grand rocher qui s'élevait de la mer. Je ne pus déterminer leur situation, parce que le tems était sombre & que les courans nous emportaient. Plus loin, nous découvrîmes une terre plus grande encore, composée de plusieurs isles, situées plus au midi que les deux premieres. La lune brillait durant la nuit, & nous pûmes nous en approcher ; mais mon lieutenant craignant de s'engager au milieu d'elles, s'en éloigna en cinglant vers le midi. Lorsque je vins le relever, je m'apperçus que nous les avions passées ; je tournai de rechef au couchant. Nous étions encore près de ces isles à six heures du matin, & un grand nombre de pirogues en partirent avec plusieurs centaines d'Indiens ; ils ramerent vigoureusement vers nous. L'une de leurs pirogues s'approcha, nous fit beaucoup de signes que nous ne pouvions bien comprendre ; mais nous les répétâmes aussi bien qu'il nous fut possible, pour leur faire comprendre

que nous étions leurs amis comme ils étaient les nôtres ; & afin de mieux nous assurer leur bienveillance, & les engager à venir à bord, nous leur tendîmes quelques-unes des bagatelles que nous avions encore ; ils s'approcherent en effet davantage, mais ce fut pour nous lancer avec force leurs javelines. Je crus qu'il était prudent d'éviter une action générale, & ne pouvant douter qu'ils n'eussent des desseins hostiles, je fis tirer quelques coups de fusil & un de nos pierriers. Cette décharge blessa quelques-uns de ceux qui montaient la pirogue, qui s'éloigna vers les autres. Je pliai les voiles pour attendre leurs délibérations : elle fut de retourner vers leurs côtes, & afin de les intimider encore davantage, je fis tirer une piece de six chargée à boulet, de façon qu'il passât sur leur tête ; il tomba au-delà des pirogues qui s'éloignerent plus vite encore ; les Indiens éleverent une voile pour aider à l'effort de leurs rames. Cependant de nouvelles pirogues se détacherent d'une autre partie de l'isle & s'avancerent vers nous. Elles s'arrêterent à la même distance que les premieres, & l'une d'elles vint aussi en avant. Nous fîmes aux Indiens qui la montaient tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer ; nous étalâmes à

leurs yeux tout ce qui pouvait leur faire plaisir ; nous leur ouvrîmes les bras pour les engager à venir à bord ; mais notre rhétorique fut encore inutile, & dès qu'ils furent à portée du vaisseau, ils y lancerent une grêle de dards & de javelines, qui heureusement ne nous firent aucun mal. Nous leur répondîmes par quelques coups de fusil ; l'un d'entr'eux tomba mort dans la pirogue, les autres se jeterent dans la mer & se rendirent vers leurs compagnons à la nage : tous alors s'en retournerent. Nous envoyâmes chercher la pirogue abandonnée ; elle avait cinquante pieds de long, quoiqu'elle fut une des plus petites de celles qui étaient venues contre nous. Elle était formée d'un tronc d'arbre grossièrement travaillé, & avait un balancier. Nous y trouvâmes six beaux poissons, une tortue, quelques ignames, une noix de coco & un sac rempli d'une petite espece de pommes ou de prunes d'un goût douceâtre & d'une substance farineuse. Ce fruit était un peu applati, différent de tous ceux que nous avions vus jusqu'alors, & de ceux que nous vîmes dans la suite. On pouvait le manger crud, mais il était meilleur bouilli ou rôti dans les cendres. Nous y trouvâmes aussi deux grands pots de terre assez semblables à une cruche, avec une large bouche,

mais ſans anſes, & beaucoup de nattes qui leur ſervent de voiles & de couvert, en les étendant ſur des baguettes courbées. Il paraît qu'ils ſe ſervaient de cette pirogue pour pêcher; il y avait auſſi du feu & un pot dans lequel ils faiſaient cuire leurs alimens. Dès que nous l'eûmes examinée, nous la mîmes en pieces pour en faire du bois à brûler.

Ces inſulaires ont, comme ceux des isles d'Egmont & de la Nouvelle-Irlande, le teint couleur de cuivre très-foncé, avec une tête laineuſe. Ils mâchent du betel, vont nuds, ſont parés de cordons de coquillages aux jambes & aux bras, poudrent leurs cheveux & ont le viſage peint de raies blanches. La pointe de leurs lances était armée d'un caillou bleuâtre.

Nous continuâmes notre route le long des autres isles, qui ſont au nombre de vingt à trente, & d'une étendue conſidérable, l'une d'elles ſur-tout, qui ſeule formerait un beau royaume. Je leur donnai le nom d'*Isles de l'Amirauté.* J'aurais voulu les viſiter, & je l'aurais fait ſi mon vaiſſeau eût été en meilleur état, & pourvu des choſes propres à commercer avec les Indiens. Elles ſont couvertes de la plus belle verdure, de bois élevés & ſombres, entremêlés de clarieres qui paraiſſent défri-

chées, de bocages de cocotiers & de nombreuses cabanes. Il serait facile d'y établir un commerce amical, puisque les habitans ont des besoins que nous pouvons satisfaire, & que nos armes ne nous permettent pas de les craindre. Le milieu de la plus grande de ces isles est situé à trente-cinq lieues du promontoire de la Reine Charlotte. Sur son côté méridional, il y a une petite isle qui s'éleve en forme de cône très-élevé; il est situé à environ 138 lieues du cap Saint-Georges. La grande isle est à 18 du levant au couchant, & paraît s'étendre fort loin au nord. Il est extrêmement probable que toutes produisent des objets d'un bon commerce; elles sont situées dans le même climat & presque sous la même latitude que les Moluques; elles paraissent avoir des épiceries; leur sol est plus fertile que celui de la Nouvelle-Irlande, & nous avons vu dans celle-ci des muscadiers.

Nous cinglâmes toujours au couchant, mais un peu vers le nord, toujours aidés d'un vent léger, au travers d'une mer tranquille. Sur le soir du 19, nous découvrîmes encore deux isles unies, basses, verdoyantes: elles étaient peu étendues, & je les nommai *Durour* & *Matty;* nous passâmes près de celle-ci, & y vîmes les habitans courir en grand nombre sur

le rivage avec des lumieres ; elle me parut avoir deux lieues de long ; la nuit ne nous permit pas d'en rien voir de plus, & un vent favorable nous les eut bientôt fait perdre de vue.

Cinq jours après, nous en découvrîmes deux autres ; le calme nous en tint éloignés à la distance de quatre à cinq lieues ; elles avaient un aſpect agréable, étaient couvertes d'arbres, & avaient, l'une deux lieues, l'autre ſeulement une en longueur : je leur donnai le nom de *Stephens*.

Le lendemain, nous en vîmes trois autres, & nous en approchâmes avant la nuit. Pluſieurs pirogues en partirent, & après nous avoir fait quelques ſignes de paix, les Indiens monterent ſur le vaiſſeau ſans défiance & ſans crainte. Ils n'avaient que quelques noix de cocos, qu'ils nous vendirent contre des morceaux d'un cercle de fer ; ils connaiſſent ce métal qu'ils nomment *parram* ; & ils nous firent entendre qu'un vaiſſeau comme le nôtre avait abordé à leur isle. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle dont chacun avait quatre pouces de long, & il fut dans un raviſſement qui approchait de l'extravagance. Ces peuples paraiſſent aimer le fer plus paſſionnément que tous ceux que nous avions vus juſqu'alors ; pour

des instrumens de ce métal, nous aurions pu acheter tout ce qu'ils possédaient. Leur teint est d'une couleur de cuivre moins obscure que les Indiens que nous avions vus jusqu'alors; ils ont de grands & beaux cheveux noirs; ils ont peu de barbe, parce qu'ils se l'arrachent avec soin. Leurs traits sont beaux; leurs dents d'une blancheur & d'un poli éclatans; ils sont de stature moyenne, très-alertes, vigoureux & actifs; ils montaient nos mâts avec plus d'agilité & de viteſſe que nos matelots. Leur caractere est franc & ouvert; ils bûvaient, ils mangeaient tout ce qu'on leur donnait, allaient sans soupçon partout où on les conduisait, étaient familiers & gais avec l'équipage, comme s'ils eussent été d'anciens amis. Ils n'étaient pas entierement nuds; ils avaient une légere ceinture autour des reins, composée d'une piece étroite d'une natte fine. Leurs pirogues sont très-bien travaillées & avec adresse; un arbre creusé en fait le fond, les côtés sont de planches; elles ont une voile d'une natte fine & un balancier; leurs cordages & leurs filets sont forts & bien faits. Ils nous proposerent d'aller à terre & voulaient nous laisser des ôtages. J'y aurais consenti volontiers si je l'avais pu; mais un fort courant nous entraîna si loin au couchant, que nous ne

pûmes chercher un endroit propre à jeter l'ancre ; la nuit survint & nous fûmes forcés de continuer notre route. Lorsque les Indiens s'apperçurent que nous les quittions, il y en eut un qui demanda très-ardemment de venir avec nous, & malgré ses compatriotes, malgré nous-mêmes, il ne voulut pas retourner dans l'isle. Enfin, je lui accordai ce qu'il désirait. Il était possible qu'il me fut utile, & du moins il nous instruisit. Il nous fit comprendre qu'il y avait d'autres isles vers le nord, dont les habitans avaient du fer, & qu'ils s'en servaient pour tuer ses compatriotes lorsqu'ils les rencontraient sur la mer. Je remarquai avec douleur que ce bon Indien devenait malade ; je l'avais nommé *Joseph Freevill*, ou de bonne volonté ; nous l'aimions, mais nous ne pûmes le conserver que jusqu'au moment où nous arrivâmes dans l'isle de Celebes. Les isles d'où il sortait étaient si petites, car la plus grande n'avait pas deux lieues de tour, que je fus surpris de ses connaissances. Malgré sa langueur, sa faiblesse, il reconnut dans l'isle de Celebes, le cocotier, le palmier, le bétel, le citronnier, & à l'instant qu'il cueillit un fruit à pain, il le porta sur les cendres pour le cuire. Il nous fit entendre que dans son pays le poisson était abondant, qu'on

y trouve des tortues. Malgré le grand nombre d'habitans qu'il y a sur ces isles, ils paraissent n'y avoir d'eau douce que celle de la pluie : il serait extraordinaire qu'il y eut des sources sur des isles aussi basses. Je donnai à la plus grande le nom de ce bon insulaire : mais il l'appellait *Pegan ;* des écueils les environnent toutes. J'en ai dressé une carte d'après la description que les Indiens en firent eux-mêmes sur le tillac avec de la craie.

Nous conservâmes notre direction en nous éloignant de ces isles ; trois jours après nous rencontrâmes un bas-fond dangereux d'environ quatre lieues de circuit. Sur le soir nous découvrîmes encore une isle dont l'extrêmité orientale s'élevait en pain de sucre. Nous n'en approchâmes pas assez pour en découvrir davantage.

Le 12 Octobre, nous en découvrîmes une fort petite ornée d'arbres ; nous l'appellâmes isle du Courant : elle est à 117 lieues du promontoire de la reine Charlotte : le lendemain nous en vîmes deux que je nommai Isles de St. André. Le vent devint là variable, & peu de tems après nous fit essuyer une tempête qui dura soixante-quatre heures.

Nous découvrîmes une terre le 26, mais nous ne pumes la reconnaître, ni déterminer la latitude

tude où nous étions ; nous la déterminâmes le lendemain, & nous vîmes alors que la terre que nous avions vue était l'isle de Mandanao. Comme nous avions beaucoup de malades & que nous avions un besoin pressant de rafraîchissemens, je résolus de tenter de m'en procurer en entrant dans une baie reconnue & décrite par Dampier, qui trouva dans le pays aux environs beaucoup de bêtes fauves. Je côtoyai donc la partie de l'isle qu'il désigne, & pour ne pas manquer la baie, je fis marcher mon lieutenant dans la chaloupe devant le vaisseau & plus près de la côte ; mais ses recherches furent vaines ; il ne découvrit point la baie ni la grande prairie qui était auprès. Il parvint à la pointe la plus méridionale de l'isle, & y vit un petit enfoncement à l'extrêmité duquel était une petite ville & un fort. A la vue de la chaloupe, ils tirerent un coup de canon & détacherent trois pirogues remplies d'insulaires. Mon lieutenant crut devoir revenir au vaisseau. Les pirogues le poursuivirent jusqu'au moment où elles découvrirent le bâtiment qui leur parut trop fort pour être enlevé, & alors elles s'en retournerent. J'aurais pu jeter l'ancre devant l'anse malgré les efforts des habitans ; mais il aurait fallu des préparatifs, tirer des canons du fond de cale où je les avais fait

mettre, réparer nos cordages, & tout cela demandait du tems. Je crus en gagner en cherchant un autre lieu plus au levant où je jetai l'ancre, à l'embouchure d'une rivière. J'y envoyai chercher de l'eau dans la chaloupe & le canot, & ils purent revenir avant la nuit. Nos gens ne virent aucune trace d'habitans dans le lieu où ils débarquerent; mais nous remarquâmes une pirogue qui paraiſſait envoyée pour reconnaître qui nous étions. Dès que je l'apperçus, j'arborai pavillon Anglais; j'eſpérais qu'elle s'approcherait davantage; mais après nous avoir regardé quelques momens, elle retourna ſur ſes pas. Ce lieu ſolitaire m'invitait à y faire proviſion d'eau & de bois; mais ſur les neuf heures du ſoir, nous entendîmes un bruit très-fort ſur cette partie de la côte: ce bruit devint enſuite plus diſtinct; il était produit par les voix d'un grand nombre d'hommes qui faiſaient entendre des cris ſemblables aux cris de guerre des ſauvages de l'Amérique. Ce bruit affreux & terrible me fit craindre un combat ſi je deſcendais, & je devais l'éviter pour conſerver le peu de forces qui nous reſtaient encore. Je tirai cependant les canons du fond de cale, & le lendemain ne voyant perſonne ſur la côte, je ſoupçonnai que les inſulaires avaient voulu nous ef-

frayer, & je crus pouvoir envoyer la chaloupe pour remplir quelques futailles d'eau. Les insulaires étaient peut-être cachés dans les bois, & la prudence me fit tenir prêt à donner du secours à nos gens ; j'avais eu raison, car dès qu'ils eurent débarqués, les insulaires parurent armés, ayant à leur tête un homme qui portait quelque chose de blanc qui me parut un signe de paix. Je n'avais point de pavillon blanc ; mais j'attachai une nape à un bâton, & j'envoyai mon lieutenant vers la côte. Dès qu'il fut à terre, le porte-étendard vint sans armes avec un chef, & ils reçurent mon lieutenant avec de grandes marques d'amitié. Il nous parla en Hollandais qu'aucun de mes gens n'entendaient ; il nous dit ensuite quelques mots Espagnols qu'un de nos matelots savait un peu, & avec ce secours & beaucoup de signes nous réussîmes à expliquer qui nous étions, d'où nous venions & ce que nous désirions. Le chef insulaire nous invita à nous rendre à la ville ; nous répondîmes que nous le voulions bien ; mais que nous avions besoin d'eau, & que nous demandions qu'il fit retirer ses gens, afin que nous en puissions prendre sans crainte. Le chef accorda ce qu'on désirait, & comme il parut regarder avec un œil de cupidité un mouchoir de soie que mon lieutenant avait autour

de son cou, cet officier le lui offrit : il l'accepta & donna en échange un mouchoir de coton qui lui servait au même usage. Après cet échange de cravates, un chef Indien demanda si l'on avait des marchandises. Nous n'en avions que pour acheter des provisions ; on le lui dit, & il nous promit tout ce dont nous aurions besoin. Je regardais cette entrevue comme nous annonçant des avantages pour nos malades & pour faciliter la course qui nous restait à faire. Mais il s'était à peine écoulé deux heures lorsque nous vîmes avec autant de surprise que de douleur plusieurs centaines d'hommes armés qui se plaçaient vis-à-vis du vaisseau, entre les arbres qui couvraient la côte. Les uns étaient armés de fusils, les autres d'arcs, de flèches, de grandes piques, de larges sabres, de crics & de boucliers : ils retirerent dans les bois une pirogue qui était sur le rivage. Ces apparences ne nous promettaient pas la paix ; d'autres indices confirmerent nos craintes : ces insulaires passerent le jour à s'exercer à des especes d'évolutions militaires, sortirent, entrerent dans les bois, semblerent se préparer à une attaque, lancerent des traits & des javelines contre le vaisseau, éleverent leurs boucliers & agiterent leurs sabres d'une maniere menaçante. Pendant ce tems nous nous précaution-

nions contre leur mauvaise volonté, nous mîmes tout en ordre pour nous défendre. Prêt à faire voile, je désirais savoir la raison d'un changement si subit, si extraordinaire. J'envoyai mon lieutenant avec ma nape blanche arborée sur la chaloupe, & lui ordonnai d'aborder vers une partie de la côte découverte, afin que mes gens ne pussent être assaillis par des ennemis qu'ils ne verraient pas; je leur recommandai encore de ne pas descendre à terre. Lorsque les Indiens virent le canot s'approcher, l'un d'eux sortit du bois armé d'un arc & de flèches, & fit signe de s'approcher jusqu'à lui; & lorsqu'il s'apperçut qu'on ne le voulait pas, il rentra dans dans le bois. Peut-être ils y étaient en embuscade, & nos gens, après avoir attendu quelque tems, voyant qu'il n'y avait pas lieu d'espérer une conférence, revinrent au vaisseau.

Il dépendait de moi de faire beaucoup de mal à ce peuple inhospitalier; mon artillerie aurait pu en nettaier les bois; mais c'était un mal qui ne m'eut produit aucun bien; je voulus essayer par la douceur d'obtenir la permission d'acheter des provisions, & je résolus d'aller à la ville, contre les habitans de laquelle j'étais alors en état de me défendre.

Je fis voile dans ce dessein à la pointe du jour,

pouſſé par une petite briſe de terre, & quittai cette baie que j'appellai Baie trompeuſe, & nous arrivâmes quelques heures après à l'entrée de l'anſe, au fond de laquelle nous avions découvert la ville & le fort. Mais dans cet inſtant même, le tems devint ſombre, la pluie tomba en torrens, & un vent violent qui nous repouſſait de la terre s'éleva & nous rejeta au loin ſur la mer. Ce contretems me força de continuer ma route; je ne pouvais perſiſter dans mon projet ſans perdre du tems, & je n'en avais point à perdre, ſi je voulais gagner Batavia avant que la ſaiſon fut paſſée.

Je vais décrire notre navigation autour de l'iſle Mindanao, parce que le peu qu'on en connaît a été mal décrit.

Le 26, nous découvrîmes la partie de l'iſle où eſt ſitué St. Auguſtin: la terre y deſcend en petits monts juſqu'à une pointe baſſe baignée par la mer. A 22 lieues de là, c'eſt une petite iſle élevée qui termine la vue, & que je nommai Iſle du Mondrain. Juſques là, le ſol de Mindanao eſt fort élevé; ce ſont des chaînes de montagnes qui s'élevent les unes derriere les autres, & de loin on croit voir pluſieurs iſles. Nous nous approchâmes de la terre & voulumes entrer dans une baie pour y jeter l'ancre; mais nous trou-

vâmes que l'eau y était trop profonde & que l'entrée en était dangereuſe. Je la nommai la *Baye du Diſapointement*. De là nous découvrîmes un mondrain qui ſemblait une iſle & que je crus une péninſule; il formait la partie la plus ſeptentrionale de la baie, une montagne ſemblable s'étendait au midi : des bas-fonds & de petites iſles occupent l'eſpace qui eſt entr'elles. La terre dont elles ſemblent partir eſt d'une hauteur prodigieuſe, formée de montagnes entaſſées les unes ſur les autres & dont les ſommets ſont cachés dans les nues. Ces monts coloſſals trompent le navigateur qui croit n'en être qu'à cinq ou ſix lieues lorſqu'il en eſt encore à quinze ou dix-huit. C'eſt la raiſon peut-être qui fait que les cartes n'en offrent qu'une image défigurée.

Du cap St. Auguſtin juſqu'à l'extrêmité de l'iſle qui eſt entre le midi & le levant, il y a un eſpace de plus de vingt lieues, où l'on trouve ſemées dix à douze iſles qui doivent être bien peuplées ſi l'on en peut juger par la multitude de pirogues que nous y vîmes naviguer. La plus grande a un mont en pain de ſucre qui la fait diſtinguer à une grande diſtance. Je lui donnai le nom d'*Hummock*, ou du Mondrain. Je paſſai entre ces isles & celle de Mindanao; la navigation y eſt ſûre, & nous arrivâmes dans une pe-

tite anſe au fond de laquelle était la ville qui donne ſon nom à l'isle.

La partie méridionale de l'isle Mindanao eſt très-agréable ; on y voit de vaſtes plantations & de grandes plaines verdoyantes : elle eſt très-peuplée : les brouillards ne me permirent pas de voir la ville, ni d'en déterminer exactement la ſituation.

En tournant au couchant, on découvre un cap à la diſtance de ſept à huit lieues, au-delà duquel eſt une baie profonde ; au couchant de cette baie, la terre eſt plate, & peu boiſée ; mais ſur ce ſol applati ſe préſente un pic d'une hauteur prodigieuſe & qui s'éleve dans les nues comme une tour dont elles cacheraient le faîte. Entre la pointe méridionale & la baie on voit auſſi une montagne très-haute dont le ſommet offre l'apparence d'un volcan ; nous n'y vîmes cependant ni feu ni fumée.

Entre l'iſle du Mondrain & les iſles plates & unies qui ſont à ſon orient, il y a un paſſage qui ne paraît point embarraſſé de bancs & d'écueils. Je n'ai point vu les iſles marquées à quelque diſtance de la côte ; peut-être elles en ſont plus éloignées & que la hauteur des montagnes de l'isle a fait illuſion aux navigateurs.

Nous quittâmes alors Mindanao, mortifiés

de n'avoir pu obtenir des habitans les secours dont nous avions besoin : on nous les avait promis d'abord, & nous soupçonnâmes que des Hollandais, ou des partisans de cette nation s'étaient opposés à leurs intentions lorsqu'ils avaient su que nous étions Anglais, afin de nous empêcher de communiquer avec les naturels du pays : ce sont eux qui envoyerent un détachement armé qui nous défia de la côte, deux heures après notre conférence amicale.

Nous cinglâmes au couchant pour trouver le détroit de Macassar, formé par les isles de Borneo & de Celebes. Nous y entrâmes peu de jours après. La terre de Celebes qui se prolonge jusqu'à l'entrée du passage est fort élevée, & paraît terminée par une montagne qui semble une isle qui sort de la mer : je crois que c'est la pointe de Stroomen des cartes françaises; elle peut guider les navigateurs qui viennent du levant pour passer le détroit : au midi de cette pointe on trouve une baie profonde, hérissée d'isles & de rocs qui m'ont paru dangereux. Au levant, elle a deux isles, dont l'une est plate, longue & unie; l'autre s'éleve en collines; toute leur surface, toute celle des pays adjacens est couverte de forêts. Fort près de ces isles on ne trouve pas de fond. A leur couchant, nous vi-

mes environ soixante pirogues occupées à pêcher. La côte me parut avoir un fond de roches ; on ne peut l'approcher sans danger : les courans, les vents y varient ; des raffales subites accompagnées d'éclairs & de tonnerres, y duraient ordinairement une heure, puis étaient suivies d'un calme parfait. Ces variations me firent penser qu'elles étaient les préludes ordinaires de la mousson d'oueſt. Nous allions avec tant de lenteur, même par un tems favorable, que nous avions beaucoup à craindre de celui qui nous ferait contraire.

Nous nous dirigeâmes sur Borneo, & rencontrâmes deux petites isles qui me parurent être celles de Taba. Le tems qui était fort sombre s'éclaircit alors tout d'un coup, & nous laissa voir un banc semé d'écueils qui s'étendait dans un espace de six lieues. De-là nous voyions des monts qui nous paraissaient des isles, mais qui sont peut-être des parties de l'isle Borneo. Ce banc est très-dangereux ; il faut l'éviter en cinglant au couchant des isles Taba où le passage est large & sûr. Je n'ai vu ni les bancs marqués par M. d'Apis, ni les isles qui doivent en être voisines ; je crois qu'elles n'existent que sur le papier.

La partie méridionale de ce passage est la plus

étroite ; il a environ 20 lieues de large : nous employâmes quinze jours pour le traverſer, & il n'a que 28 lieues de longueur. Parvenus encore au midi de la ligne, le vent continua d'être variable, & ne ſervait qu'à nous fatiguer beaucoup, en nous forçant ſouvent de plier nos voiles ; toutes nos forces y ſuffiſaient à peine, car notre faibleſſe augmentait chaque jour, nos malades perdaient la vie, & nos gens ſains, la ſanté ; il nous fut impoſſible d'aborder vers l'isle Borneo, & nous luttâmes contre nos malheurs juſqu'au 3 Décembre, jour où nous rencontrâmes les petites iſles du *Pater noſter :* elles ſont au nombre de huit, ſituées près de celle de Celebes. Notre faibleſſe nous força de paſſer entre cette grande isle & eux, par un tems orageux, luttant contre les vents contraires, & contre de violentes raffales : comme nous n'avions plus aſſez de force pour ferler promptement nos voiles, nous fumes ſouvent en danger de voir emporter nos mâts & nos vergues ; ils en furent beaucoup endommagés. Les ravages du ſcorbut étaient alors univerſels ; nous en étions tous atteints ; les vents, les courans nous étaient contraires & ne nous permettaient de relâcher nulle part : le découragement était dans tous les cœurs, & ſur-tout dans les matelots qui ne pouvaient

venir sur le tillac. Nous demeurâmes jusqu'au 10 Décembre dans cette situation déplorable, & l'imagination la plus sensible & la plus féconde ne pourrait concevoir un malheur & un danger plus grands que ceux où nous nous trouvions. Malades, affaiblis, mourans, voyant des terres que nous ne pouvions atteindre, exposés à des tempêtes que nous ne pouvions surmonter, nous fûmes encore attaqués par un pirate, & afin que son attaque nous fut aussi fatale qu'il était possible, il la fit au milieu de la nuit, au sein de ténèbres épaisses qui augmentaient la confusion & la terreur. Il tomba sur nous avant que nous pussions soupçonner son voisinage. Il fit un feu très-vif de ses fusils & de ses pierriers. Son audace était nourrie par l'idée que notre vaisseau n'était qu'un navire marchand: & cette erreur lui fut fatale. Notre courage fut excité par le danger, il nous donna des forces, & bientôt nous répondîmes avec tant de vigueur que ce pirate coula à fond, & que tous ceux qui le montaient périrent. Nous n'en vîmes plus de traces lorsqu'il fut jour. Nous ne savions de quel pays il venait, ni de quels hommes il était monté. Nous apprîmes dans la suite qu'il appartenait à un pirate qui avait une trentaine de vaisseaux dans ces mers: nos cordages furent coupés, mon

lieutenant & un autre homme furent bleſſés dans ce combat: nous eſſuyâmes quelques autres dommages; mais nous nous conſolâmes par la joie d'avoir échappé à notre perte, & cette aventure nous fit oublier quelques inſtans nos maux.

Le lendemain, nous rencontrâmes les dangereux bancs de ſable qu'on nomme les Spera-Mondes; là nous nous apperçumes que la mouſſon d'oueſt avait commencé & que nous devions renoncer à l'eſpérance d'atteindre Batavia avant que celle d'eſt lui eut ſuccédé. Nous avions perdu treize hommes de notre équipage, & trente ſe trouvaient aux portes de la mort. Tous les officiers ſubalternes étaient malades, & le lieutenant & moi qui faiſions encore tous les ſervices, étions très-faibles. Dans de telles conjonctures, je ne pouvais tenir la mer, il fallait chercher un port pour conſerver la vie au reſte de l'équipage, & lui donner du repos & des rafraîchiſſemens. Je réſolus de faire tous mes efforts pour gagner Macaſſar, principal établiſſement des Hollandais dans l'isle de Celebes.

Dès que j'eus pris cette réſolution, je me hâtai de l'exécuter. Je rencontrai quelques isles qui m'annoncerent le voiſinage de l'aſile que je cherchais; bientôt je me convainquis que ce que nous avions pris peu d'heures aupa-

ravant pour des bancs de sable, pour des bateaux dirigés par des hommes, n'étaient que des arbres, des massifs de roseaux flottans sur l'eau & sur lesquels des oiseaux s'étaient perchés. Un courant qui nous avait porté au nord pendant le jour, nous chassa au sud pendant la nuit, & nous fumes étonnés de nous trouver à vingt milles du lieu où nous devions être : nous nous dirigeâmes vers le levant, pour éviter le bas-fond que les Hollandais nomment *le Thumb* ; mais au milieu du jour nous nous trouvâmes dessus : il fallut se détourner & faire marcher le canot avec la sonde devant nous : nous réussîmes à l'éviter. Nous étions au nord des trois Freres, isles entre lesquelles & celle de Celebes, on voit l'isle Tonikcky, beaucoup plus grande que les premieres : on ne voit sur leur sol que des huttes de pêcheurs ; elles sont sans habitans permanens. Il est dangereux & difficile de passer entr'elles, à cause des bancs de sable & des écueils qui obstruent ces détroits. Plus nous approchions de l'isle Celebes, plus nous sentions l'alternative des vents de terre & de mer ; ce qui nous obligea de suivre la côte, quoique nos peines en fussent augmentées & que notre faiblesse fut si grande qu'à peine pouvions-nous jeter & retirer notre petite ancre.

Enfin nous jetâmes l'ancre à quatre milles de la ville de Macaſſar, après avoir conſommé trente-cinq ſemaines à parcourir l'eſpace qui la ſépare du détroit de Magellan.

La deſcription détaillée que j'ai donnée de notre route, peut être utile à notre commerce de la Chine; on la peut préférer à celle qui eſt le long des bancs Praſſels, route plus longue que celle que je ſuivis dans ces mers & moins dangereuſe.

Le ſoir même que nous mîmes à l'ancre, un Hollandais dépêché par le gouverneur, vint ſur le vaiſſeau pour ſavoir qui nous étions. Lorſqu'il vit un vaiſſeau de guerre, il parut alarmé; car juſqu'à ce jour, on n'y avait vu aucun bâtiment de la marine du roi. Je ne pouvais lui perſuader de quitter le tillac & de deſcendre dans ma chambre; nous nous ſéparâmes cependant comme amis, au moins en apparence.

Le lendemain, à la pointe du jour, j'envoyai mon lieutenant à la ville avec une lettre pour le gouverneur, où je l'informais de la cauſe de mon arrivée, où je lui demandais la liberté d'entrer dans le port, afin d'acheter des rafraîchiſſemens pour mon équipage mourant. Je le priais d'accorder un aſile à mon vaiſſeau contre les tempêtes qui s'approchaient, & y attendre le re-

tour de la saison nécessaire à mon retour. Mon lieutenant devait remettre ma lettre au gouverneur lui-même ; mais quand il fut arrivé au quai de la ville, on ne permit à personne de sortir du bateau. Deux officiers vinrent de la part du gouverneur dire à mon lieutenant qu'il ne pouvait pas lui-même remettre la lettre à leur chef, parce qu'il était malade, qu'ils venaient la chercher par son ordre. Il la leur donna enfin, & ils retournerent à la ville. Pendant qu'ils s'y rendaient, mes officiers resterent dans le bateau exposés à l'ardeur brulante du soleil qui dardait perpendiculairement sur leurs têtes, & on ne souffrit pas qu'aucun bateau du pays les approchât pour leur apporter quelques rafraîchissemens. Ce fut alors qu'ils observerent du tumulte & du bruit sur la côte ; toutes les chaloupes, tous les sloups qu'on pouvait armer en guerre, le furent avec célérité. Je m'en apperçus moi-même, & résolus de m'avancer & de mouiller plus près de la ville ; mais le bateau était absent & tous nos efforts réunis ne purent lever l'ancre, quoiqu'elle fut petite. On dit à mon lieutenant que le gouverneur m'avait envoyé sa réponse ; il revint au vaisseau, & bientôt après lui elle arriva en effet ; mais elle était écrite en Hollandais, langue qui n'était connue d'aucun homme de l'équipage.

l'équipage. L'un des deux officiers nous la traduisit en français; elle m'annonçait que je devais m'éloigner à l'instant sans m'approcher plus près de la ville, que je ne devais jeter l'ancre sur aucune partie de la côte, ni permettre à mes gens d'y débarquer. Je montrai aux envoyés le nombre de nos malades, & ils en parurent touchés. Je leur représentai qu'ils étaient témoins de la nécessité pressante où nous étions de nous procurer des rafraîchissemens, qu'il serait injuste & cruel de refuser de nous en vendre; que puisque nous étions sur un vaisseau du roi, défendre de nous donner des secours était violer les traités qui allient les deux nations & plus encore les loix de la nature. Ils semblaient convenir de la force de ce raisonnement, mais alléguaient des ordres positifs de leurs maîtres auxquels ils devaient obéir, & ces ordres ne permettaient pas qu'aucun vaisseau, de quelle nature qu'il fût, entrât, ni séjournât dans le port. J'exposai que la nécessité absolue où j'étais, me mettait au-dessus des égards & de toutes les défenses; que s'il ne m'accordait pas la liberté du port pour me procurer des rafraîchissemens & un abri, j'irai affronter ses menaces & ses forces pour mouiller auprès de la ville; que si je ne parvenais pas à l'engager à nous secourir, je me ferais échouer

sous leurs murailles & que nous y vendrions nos vies aussi chérement qu'il nous serait possible, après les avoir couverts d'infamie pour avoir réduit un ami, un allié à cette extrêmité terrible. Cette déclaration les allarma, parce que notre situation leur prouvait qu'elle n'était pas une vaine ostentation de courage. Ils me pressèrent de rester à l'ancre jusqu'à ce que le gouverneur m'eut écrit une seconde lettre. J'y consentis, sous la condition que cette lettre me fut remise avant que le vent de mer s'élevât le lendemain.

Nous passâmes le reste du jour & la nuit entiere, agités par l'inquiétude & l'indignation; elles agravaient encore notre situation. Le lendemain, nous vîmes venir deux petits bâtimens armés en guerre; ils jeterent l'ancre sur les flancs de notre vaisseau. Je leur fis demander ce qu'ils voulaient, ils garderent le silence. Le vent de mer se leva, & n'ayant point de nouvelles, je levai l'ancre, mis à la voile & m'avançai vers la ville, résolu à repousser la force par la force, si l'on m'attaquait; heureusement les bâtimens qui étaient à nos côtés se bornerent à suivre nos mouvemens.

Peu après que nous eûmes mis à la voile, un joli bâtiment portant une bande de musiciens &

pluſieurs officiers, s'approcha de nous; les officiers nous dirent qu'ils étaient députés par le gouverneur, mais qu'ils ne viendraient pas à bord ſi nous ne remettions à l'ancre. Nous la jetâmes ſur le champ, & ces officiers vinrent à bord. Ils témoignerent quelque ſurpriſe de ce que nous avions mis à la voile, & demanderent ce que je prétendais faire. Je leur dis que j'étais réſolu à ce que je leur avais annoncé la veille; que plutôt de remettre en mer, où notre ruine était inévitable par un naufrage, la famine ou les maladies, je voulais venir ſous leurs murs, les forcer à nous fournir des ſecours, ou faire échouer notre vaiſſeau & périr dans un combat; que ce ſort nous paraiſſait moins cruel que celui de ſouffrir d'avance les douleurs accablantes d'une mort lente & prévue chaque jour. Je leur fis remarquer qu'aucune nation civiliſée ne laiſſait périr ſes priſonniers de guerre par le beſoin des néceſſités de la vie, & qu'il ſerait bien plus odieux encore de le faire envers des alliés qui ne demandaient que la permiſſion d'acheter des vivres avec de l'argent. Ils trouvaient que je m'étais trop preſſé, qu'ils n'avaient pu venir plus tôt; & pour me prouver qu'ils avaient l'intention de me fournir des vivres, ils apportaient les provi-

sions que produit le pays. Nous les prîmes tout de suite; elles consistaient en deux moutons, un élan fraîchement tué, quelques volailles, quelques fruits ou végétaux. Ces provisions, ardemment désirées, furent d'abord partagées entre les gens de l'équipage, & on en fit un bouillon agréable & salutaire aux malades. Alors ils me montrerent une nouvelle lettre du gouverneur qui m'ordonnait de quitter le port, parce qu'il ne lui était point permis d'y recevoir aucun navire de quelle nation qu'il fût, sans manquer à la convention faite par les Hollandais avec les rois du pays, qui avaient déjà témoigné du mécontentement à l'occasion de notre arrivée; il me renvoyait pour les détails aux officiers. Je leur fis observer que des conventions relatives au commerce ne pouvaient s'appliquer à nous qui étions soldats; que ma commission le prouvait, & qu'on ne pouvait appeller commerce la vente des alimens qui nous étaient absolument nécessaires pour ne point périr. Ils me firent des propositions que je rejettai, parce que toutes avaient pour base mon départ de ce lieu avant le retour de la saison. Je réitérai ma déclaration, & pour y donner plus de force, je leur montrai le cadavre d'un de mes gens mort le matin, & qu'ils

auraient sauvé en accordant d'abord ce qu'on avait demandé. Ce spectacle fit impression, & après avoir gardé quelques momens le silence, ils me demanderent avec empressement si j'avais été dans les isles à épiceries; je leur assurai que je n'avais été dans aucune, & alors nous en vinmes à un arrangement. Leurs ordres ne permettaient pas qu'ils nous reçussent; mais ils m'indiquerent une petite baie peu éloignée, où je trouverais un abri sûr contre les tempêtes, où je pourrais dresser un hôpital pour mes malades, où les vivres seraient plus abondans encore que dans la ville; ils m'offrirent un pilote pour m'y conduire. Je consentis de m'y rendre, lorsque ces offres seraient ratifiées par le gouverneur & le conseil de Macassar, afin qu'on me regardât comme étant sous la protection de la Compagnie Hollandaise, & que mes gens fussent à couvert de toute violence. Ils me promirent que je recevrais le lendemain cette ratification. Je demandai pourquoi ces deux bâtimens restaient à mes côtés; c'était, disait-on, pour nous préserver des insultes des naturels du pays. Je voulus bien le croire; & après notre arrangement, je leur témoignai mon regret de ne pouvoir leur offrir que des alimens gâtés; ils me prierent de vouloir bien

partager le repas qu'on avait préparé pour eux. J'y consentis, & ils nous firent apporter un dîner agréable, composé de poissons, de viandes & de fruits. Je dois dire qu'ils me montrerent des égards, des attentions qui nous toucherent; je le dois sur-tout en faveur de M. Douglass, qui sachant la langue française, nous servit d'interprète. Nous nous séparâmes ensuite, & lorsqu'ils quitterent le vaisseau, je les fis saluer de neuf coups de canon.

Le lendemain, j'appris que notre arrangement était ratifié; mais il restait un obstacle à lever; je n'avais point d'argent, il fallait en trouver sur des billets, & il n'y avait aucun commerçant dans le lieu qui eut des remises à faire en Europe; la Compagnie n'avait point d'argent dans sa caisse: mais on m'assura que le résident du port où je devais me rendre, pouvait faire tout ce que le gouverneur ne pouvait effectuer; qu'il avait de l'argent, des remises sur l'Europe où il devait se rendre dans l'année prochaine; qu'il avait même des biens considérables en Angleterre; qu'il s'y était fait naturaliser. Nous réglâmes la quantité & le prix des vivres; je reçus la ratification de notre traité, avec un pilote qui devait nous conduire & une espece d'espion qui devait avoir l'œil sur les dé-

marches du réſident du port nommé Swellingrabel.

Nous remîmes donc à la voile le 20 Décembre à la pointe du jour, & le lendemain après midi, nous mîmes à l'ancre dans la rade de Bonthaim avec nos deux bâtimens de garde, qui ſe placerent entre la côte & nous pour empêcher toute communication entre les habitans du pays & notre vaiſſeau.

J'allai d'abord viſiter le réſident, qui, quoique fils d'une Anglaiſe, parlait fort mal l'anglais, & après être convenu avec lui de toutes nos affaires, ſoit pour les proviſions, ſoit pour l'argent, il m'accorda une maiſon ſur les bords de la mer & près d'un fort palliſſadé, garni de huit pieces de canon; c'était la ſeule qu'il put nous donner: il n'y en avait pas d'autres dans le canton; j'en fis un hôpital, ſous la direction du chirurgien, & y envoyai les malades qui me parurent ne pouvoir ſe rétablir ſur le vaiſſeau; je gardai les autres. Dès que nos gens furent dans la maiſon, on les environna d'une garde de quarante hommes; on ne permit à aucun d'eux de s'en éloigner à plus de quinze toiſes, ni que les naturels du pays les approchaſſent pour leur rien vendre; de ſorte qu'ils n'achetaient rien que par l'entremiſe des Hol-

landais qui faisaient un trafic honteux de leur pouvoir. Dès que les naturels apportaient des provisions utiles à nos malades, ils s'en saisissaient, en demandaient le prix, les payaient ce qu'ils jugeaient à propos, souvent au quart de leur valeur; s'ils en murmuraient, des menaces les faisaient bientôt retirer. Ces soldats venaient ensuite nous vendre les provisions quelquefois à plus de mille pour cent de profit. Ces procédés étaient cruels envers les habitans du pays, ils étaient injurieux pour nous, & j'en fis des plaintes au chef de ces soldats: il les reprimanda, mais les effets de sa harangue furent si vains que je ne pus m'empêcher de le soupçonner de partager le gain de ces manœuvres. J'avais lieu de croire qu'il vendait de l'arak à mes gens, & je m'en plaignis en vain. Sa femme faisait le même commerce que ses soldats; ceux-ci ne se bornaient pas à nous vendre cher ce qu'ils achetaient à bon marché, souvent ils volaient ce qu'ils nous vendaient ensuite.

Pendant que nous étions dans ce port, divers bâtimens y parurent: mais on empêcha aussi toute communication entr'eux & nous. Je désirais acheter quelques viandes salées d'un gros bâtiment venu de Batavia; je ne pus y réussir qu'en me servant de l'entremise du ré-

ſident qui eut la bonté de nous procurer deux tonneaux de bœuf & deux de porc ſalé.

Je fus ſurpris un jour de voir arriver une flotte d'environ cent *pros*, petits bâtimens du pays qui portent de douze à vingt tonneaux, & dont l'équipage eſt de ſeize à vingt hommes. On me dit qu'ils faiſaient une expédition pour la pêche autour de l'isle ; qu'ils partaient par une mouſſon & revenaient avec l'autre ; que de-là ils envoyaient le produit de leur pêche au marché Chinois. Tous ces pros portaient pavillon Hollandais.

Pendant notre ſéjour à Bonthaim, nos jours s'écoulaient dans une triſte uniformité, mais non dans l'oiſiveté : dès que nous fûmes en état d'agir, je fis examiner le vaiſſeau ; nous y trouvâmes un grand nombre de voies d'eau, & la grande vergue fendue & pourrie. Nous abattîmes celle-ci & la racommodâmes auſſi bien qu'il nous fut poſſible, ſans avoir de forge ni de fer, aſſez bien du moins pour nous faire eſpérer de gagner Batavia, ſeul endroit où nous pouvions trouver du bois pour en faire une nouvelle. On ne put boucher qu'une partie des voies d'eau, & nous fûmes réduits à placer notre eſpoir dans nos pompes.

Le 19 Février, le commandant des ſoldats

Hollandais, & le plus grand de nos vaisseaux de garde furent rappellés, & le résident reçut une lettre du gouverneur qui s'informait quel jour je mettrais à la voile. Je fus surpris de cette demande, parce qu'il savait bien que la mousson d'est ne commençait qu'en Mai, & que je ne pouvais mettre à la voile qu'alors. Tout resta dans le même état jusqu'à la fin du mois, que nos gens observerent un petit canot qui rodait autour de nous à différentes heures de la nuit, & qui s'écartait dès que nous faisions quelques mouvemens. Je reçus dans ce tems une lettre qui m'étonna, mais dont le lecteur ne peut entendre le sens qu'après quelques explications.

L'isle de Celebes est divisée en plusieurs souverainetés indépendantes. La ville de Macassar est située dans celle qui porte son nom ou celui de Bony. Son chef est allié des Hollandais, qui n'ont pu encore subjuguer les autres souverainetés, dont l'une est habitée par un peuple appellé *Buggueses*; & une autre se nomme *Waggs* ou *Tosora*. Ce dernier lieu est une ville fortifiée avec du canon. Or cette lettre m'avertissait que les Hollandais, unis au roi de Bony, avaient formé le projet de nous massacrer; que le fils de ce roi conduirait cette

entrepriſe avec huit cents hommes raſſemblés autour de Bonthaim, & qu'il devait avoir le vaiſſeau pour ſon partage. On m'accuſait, diſait-on, d'avoir formé des liaiſons avec les Buggueſes & quelques autres peuples ennemis des Hollandais; on craignait d'ailleurs, qu'arrivé en Angleterre, je ne donnaſſe des inſtructions à mes compatriotes pour former des entrepriſes ſur ce pays, & on voulait prévenir le mal qu'on prévoyait par notre deſtruction.

Cette lettre mal écrite, qui pouvait avoir été dictée par l'eſpoir d'une récompenſe, qui pouvait me donner de faux avis, n'en méritait pas moins mon attention. Je crus devoir prendre les mêmes meſures que ſi j'euſſe été perſuadé du complot qu'on m'y annonçait. Je voyais qu'on avait éloigné l'un de nos bâtimens de garde, je ſavais qu'on raſſemblait des troupes à Macaſſar; la lettre du gouverneur, ce canot qui nous obſervait, l'abſence du réſident, tout ſe réuniſſait pour m'inquiéter. Je préparai donc mon vaiſſeau pour le combat; nous chargeâmes nos canons, nous nous éloignâmes un peu du fond de la baie, nous plaçâmes des pierriers ſur le tillac, & nos gens armés veillerent pendant la nuit.

Le réſident devait revenir dans le mois d'Avril,

il ne paraiſſait point, & ſon abſence ſemblait ſe prolonger ; je ne le ſoupçonnais point d'être complice du complot, mais je craignais qu'on ne le retint loin de nous, pour qu'il ne put s'y oppoſer. Je lui envoyai une lettre pour lui demander une conférence ; il vint ſur le vaiſſeau, & je lui communiquai mes craintes ; je vis bien qu'il ne ſavait rien du projet, & qu'il le croyait une fable. Mais il me dit qu'un Tomilaly, ou miniſtre du roi de Bony, lui avait fait une viſite ſans qu'il eut pu en deviner la raiſon ; & il me promit de faire des recherches ſur ce ſujet. Ses gens remarquerent que nous nous étions mis en état de défenſe, & lui-même avait appris, avant de nous avoir vus, que nous étions préparés à repouſſer une attaque. Je lui dis que notre vigilance ne ſe relâcherait pas, & nous nous quittâmes avec des proteſtations mutuelles d'amitié & de bonne foi. Il m'apprit quelques jours après, qu'il avait découvert qu'en effet un des princes du pays était venu déguiſé dans le voiſinage de Bonthaim ; mais qu'il n'avait rien découvert ſur les huit cents hommes qu'on diſait être avec lui. Peu de jours s'écoulerent, & je vis arriver le commandant des ſoldats, qui me dit qu'on l'avait renvoyé, parce que l'expédition qu'il

devait diriger avait été renvoyée. Il retourna enſuite à Macaſſar, & laiſſa un autre officier à ſa place.

La mouſſon d'eſt approchait ; nous étions impatiens de la voir arriver, parce que notre ſituation était pénible, & que les maladies putrides ſe manifeſtaient parmi nous. Le réſident m'envoya une lettre du gouverneur qui proteſtait qu'on m'avait donné un faux avis, & qu'on n'avait point penſé à m'attaquer ; il demandait la lettre pour en rechercher l'auteur & le punir. Je lui répondis avec honnêteté, ſans lui donner la lettre : car quoique je ne fuſſe point convaincu de la réalité de l'accuſation qu'elle renfermait, j'avais tout lieu de croire que celui qui l'avait écrite l'avait cru fondée.

Diſons à préſent un mot de la ville de Macaſſar & de celle de Bonthaim. La premiere eſt bâtie ſur une pointe de terre & eſt arroſée par une grande riviere où les vaiſſeaux remontent juſques ſous les murs de la ville ; ſes environs ſont unis, agréables, entremêlés de plantations de bois de cocotiers & d'un grand nombre de maiſons diſperſées. Le ſol, en s'éloignant de Macaſſar, ſe hériſſe & devient montueux. Bonthaim eſt une grande baie où les vaiſſeaux peuvent mouiller dans les deux mouſſons ; les

fondes y ſont bonnes & régulieres ; le fond y eſt de vaſe molle ; une bande de rochers qui s'élevent au-deſſus de l'eau à l'entrée, y ſert de baliſe ; la montagne qui a le même nom que le port, ſert auſſi d'indice pour y arriver. Sur ſes bords ſont quelques petites villes ; celle de Bonthaim eſt dans la partie qui s'étend entre le nord & le levant. Elle eſt défendue par un fort paliſſadé, garni de huit canons, qui ſuffit pour contenir les habitans dans la ſoumiſſion. A ſon couchant eſt une petite riviere qu'un vaiſſeau peut remonter juſqu'au pied du fort. Le réſident Hollandais en eſt le commandant ; il l'eſt auſſi de *Bullocomba*, ville ſituée à environ ſix lieues de-là vers l'orient, & où l'on trouve un fort & quelques ſoldats occupés à recevoir le riz que le peuple doit fournir aux Hollandais comme tribut. L'eau, le bois ſont abondans à Bonthaim ; la riviere donne l'un, la montagne l'autre ; les proviſions fraîches y ſont à un bon prix ; le bœuf y eſt excellent, mais aſſez rare ; le riz, la volaille, les fruits y ſont communs ; les bois y ſont peuplés de cochons ſauvages, qu'on donne à bon marché, parce que les naturels, qui ſont mahométans, n'en mangent pas ; le poiſſon & les tortues y ſont communes. Tous les vaiſſeaux qui vont aux

Moluques ou à Banda, prennent leur route entre les isles de Celebes & celles de Solayer. L'isle produit des daims, des chêvres, des moutons, des buffles, des chevaux, de petits bœufs qui ont une boſſe ſur le dos. On y trouve de l'arak & du ſucre, mais il y vient de Batavia. La montagne de Bonthaim eſt ſous le 5° 30′ de latitude méridionale, & ſous le 135° 28′ de longitude de l'isle de Fer. Les marées ſont irrégulieres dans la baie; ordinairement elle ne monte & ne deſcend qu'une fois en vingt-quatre heures; la plus grande différence entre la baſſe mer & la haute eſt de ſix pieds.

Nous partîmes de Bonthaim le 22 Mai 1768, à la pointe du jour, & avec d'autant plus de joie, que les fièvres putrides ſe manifeſtaient tous les jours parmi les gens de l'équipage. D'abord nous ſuivîmes la côte, paſsâmes dans le détroit formé par l'isle Celebes & celle de Tonikaky, nous dirigeant au couchant. Nous vîmes les trois isles de Tonin, qui forment un triangle rectangle, dont le plus long côté eſt de onze milles. Nous nous en éloignons, lorſque tout à coup nous nous trouvâmes ſur un fond de ſable fin où il n'y avait pas trois braſſes de profondeur; l'eau claire & limpide nous laiſſait voir le fond ſemé de grandes pointes de ro-

chers de corail. Heureuſement nous pûmes prendre le large ſans être endommagés. Ce grand écueil eſt auſſi eſcarpé qu'une muraille. Il eſt très-dangereux, & n'eſt marqué ſur aucune carte; il ſemble s'étendre au midi & au couchant des deux isles occidentales de Tonin, dans un eſpace d'environ deux lieues. Il ne me parut pas qu'il y eut du danger autour de l'isle la plus orientale.

Le 25 Mai, dans l'après-midi, la mer nous parut changer de couleur; nous ſondâmes & trouvâmes fond à trente-cinq braſſes: bientôt nous n'en trouvâmes plus que dix; l'eau était sâle en cet endroit, au nord elle paraiſſait plus claire. Je crois que nous étions alors ſur la partie ſeptentrionale des bas-fonds qu'on trouve au levant de Maduré, & que les Anglais nomment les bancs de *Bralleron*, & les Hollandais *Kalcain's Eylandens*. Plus loin, nous apperçûmes la plus méridionale des isles Salombo, à la diſtance de quatre-vingt-trois lieues de Tonikaky. Aux environs de Maduré les mouſſons ſoufflent un mois plus tard qu'à Celebes.

Le lendemain, nous découvrîmes au loin l'isle de Luback, éloignée de Tonikaky de cent-douze lieues; nous allâmes au nord de cette isle. Trois jours après, nous vîmes le groupe d'isles

d'isles qu'on nomme *Carimon-Java*, éloignées de Luback de quarante-cinq lieues; enfin le 2 Juin, nous trouvâmes la terre de Java; c'était la partie de cette isle qui forme la pointe orientale de la baie de Batavia; déjà le fond diminuait, & n'osant avancer pendant la nuit, nous mîmes à l'ancre dans la rade. Nous avions lieu de nous féliciter de l'avoir atteint; car dans cette traversée, le vaisseau se remplissait si fort d'eau, que nous eûmes de la peine à l'empêcher de couler à fond.

Nous trouvâmes à Batavia onze grands vaisseaux Hollandais, plusieurs petits, un bâtiment Espagnol, un Portugais, & quelques jonques Chinoises. Nous saluâmes la ville de onze coups, elle nous répondit par un nombre égal. L'après-midi, je visitai le gouverneur, je lui développai l'état de mon vaisseau, & lui demandai la liberté de le faire réparer; il me dit de m'adresser au conseil. Je lui fis donc ma demande. Le lendemain, le gouverneur & le conseil me firent demander des éclaircissemens sur la lettre reçue à Bonthaim, où l'on m'avertissait d'un complot; ils voulaient que l'auteur en fut puni. J'avouai avoir reçu l'avis, mais non pas une lettre; il voulut m'obliger à la rendre en m'imposant le serment; j'exigeai qu'on me fit ces

demandes par écrit, & demandai la réponſe à ma requête ; on me dit que le conſeil en avait blâmé un mot qui n'était pas du ſtyle des requêtes. C'était ſans deſſein de l'offenſer que je m'en étais ſervi ; c'était par ignorance de l'uſage, & peut-être je le perſuadai aux Hollandais, qui me préſenterent enſuite un écrit à ſigner, par lequel je reconnaiſſais que l'écrit où l'on m'avait annoncé un complot à Celebes, était faux & calomnieux ; le ton dont on exigeait que je le ſignaſſe, celui de faire dépendre la réparation de mon vaiſſeau de ma ſoumiſſion à ce qu'on exigeait de moi, me le firent refuſer. Ils proteſterent contre ma conduite à Macaſſar, contre mon refus à Batavia ; je n'en demandai pas moins une réponſe relative à la réparation du vaiſſeau, & je mis plus de force encore à ma demande. On me l'accorda enfin, mais ſans me faire de réponſe par écrit. Notre vaiſſeau fut conduit à Onruſt, & l'on fournit en payant tout ce qui m'était néceſſaire.

Le bâtiment était dans un état de délabrement extrême ; une partie de ſes mâts, de ſes vergues étaient pourris, ſon doublage rongé de vers, ſa quille uſée. Il reſta entre les mains des ouvriers juſqu'au 16 Août. Ils vouloient encore lui mettre une quille neuve ; mais craignant

qu'un examen plus exact ne fit condamner mon vaiſſeau, je m'y refuſai & pris ſur moi le mal qui en pouvait réſulter. J'en fis la viſite moi-même ; il y avait bien des parties gâtées encore; mais je les fis racommoder le mieux qu'il me fut poſſible, & contre l'avis des Hollandais, je le jugeai capable de nous conduire en ſûreté juſques dans nos ports. Après avoir demeuré quatre mois dans Batavia, je me préparai à en partir. L'amiral Houting, le ſeul Hollandais dont j'eus reçu des honnêtetés, le ſeul que j'euſſe viſité, me repréſenta que le tems convenable n'était point encore arrivé, & que je trouverais à la hauteur du cap de Bonne-Eſpérance des mauvais tems qui me feraient répentir de ma précipitation ; mais j'étais malade, l'équipage l'était auſſi, & j'aimai mieux courir le riſque de quelques orages que de reſter plus long-tems dans une ville mal-ſaine, & où la mortalité eſt fort grande durant la mouſſon d'oueſt qui approchait. Heureuſement j'y avais trouvé des matelots Anglais qui remplacerent ceux que la mort m'avait enlevé; car ſans leur ſecours je ne pouvais reconduire le Swallow en Europe. J'avais vingt-quatre hommes malades & ſept d'entr'eux moururent avant d'arriver au cap.

Je partis d'Onruſt le 15 Septembre, & cinq

jours après je jetai l'ancre sur la côte de l'Isle du Prince où j'avais résolu de faire provision d'eau & de bois ; je ne pus y trouver une quantité suffisante de la premiere, parce qu'il n'avait pas encore assez plu pour remplir les fontaines. Le vent s'éleva si fort que nous ne pûmes quitter l'isle que le 25, où nous mîmes à la voile pour nous approcher de la côte de Java. Nous y jetâmes l'ancre dans la Nouvelle baie, ou la baie de Canty, formée par la petite isle de ce nom. C'est le meilleur endroit de ces parages pour faire de l'eau & du bois : l'eau y est si pure, si bonne, que je vuidais toute celle que j'avais prise à Batavia & à l'Isle du Prince, pour la remplacer par celle-là. On la trouve dans un grand ruisseau qui, des montagnes de Java, vient se rendre ici dans la mer. Il est facile d'en remplir ses futailles ; les bateaux navigent entre la terre & une bande de rochers, & ils y trouvent une eau aussi tranquille, aussi à couvert des vagues que dans un étang. Le banc ne s'étend pas assez loin pour être dangereux aux navigateurs, & dans le passage entre New-Island & Java, il y a un havre dont rien ne trouble la parfaite sûreté. Après avoir fait nos provisions, nous quittâmes Java & la perdîmes de vue.

Ce siége de la puissance Asiatique des Hollan-

dais me fut peu agréable. Le faſte du gouverneur général à Batavia ſurpaſſe celui de pluſieurs rois Européens : lorſqu'il ſort, un détachement des gardes le ſuit à cheval : ſon caroſſe eſt précédé par deux noirs qui, un bâton à la main, frappent ceux qui ne rendent pas à ſon Excellence l'hommage qu'elle attend des hommes de tous les rangs ; les voitures qui ſont derriere la ſienne, quelque motif qui les preſſe, ne peuvent paſſer devant elle, ni devant celles des ſeigneurs du conſeil. Si on le rencontre, la voiture doit s'arrêter, il faut en deſcendre pour lui faire un ſalut profond : ſi on rencontre les conſeillers, il faut s'arrêter encore, ſe tenir droit & faire le ſalut. J'avais déclaré d'abord que je ne rendrais point à un gouverneur des honneurs que je ne rendais pas à mon roi ; on me menaça du bâton des noirs, je montrai mes piſtolets & on me laiſſa tranquille ; mais je ne reçus aucune honnêteté.

Le vent qui nous avait éloignés de Java, ne nous quitta point juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, où nous entrâmes le 28 Novembre. L'hiver on n'entre pas dans la baie de la Table ; c'eſt à Falſe-bay que les vaiſſeaux ſont alors à l'abri des vents ; ils entrent dans la premiere pendant l'été. Nous jetâmes l'ancre ; là nous reſpirâmes un air pur, nous eûmes une nourriture ſaine, nous nous promenâmes dans des campagnes

agréables. Les habitans furent francs, hoſpitaliers & polis. Je reçus des honnêtetés des principaux officiers & des riches habitans, & je dois leur en témoigner ici ma reconnoiſſance.

Pour laiſſer à mes gens tout le tems de recouvrer leur ſanté, je reſtai ici juſqu'au 6 Janvier 1769. Ce jour, je mis à la voile ſur le ſoir pour Ste. Hélène où nous arrivâmes le 20. Nous en partîmes quatre jours après; & le 30, nous vîmes l'iſle de l'Aſcenſion où je cherchai la baie *Croſſ-Hill :* je la découvris & y jetai l'ancre. Pour la trouver, il faut que la principale montagne de l'isle ſoit entre le midi & le levant du vaiſſeau : alors on la voit s'ouvrir au milieu de deux autres montagnes, dont l'occidentale donne ſon nom à la baie. Il y a entre le nord & le levant de l'isle diverſes baies ſablonneuſes où l'on trouve des tortues. Le rivage eſt couvert d'un ſable fin & blanc; on débarque au pied de quelques rochers, au ſommet deſquels on monte avec une échelle de cordes. J'y pris dix-huit tortues qui peſaient de quatre à ſix cents livres. Cette isle n'eſt point habitée, & les vaiſſeaux qui s'y arrêtent ont l'habitude d'y laiſſer une bouteille dans laquelle ils mettent leur nom, leur deſtination, la date de leur arrivée, & nous nous conformâmes à cet uſage. Nous en partîmes le 1 Février.

Le 10, nous découvrîmes un vaisseau qui portait pavillon Français ; il nous devança durant la nuit & nous parla le matin. Il prononça mon nom, celui de mon vaisseau, me dit que depuis le retour du Dauphin en Angleterre, on avait cru que nous avions fait naufrage, & qu'on avait envoyé deux vaisseaux pour nous chercher. Les papiers publics avaient appris au capitaine ces particularités ; il savait notre nom, notre voyage, parce qu'il avait abordé après nous au cap de Bonne-Espérance & dans l'isle de l'Ascension. Mais je n'avais pas le même avantage, & il me déguisa son voyage & son but ; me dit qu'il appartenait à la compagnie des Indes orientales & qu'il venait de l'isle de France. Il ne me déguisa point le nom du capitaine ; c'était M. de Bougainville, qui pour tirer de nous plus de connaissance, nous envoya un officier sous l'habit d'un matelot. Je soupçonnais son dessein, & qu'il ne me disait pas la vérité lui-même ; mais l'officier mit tant d'adresse dans ses réponses qu'il rendait ses récits très-probables. Il me fit des questions à son tour ; mais j'éludai de lui répondre dans tous les cas où je ne pouvais le faire sans passer mes instructions. Je fis présent à M. de Bougainville d'une des flèches que les Indiens nous avaient lancées, lui dis adieu, & le laissai continuer son voyage.

35116



Le matelot qui avait amené l'officier avait été plus sincère avec mes gens, & j'appris d'eux que M. de Bougainville avoit fait le tour du monde aussi bien que nous ; qu'ils avaient eu beaucoup de peine à traverser le détroit de Magellan, qu'ils avaient abordé à l'isle Juan-Fernandès. Les détails dans lesquels il entra, diffèrent en plusieurs points de la relation imprimée que M. de Bougainville a donnée de son voyage ; ils m'auraient fait désirer de parler encore à ce vaisseau ; mais quoique fatigué d'un long voyage, il marchait plus vîte que nous, malgré que nous forçassions de voiles, & nous l'eûmes bientôt perdu de vue. Le 7 Mars, nous arrivâmes aux isles Açores (*), & passâmes entre celles de S. Michel & de Tercere. Le vent était si fort que nous fûmes obligés de ne laisser qu'une voile qui fut déchirée. Cet événement suspendit notre course ; mais ce fut le dernier accident que nous ayons éprouvé. Le 18, nous entrâmes dans le canal, & deux jours après nous jetâmes l'ancre à Spithead avec une joie qui ne peut être bien sentie que par ceux qui auront autant souffert que nous dans un voyage de près de trois ans.

(*) Le traducteur Français dit aux isles Hebrides ; c'est évidemment une erreur.

FIN DU TOME V.

E733
C647d
v.5